

Leisner

**REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE**



IV^{me} ANNÉE - N° 1 - JANVIER-MARS 1929
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 1 :

CHARLES COMTE	<i>Le Cardinal Mermillod</i>	1
PIERRE DESLANDES	<i>Sous le ciel vaudois : Un caractère national</i>	29
E.-B. ALLO, O. P.	<i>L'Empire romain et l'Eglise</i>	36
HENRI FERRARE	<i>Poèmes</i>	43
<i>Légende</i>	<i>.</i>	48
MARCEL MALCOR	<i>L'Economie contemporaine :</i>	
	I. A la recherche du progrès économique. — II. Les besoins de la machine. — III. La déesse « Consommation » reine de l'artificiel. — IV. Le commerce, la publicité et la mode.	49
EUGÈNE DÉVAUD	<i>Solution américaine d'un problème scabreux</i>	76
E. S. DUPRAZ	<i>Albert Dürer catholique</i>	90
FRANÇOIS BOUCHARDY	<i>Chronique de Littérature :</i>	
	« Littérature ». — Simplicité. — Henry Spiess	111
GEORGES B. CHAO	<i>Petite Chronique sur la Chine.</i>	116
FERNAND BOVY	<i>Deux reproductions d'orfèvrerie :</i>	
	Le Sacrifice d'Abraham. — Le Christ en Croix	48
PAUL MONNIER	<i>Deux bois originaux :</i>	
	Saint Bruno, chartreux.	47
	Saint Justin, philosophe	115
Tables et Index de l'année 1928.		

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) Fr. 9.—
 Prix du numéro. » 3.—

S'adresser aux éditeurs : Fragnière Frères, Fribourg
 Compte de chèques : II a 20. Téléphone : 2.12

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE DE 96 A 144 PAGES

dirigée par

le P. M. V. BERNADOT, Dominicain

vous apporte chaque mois des articles sur

les fondements et la pratique de la vie intérieure;

une vertu qu'elle expose d'après la doctrine et les exemples des saints;

les fêtes liturgiques du mois dont le symbolisme est expliqué à fond;

un saint dont elle raconte la vie, expose la doctrine, analyse les écrits, cite les meilleurs extraits;

les règles de la direction spirituelle pour vous-même et pour les œuvres dont vous vous occupez;

les lectures spirituelles que vous pourriez faire (ouvrages anciens ou nouveaux à conseiller aux fidèles pour acquérir et entretenir une piété éclairée et profonde);

le mouvement de la vie spirituelle (principaux articles des revues qui intéressent la vie spirituelle, chroniques de liturgie, de pédagogie, des œuvres paroissiales, etc).

DEUX ÉDITIONS

Edition simple: 8 francs suisses.

Edition avec supplément: 10 francs suisses.

L'édition avec supplément ajoute, au programme ci-dessus, un cahier consacré aux questions d'érudition (études historico-dogmatiques sur les mystiques, les sources de la mystique, etc.).

ECOLE THÉOLOGIQUE DE SAINT-MAXIMIN (Var)

Compte postal: LA VIE SPIRITUELLE, Marseille 92.42

Librairie V^{ve} J. C. Meyer Fribourg



70 PLACE DE LA CATHÉDRALE



Quelques nouveaux livres.

Collection des auteurs grecs et latins :

ARISTOPHANE : T. 3. Les oiseaux. — Lysistrata. Texte et traduction.

PLOTIN : Ennéades, T. 4.

CICERON : De l'orateur, L. II.

— L'Amitié.

Evolution de l'Humanité :

LOT : La fin du monde antique et le début du moyen âge.

N.B. — Tous les autres volumes de cette collection sont en magasin.

LALANDE : Vocabulaire technique et critique de la Philosophie.

2 volumes

Fr. 154. — français.

Collection Ars et Fides :

P. CAZIN : Le Bestiaire des deux Testaments. Fr. 3. — net.

GASCOTTE : Histoire de la Révolution Française.



FRAGNIÈRE FRÈRES



VICTOR H. BOURGEOIS

Fribourg et ses Monuments

Un vol. in-8°, 208 pages et 108 illustrations
dont 2 planches hors texte. Broché Fr. 6. —

Relié pleine toile » 8.50



EDITEURS



LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

Genève :: Corratier 20 :: **Genève**

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX I. 1607

ARTICLES
RELIGIEUX

EDITIONS

LIVRES
DE PIÉTÉ

..

DE

..

L'art catholique

PARIS

La revue des Jeunes

PARIS

IMAGES -- ESTAMPES
(collections complètes)

Reproductions de
STATUES et CRUCIFIX

Somme théologique de Saint
Thomas
en cours de publication
texte latin,
traduction française.

Dépositaire des

LIBRAIRIE SAINT THOMAS D'AQUIN
SAINT MAXIMIN

Abbaye de St-André
Lophem - Lez-Bruges

Apostolat de la prière
Toulouse

Abbaye de Maredsous
Belgique

Mame - Dessain - Pustet - Desclée, etc.

Nouvelle Librairie Nationale

::

Editions Spes, Paris

Service de Commission

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques.*

ABONNEMENTS A «NOVA ET VETERA», SANS FRAIS

BANQUE DE L'ÉTAT DE FRIBOURG

FRIBOURG (SUISSE)

GARANTIE DE L'ÉTAT



CAPITAL ET RÉSERVE FR. 34,450,000.—
TRAITE TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

● FRAGNIÈRE FRÈRES ●

Monseigneur M. Besson

Nos origines chrétiennes

*Etude sur les commencements du christianisme
en Suisse romande*

Edition de luxe richement illustrée.

Prix : 16.—

FRIBOURG

FRIBOURG

● ÉDITEURS ●



LE CARDINAL MERMILLOD¹

L faudrait plaindre le peuple, la famille ou l'individu qui arriverait, par je ne sais quelle difformité monstrueuse, à cette anesthésie totale au point de n'éprouver plus joie ni peine, et dont les souvenirs dénués de sève, tels des feuilles mortes, ne feraient plus qu'un bruissement sec dans l'esprit. Qui ferait ainsi fi du passé se priverait d'une des meilleures sources de progrès ainsi que d'une des plus salutaires leçons de sagesse. Mais, pour quiconque a le cœur en bonne place, les souvenirs font partie de la vie, l'enrichissent et la guident. D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Qu'importe ! Les lois de leur gravitation n'ont jamais été entrevues. Ils sont comparables à ces étoiles filantes qui traversent, par les belles nuits d'été, le régime des astres. Mais ils fournissent au poète ses images, ils suggèrent au savant ses découvertes, ils contribuent à forger les âmes en mêlant leur joie à la peine ou, au contraire, leur peine à la joie.

Et quand ces souvenirs sont des souvenirs communs à une famille, à une nation, à une Eglise, ils portent en eux tout ce surcroît de puissance et de richesse par quoi les individus eux-mêmes sont enrichis, en même temps qu'ils sentent les autres participer à ces mêmes sources de fécondité. Au lieu d'être la petite source qui chante

¹ Le Dimanche 25 novembre, au cours d'une journée liturgique assurée par la chorale paroissiale, S. G. Monseigneur notre évêque a béni, à Carouge, le tombeau du Cardinal Mermillod. Un buste en marbre du Cardinal exécuté par Sarki, a été placé.

et sourd entre les rochers et que seul le pâtre de l'Alpe connaît, c'est le fleuve qui arrose les prairies et les champs, sans jamais finir sa besogne.

Aussi, les catholiques genevois et suisses, auxquels se sont joints les catholiques des pays voisins, unis dans un sentiment de reconnaissance et d'admiration, ont-ils eu raison de célébrer, il y a quelques années, le centenaire de la naissance de l'inoubliable Cardinal Mermillod. Dans la pléiade des princes de l'Eglise qui, au siècle dernier, se sont voués à l'apostolat, il est parmi les plus grands. « Apôtre fervent, passionné, militant, d'une seule cause, au fond celle de l'Eglise romaine, le Cardinal Mermillod prend place parmi les fortes figures de l'histoire helvétique. Pour son Eglise qu'il savait puissante malgré ses défaites, l'illustre Carougeois s'est fait haïr et exiler de sa chère Genève et de sa patrie suisse. C'est pour ce zèle dévorant, conquérant, violent aussi, sous les sincères précautions d'une âme délicate et d'un esprit cultivé, c'est pour son sacrifice total, même sous la pourpre, que le Cardinal Mermillod suscite le respect, voire l'admiration¹. » Sa vie est une leçon, elle est une richesse pour nous qui nous souvenons, comme elle a été d'une fécondité inépuisable pour les catholiques de Genève. Nous n'avons pas le droit de l'oublier.

* * *

Avec ses rues droites, tracées selon un plan harmonieux, bordées de maisons peu élevées, qui laissent voir beaucoup de ciel et couler beaucoup de lumière, avec ses

¹ *Gazette de Lausanne* du dimanche 26 octobre 1924, sous la signature D.

La *Gazette* ajoute avec un sourire de malice:

« Au fait, c'est Genève, notre Genève suisse et protestante qui a conféré à son vicaire apostolique romain, même surtout exilé, sa sève morale, son âpreté. Jamais Lausanne, douce ville, comme vous savez, n'eut poussé son évêque dans la niche d'un martyr. »

places admirables de proportions discrètes et de verdure, avec ses promenades et son vieux canal qu'ombragent de séculaires marronniers, Carouge est une petite ville charmante et, si d'aucuns lui trouvent un air « province », cet air n'a rien de déplaisant. Très ancienne comme bourgade, mais ne remontant guère, comme ville, au-delà du milieu du XVIII^{me} siècle, lorsque les ducs de Savoie décidèrent de faire de la bourgade des bords de l'Arve un centre de commerce et d'activité aux portes de Genève, Carouge a gardé toujours une physionomie très spéciale, et les Carougeois ont aussi leur caractère où il entre une franchise primesautière, une exubérance quasi italienne, un amour très vif de la parole, du beau langage, une tête... « près du bonnet », comme on dit, et surtout un cœur loyal et droit, un grand cœur. Carouge est une petite cité au grand cœur.

C'est là que naissait, le 22 septembre 1824, Gaspard Mermillod, fils de Jacques Mermillod et de Pernette Mégard, qui tenaient, à l'entrée de la petite cité, une hôtellerie, une auberge plutôt, doublée d'une boulangerie. Gaspard était l'aîné de six enfants. Au berceau de ceux qui seront ses « vaillants » et qui ont besoin de plus de grâces, Dieu place toujours des âmes de choix. C'étaient de ces âmes d'élite, dans une vie modeste, que Jacques Mermillod et sa femme. Lui avait sans doute une éducation peu commune dans son rang ; ses lettres, adressées à son fils collégien, si elles témoignent d'une certaine culture, révèlent plus encore une rare noblesse de cœur. Une sœur de Jacques Mermillod était bénédictine du St-Sacrement, à Longuenesse, près d'Arras, sous le joli nom de Sœur Mechtilde du St-Sacrement († 1879). Pernette Mégard, d'une distinction native plus fine, d'un caractère plus doux que son époux, était si bonne qu'un employé de la boulangerie disait un jour à son sujet : « Après la Sainte Vierge, il n'y a pas dans le monde de femme plus accomplie que Madame Mermillod. » La plus belle plante n'est jamais l'effet des purs jeux du hasard : cœur paternel, cœur maternel, les

deux se mêlent pour former le cœur d'un enfant. Le jeune Gaspard fut en quelque sorte pétri de ces deux vertus : de cette admirable noblesse de cœur et de cette bonté si totale que l'Écriture Sainte, dans une image hardie, la compare à la multitude des grains de sable épars sur le rivage de la mer. Ajoutons à cela que, sous les abords d'un charme séduisant, il gardait une réelle simplicité qui fit toujours l'édification de ceux qui l'approchèrent, et nous aurons les trois traits dominants de cet apôtre quasi contemporain.

Rien de simple et d'uni comme l'histoire de son enfance et de sa jeunesse.

Chez le jeune Mermillod, la vocation d'apôtre se révéla de bonne heure puisqu'au Collège de Carouge, où il commença ses études, c'était sa joie de discuter avec les élèves et d'essayer de convaincre ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Et déjà l'on voit se former l'orateur qui devait un jour tenir, à travers l'Europe, sous sa petite main fine, les foules frémissantes et émues. Une heureuse facilité de s'exprimer lui procurait des succès littéraires et poétiques, avant de lui valoir les grands succès oratoires. Le petit séminaire de St-Louis-du-Mont, près de Chambéry, où le jeune Carougeois était envoyé à l'âge de treize ans pour y achever ses études littéraires, reçut un beau jour la visite d'un poète de renom, aujourd'hui bien oublié, Veyrat¹, et Gaspard Mermillod fut chargé de le saluer en vers. Il s'en tira fort bien et fut chaudement félicité par le poète :

*Barde, console-toi, car le Christ règne encore ;
Il subit maintenant un horrible combat ;
Mais il va succéder à cette triste aurore
Un jour resplendissant qui ne s'éteindra pas.
La haine te poursuit jusque dans la patrie,
Les serpents ont sifflé contre l'aigle radieux.*

¹ Poète savoyard exilé pour ses opinions politiques et rapatrié par le roi Charles-Albert.

*Poète, des méchants brave la calomnie,
Ils rampent sur la terre et tu voles aux cieux !*

Il n'y a là ni images neuves, ni rimes riches ; mais n'y sent-on pas frissonner entre les mots cet heureux optimisme, cette ferme confiance dans le succès final de la cause dont il va devenir un des meilleurs serviteurs et dont il ne désespérera jamais !

Quand il fut question de lui faire poursuivre ses études dans un grand séminaire, ce fut Fribourg que l'on choisit. La décision prise, Gaspard ne cacha pas sa joie, et nous le voyons témoigner gracieusement le sincère amour que toute sa vie il professa pour son pays. « Fribourg, écrit-il, est plus loin de Carouge que Chambéry ; mais n'y serai-je pas dans ma patrie, dans mon diocèse, près de notre vénérable évêque, entouré de tant d'amis et de bons prêtres qui m'aiment déjà sans me connaître. »

Quelque temps plus tard, à peine arrivé à Fribourg et racontant son voyage à ses parents, il exhale une amusante colère à propos d'une discussion sur le prix de son modeste bagage d'étudiant. « Ces coquins de Genevois, » dit-il, — et c'est bien le petit Carougeois qui parle — ont « eu le front de me faire payer six francs de surpoids. Je « me suis disputé avec les commis ; ils m'ont riposté et « m'ont prouvé, papier en main, que ma malle et mon sac « pesaient en tout cent livres. On en donne gratis cinquante. « Il en restait donc cinquante à payer, à treize centimes « la livre, ce qui fait six francs. Enfin, il a fallu s'exécuter. » Il aura maille à partir plus tard sur des matières autrement graves avec *ces coquins de Genevois*¹.

Deux traits significatifs marquent sa jeunesse d'étudiant : une sorte de magistrature exercée sur ses condisciples par son entrain au travail et ses succès, mais aussi par son charme et ses vertus, — et une estime nuancée

¹ Théodore DE LA RIVE, *Fils de leurs Oeuvres*. Neuchâtel, Zahn, « Le Cardinal Mermillod », page 296.

de tendresse de la part de ses maîtres et supérieurs. J'imagine qu'à côté de ce ton sérieux et grave, il a eu tout de même le bonheur d'être, par ci par là, un peu espiègle quand il était enfant et collégien !...

Par une vue spéciale de la Providence, Mermillod rencontra à Fribourg, parmi ses professeurs, notamment en la personne du P. Rothenflue et du P. Freundfeld, tous deux de la Société de Jésus, les deux hommes les plus capables de donner à ses études cette vigoureuse impulsion si profitable aux natures d'élites qui ne veulent pas rester en chemin. « Ils m'ont donné, disait-il, l'intelligence et l'amour de l'Eglise. » Au sortir d'une de ces classes, où son cœur avait battu plus fort, à genoux devant le Saint Sacrement, il s'offrit à Notre-Seigneur et fit le serment « de le servir jusqu'à la mort et de lui donner, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de son sang. » Le Maître accepta.

Ordonné prêtre par Mgr Marilley, le 24 juin 1847, et nommé aussitôt vicaire de M. Dunoyer, curé de l'unique paroisse de la Genève d'alors, Gaspard Mermillod commençait le service de l'Eglise. On était en plein Sonderbund. Le radicalisme, disons plutôt les forces révolutionnaires s'essayaient dans notre pays contre la liberté de l'Eglise et la guerre venait d'éclater entre les cantons catholiques et les autres. La victoire remportée par les cantons protestants, victoire honteuse, presque sans combat, remportée par dix contre un, se couronnait d'une iniquité : l'emprisonnement à Chillon et l'exil à Divonne de Mgr Marilley. Les droits de l'Eglise menacés trouvèrent dans le jeune vicaire de St-Germain un défenseur infatigable. Sur tous les points à la fois, c'est lui qui organise la résistance et dirige l'attaque. De concert avec quelques laïques zélés, il fonde une feuille bi-hebdomadaire, l'*Observateur catholique*, puis le *Spectateur*, et là, sur la brèche, il déjoue toutes les ruses, réfute toutes les calomnies, arrache tous les masques. Sa verve intarissable savait se faire souriante ou moqueuse, mordante et ironique, il le fallait bien pour atteindre plus profondément les couches populaires. A

côté du journal, les brochures se succèdent. La première, de 1848, a pour titre: «*Halle-là ! Quatre leçons sur la liberté des gouvernements...* » par un gamin de St-Gervais. La seconde, «*Mgr Marilley ou le prisonnier de Chillon* », parut d'abord dans l'*Observateur*. Eloquente flagellation de la tyrannie radicale qui venait d'emprisonner le doux et pieux évêque de Lausanne et Genève, avec quelle malice, on le devine, l'auteur fait la comparaison entre Bonivard et l'Evêque, avec quelle fine ironie il salue les mots de «*Liberté et Patrie* » qu'on venait de peindre en frais sur le badigeon du château.

Au bout de trois années de combat, au jour le jour, la lutte fut continuée pendant dix ans, sous une forme plus purement religieuse dans les *Annales catholiques de Genève* que dirigeait l'abbé Mermillod. Au lieu d'un journal hebdomadaire, c'était une revue mensuelle plus large, avec des articles de doctrine, de philosophie et d'histoire religieuse. L'abbé en était l'âme et l'animateur. Il avait su grouper autour de lui une brillante phalange de collaborateurs: les abbés Fleury, d'Aulnois, Caillat, Martin, Mgr Rendu, évêque d'Annecy, le P. d'Alzon, fondateur des Assomptionnistes, le philosophe Auguste Nicolas, Théophile Foisset, le Docteur Dufresne...

Défendre pied à pied les droits de l'Eglise toujours menacés, arracher de pauvres familles aux séductions d'une propagande qui appelle à son aide la pièce d'argent et le bon de pain, organiser les bonnes œuvres, suivre les phases de l'opinion, repousser l'attaque de la veille, se préparer à celle du lendemain, n'avoir pas une heure de trêve dans les combats de la parole et de la plume, telles étaient les conditions de la lutte, conditions qui eussent effrayé plus d'un courage et qui exigeaient les ressources exceptionnelle d'une nature fortement trempée. L'abbé Mermillod s'était jeté dans la mêlée avec une intelligence merveilleuse de sa mission, et, descendant sans hésiter sur le terrain où le provoquaient ses adversaires, il eut le

bonheur de les attirer souvent, de commander à leur respect toujours, de ne les blesser jamais¹ !

Et tout cela au milieu des mille travaux et soucis de toutes sortes d'un ministère paroissial absorbant : catéchismes, prédications, visites des malades, baptêmes et sépultures. Ah ! certes, il ne perdait point son temps ! Et avec quel entrain ils y allaient tous, lui et ses collaborateurs ! Quel mouvement éblouissant que cette période du catholicisme à Genève en ces années 1848 à 1870, avec cette revue qui ne tardait pas à s'imposer non seulement dans les milieux genevois, mais au dehors, avec un jeune vicaire dont la renommée s'étendait au loin et qui commençait à illustrer cette église de Genève dont on n'avait plus entendu parler depuis trois cents ans, avec les œuvres qui débordaient d'activité : Œuvre des Tabernacles, Œuvre des Domestiques, Société de Charité, de St-Vincent de Paul où s'employait le Dr Dufresne, heureux d'implanter chez nous ce que la foi avait fait fleurir à Paris ; avec ses écoles et ses couvents, les frères qui, la classe faite, reconduisaient leurs turbulents élèves ; les cornettes blanches des Filles de la Charité, passant légères comme des colombes, en quête d'une misère à soulager, d'un peu de bien à faire... On n'a pas revu ce printemps qui fleurissait de promesses. Et l'on comprend avec quelle mélancolie, plus tard, devenu évêque, Mgr Mermillod s'y reportait. « Cela me rappelle, écrivait-il en 1887 à M. Jeantet, cela me rappelle mes jeunes luttes où je faisais avec Mgr Rendu, etc., nos *Annales de Genève*. De là sortirent des âmes troublées, chercheuses et ramenées... »

¹ En 1868, Mgr Mermillod fondait le *Courrier de Genève*. A une des heures les plus tourmentées du XIX^{me} siècle, en 1870, au moment des désastres de la France et de la captivité de Pie IX, il groupait autour de lui des catholiques éminents de l'Europe et, avec eux, organisait la « *Correspondance de Genève* » qui, pendant les deux ans de son existence, fut l'organe international le plus indépendant et le mieux renseigné, le plus influent pour la défense du Saint-Siège et de l'Eglise.

* * *

Mais Genève et les limites étroites de son canton, ce n'était pas assez, et bientôt un autre champ allait être ouvert à l'activité de l'abbé Mermillod.

Sur les anciens remparts élevés avec l'argent du roi de Prusse, au temps de saint François de Sales, pour protéger la citadelle du protestantisme contre tout envahissement étranger, se dessinait encore le contour d'un bastion démantelé. Le 2 novembre 1850, le Grand Conseil ratifiait la concession de ce terrain, proche la porte de Cornavin, aux catholiques de Genève, pour y construire une seconde église que l'accroissement rapide de la population exigeait impérieusement.

A quelques semaines de là (février 1851), le curé de Genève, M. l'abbé Dunoyer et son vicaire, se trouvaient un soir dans les salons de l'archevêché de Paris. Leur première pensée, après la concession du 2 novembre, s'était tournée vers la France, aux générosités toujours prêtes, et le vicaire se chargeait de se faire, selon son expression, le mendiant et le pèlerin de Notre-Dame de Genève. Il allait parcourir la France, en quête des ressources nécessaires à la construction de la nouvelle église. On voulait que ce fût un monument digne de Dieu et du passé — de l'ancien passé — de Genève. Tout à coup la porte du salon épiscopal s'ouvre devant un vieillard à cheveux blancs. C'était le curé de Notre-Dame des Victoires. On allait entrer dans le carême, le prédicateur chargé de la station dans sa paroisse se trouvait subitement empêché et le brave curé venait soumettre à son archevêque son embarras et ses angoisses. Mgr Sibour se recueille un moment, une inspiration soudaine l'illumine, et, montrant l'abbé Mermillod : « Voilà, dit-il avec assurance, celui qui fera votre affaire ». Le jeune prêtre genevois se récrie, proteste, se retranche dans son humilité, le vieux curé supplie, le prélat insiste et, quelques jours plus tard, l'orateur de 27 ans, presque sans préparation, montait dans la chaire de Notre-Dame

des Victoires. Il avait devant lui un des auditoires les plus difficiles, les plus complexes de Paris, en ces débuts brillants et prometteurs du second Empire, et, sous sa chaire, le monde le plus cultivé et le plus élégant coudoyait les classes populaires. Pendant plus de six semaines, l'orateur tenait ses auditeurs suspendus à sa parole, et cette parole spontanée, vive, chaude, alerte, imagée, produisait de merveilleux effets.

Ce carême de 1851 fut une époque décisive dans la vie de Mgr Mermillod. Dès cet instant, sa réputation d'orateur fut établie et, du même coup, le succès de ses quêtes assuré. La *Tribune sacrée* reproduisait les discours du vicaire genevois à côté de ceux du P. Lacordaire et du P. Ventura et d'autres célébrités de l'époque. De la capitale, sa renommée s'étendit bien vite partout. L'année suivante, il dut prêcher le carême à Turin, en présence de la cour. Bientôt Gênes, Rome, où Mgr Dupanloup le fit monter à sa place dans la chaire de St-André della Valle, d'autres capitales le réclamèrent, puis toutes les villes de France se le disputèrent et il devint très vite « l'orateur le plus connu, le plus recherché, le plus acclamé ! ».

Au début même de sa théologie, l'abbé Mermillod, n'étant encore que séminariste, avait été chargé d'expliquer dans l'église des Ursulines un catéchisme raisonné (ce furent ses débuts dans cet apostolat de la prédication): « Le cœur, écrivait-il à ses parents, me battait un peu fort, mais grâce à Dieu j'ai annoncé dignement la sainte parole et on a été content de mon premier essai ».

Pendant quarante ans, Mgr Mermillod parcourra la France et l'Europe; il connaîtra les auditoires les plus brillants du monde, à Paris, sous l'Empire et au début de la troisième République, à Gênes, à Turin, à Rome, à Vienne, à Stockholm, Copenhague, Bruxelles... Docteur de la foi, ayant à résoudre les plus angoissants problèmes de l'heure, il jettera, comme en se jouant, les vérités immortelles; le cœur lui battra toujours un peu fort avant de monter

en chaire. C'est qu'il y mettait tout son cœur et c'est de son cœur qu'il donnait.

A vrai dire sa parole ne ressemble à aucune autre. Ce n'est pas la pureté de style d'un Lacordaire ni la précision théologique ou la science d'un Monsabré; ce n'est pas non plus cette habile disposition du discours et cette puissance d'argumentation qu'on peut admirer chez d'autres. C'est quelque chose de plus insinuant, de plus enveloppant, de plus entraînant que tout cela: un glaive qui perce les cœurs et les âmes et les atteint jusqu'à la moelle, les fait frissonner de ce frémissement d'émotion si rare, mais qu'on n'oublie plus. Exempte de déclamation, directe et forte, son éloquence savait prendre, tout à tour, tous les tons: gravité, tristesse, indignation, pitié, amour, joie, enthousiasme. C'est la véritable éloquence qui se moque de l'éloquence! Et son regard, sa voix au timbre un peu voilé, mais qui prenait vite de l'ampleur et de la sonorité, aidaient au charme, tandis que son geste sculptait son idée ou ses sentiments qu'on sentait qui jaillissaient de sa nature même. C'était une véritable main-mise sur l'auditoire et personne n'échappait à cette emprise. Il n'y eut pas, je crois, au XIX^{me} siècle, si l'on met à part Lacordaire, d'orateur sacré d'une si merveilleuse puissance, et tous les témoignages contemporains en font foi.

Au milieu de ses plus éclatants triomphes et de ses plus brillants succès, l'abbé Mermillod qui déjà traitait d'égal à égal avec les puissances de tout ordre et devenait un chef, un guide, un maître, un conducteur des peuples, n'oubliait pas sa chère Genève où la nouvelle Eglise, sous le vocable de Notre-Dame, se bâtissait avec entrain. Parfois un mirage, fils du succès, semblait inviter, attirer l'orateur au loin. Il entrevoyait une tâche auréolée de gloire dans ce ministère de prédicateur, *seminator verbi*... Il se ressaisissait vite: « Monsieur et ami, écrivait-il au Dr Dufresne (17 août 1852), j'ai donc quitté Rouen, presque avec une vive tristesse; j'y avais reçu tant de témoignages de sympathie, tant de marques de chaude affection, qu'il m'était

bien permis, à la vue des regrets manifestés à mon départ, de sentir le brisement d'une séparation. D'ailleurs, ma parole m'avait suscité, sous la bénédiction de Dieu, cette paternité spirituelle si douce au cœur du prêtre qui a soif de vivifier les âmes. Je ne sais si j'en entrevoyais pas, comme une vocation de ma véritable destinée, de me mettre au service de l'apostolat actif et de ne pas me clouer à cette existence de sépultures qui dévore nos jours à Genève ! Je me suis mis en garde contre cette pensée ; elle s'épanouissait en moi sous le prestige du succès, d'un petit enthousiasme passager ; puis il me semblait qu'il y aurait lâcheté à quitter notre pauvre ville où le bien est à faire, sans trouver toujours ces joies du cœur qui sont des recherches trop humaines ; et j'ai pris le chemin de Cauterets en regardant vers Genève. Qu'importe le labeur, pourvu que la volonté de Dieu se fasse, que j'estropie un *de profundis* au cimetière de Plainpalais ou que je prêche en France, pourvu que Dieu soit glorifié ! C'est le but. La pierre qui apparaît à la voûte d'une église ou celle qui est cachée dans les fondations sont toutes deux utiles à l'édifice de la foi. ...Et j'ai pris le chemin de Cauterets en regardant vers Genève... » Il songeait qu'il y aurait quelque lâcheté à quitter cette pauvre ville de Genève où le bien est à faire sans y trouver toujours « ces joies du cœur qui sont des recherches trop humaines ». Et il revenait à Genève, reprendre le sillon commencé.

Ce fut une belle journée pour le pèlerin de Notre-Dame de Genève que ce 4 octobre 1857, jour où fut inaugurée l'église nouvelle dont il devenait le premier Recteur. Rien de belliqueux, rien d'inutilement provocateur dans le discours par lequel l'abbé Mermillod sanctionnait cette consolidation du catholicisme genevois. Il prenait pour thème ce texte du livre de Samuel où le Prophète, entrant à Bethléem, répond aux vieillards de la ville qui lui demandent si son entrée est pacifique : « Oui ! elle est pacifique ! Je viens offrir un sacrifice au Seigneur ! » Telles furent les

paroles de paix que, du haut de sa chaire de Notre-Dame, il adressait à ses concitoyens.

Cependant, l'attention avait été attirée de plus en plus sur lui, et cela parut à tous tout naturel quand on apprit que le Souverain Pontife Pie IX, qui venait de rétablir la hiérarchie catholique en Angleterre et en Hollande, prenait à cœur, avec une sorte d'insistance, la résurrection du siège de St-François de Sales, et qu'espérant de grands avantages de cette démarche, il voulait nommer à ce poste avancé ce fils bien aimé qu'il avait, à plus d'une reprise, accueilli à Rome et qu'il se plaisait à appeler « il mio carissimo rettore, carissimo oratore. »

Nommé en 1864 évêque titulaire d'Hébron et Auxiliaire de Genève, mais restant, en droit, sous la dépendance de l'évêque de Lausanne qui gardait le titre de Genève, l'autorité du prélat se faisait accepter plus que jamais, son influence grandissait au profit de l'Eglise catholique et la parole épiscopale valait une armée.

Mais, précisément à cause de cette exubérante vitalité, les ennemis du catholicisme prirent peur... l'ère des persécutions commençait, ou recommençait, sous la forme d'une intervention de l'Etat dans l'Eglise, mais une des plus singulières et des plus malheureuses qu'enregistre l'histoire religieuse. « L'année 1868 avait inauguré pour les catholiques de Genève une situation juridique un peu nouvelle. Jusque-là, les communes catholiques, réunies en 1815, avaient gardé la gestion de leurs fonds destinés à la bienfaisance. Une loi de 1868 mit en commun, sous le nom « d'Hospice général », tous les fonds de bienfaisance des communes, sans distinction d'origine, et admit tous les Genevois à en bénéficier également. « Le peuple genevois renonce à toute distinction de territoire et à toute inégalité de droits qui pourraient résulter soit des traités, soit d'une différence d'origine entre les citoyens du canton. » La bonne confraternité des citoyens semblait garantie par ce texte: il paraissait marquer la fusion entre les deux éléments, vieux et nouveaux Genevois, que juxtaposait

la République. Mais, au point de vue du droit des gens, il créait une assez délicate situation. En acceptant cette loi, dite de l'Hospice général, les catholiques renonçaient à un droit que leur garantissait le traité de Turin et à la protection des puissances signataires. Renonçaient-ils pour l'avenir à se prévaloir des bénéfices de ce traité ? La question pouvait être débattue. La loi, sans doute, reconnaissait formellement le droit des catholiques à la liberté de leur culte et à l'entretien de leur Eglise par l'Etat, mais l'assise internationale de ces droits était ébranlée. Ils étaient tranquilles, Mgr Mermillod maintenait la validité des articles de 1816, mais affirmait qu'en pratique on ne les invoquerait point tant que l'esprit en serait respecté par les institutions genevoises, et le Conseil fédéral, tout en déclarant qu'une des parties contractantes n'avait pas le droit de modifier un pacte diplomatique, constatait que la loi de 1868 satisfaisait pleinement « aux intentions » de ce vieux traité de Turin.

« Tout était donc pour le mieux et l'avenir, pour les catholiques, s'annonçait pacifique. Ils avaient cessé d'être des citoyens protégés par l'étranger. La famille genevoise n'avait plus d'ainés, plus de cadets, et les mêmes lois suffisaient désormais à rassurer tous ses enfants ¹. »

Sur ces entrefaites, le dogme de l'Infaillibilité fut défini au Concile du Vatican où le prélat de Genève jouait un rôle de premier plan, et Rome devenait la capitale du royaume d'Italie. La victoire allemande sur la France fondait l'Empire germanique.

Au lendemain de ces heures mémorables qui humiliaient apparemment la Papauté pour mieux l'exalter, le dogme nouvellement défini donnait lieu, ça et là, à des hostilités politico-religieuses dont l'écho gagnait la Suisse, et bientôt Genève, après Berne et l'Allemagne, s'enrôlait dans la lutte contre Rome.

¹ Georges GOYAU, *Une Ville-Eglise*. Genève, tome II, pages 143-146.

Le maître de Genève était Antoine Carteret, fabuliste à ses heures et tribun. Ce chef du radicalisme genevois était un homme sans nuance comme sans mesure, « fanatiquement acharné contre le papisme et persuadé que l'idée même de liberté contraignait de persécuter le catholicisme comme hostile à la liberté. Il était de ces pauvres logiciens, assez nombreux dans certains parlements, pour qui l'intolérance à l'endroit du catholicisme paraît s'imposer comme un moyen de venger l'idée abstraite de tolérance¹ » et de la faire prévaloir. Mais Carteret avait, du moins, la franchise de sa politique : « Ce qu'il nous faut, disait-il en 1871 au Grand Conseil, c'est que l'Eglise s'en aille avec rien, avec le bâton et la besace. » On ne pouvait pas dire, avec moins d'élégance, qu'on allait la dépouiller. En attendant, lui, Carteret, pénétrait chez elle avec sa police d'Etat, ses gendarmes et ses crocheteurs. Les visites inquisitoriales pratiquées chez les Carmélites de Sierne firent grand bruit.

Le 22 octobre 1872, l'Etat faisait savoir qu'il allait instituer « par voie constitutionnelle et par la législation ordinaire, une Eglise qui serait une extension du régime démocratique », les catholiques étaient invités à y collaborer. Mais, dans le cercle de ses intimes, Carteret avouait que son but était de mettre fin « aux empiétements du clergé et de l'ultramontanisme » — n'avait-il pas dit « qu'il remettrait Mermillod à sa place ! » — de « combattre les agitations confessionnelles », et pour les combattre plus sûrement, il se hâtait de les créer. Et quand, par hasard, on invoquait devant lui le droit commun, il répondait « qu'il envoyait promener les principes du droit commun ! »

Les congrégations religieuses, comme toujours, reçurent le premier choc. Sœurs de la Charité, Frères des Ecoles chrétiennes, Fidèles Compagnes de Jésus, Carmélites, onze maisons religieuses furent contraintes par une première loi (1872) de demander l'autorisation de l'Etat. Quelques mois plus tard, le gouvernement prenait un arrêté

¹ Georges GOYAU, *loc. cit.*

d'expulsion contre les Frères, interdisait l'enseignement aux Filles de la Charité et défendait à toutes les communautés de s'adjoindre de nouveaux membres.

En 1873, une nouvelle loi de réorganisation de l'Eglise catholique était mise sur pied. C'était une sorte de Constitution civile du Clergé¹. Suivant une tactique habituelle et d'une ironie assez amère, la loi commençait par garantir la liberté de conscience et le libre exercice du culte pour déclarer aussitôt qu'il appartenait à l'Etat de tout régler.

Les détails seraient fastidieux. Disons en gros que ces lois de 73 exigeaient l'élection des curés par le peuple, mettaient à la tête de chaque paroisse un conseil laïque nommé, lui aussi, par l'élection populaire et, au sommet, un Conseil supérieur composé aux trois quarts de laïques. Elles imposaient, en outre, aux membres du clergé un serment d'obéissance et de soumission à l'organisation nouvelle. Les compétences du fameux Conseil supérieur de l'Eglise allaient assez loin. Il lui appartenait de surveiller l'enseignement et, au besoin, de définir la doctrine. Eut-on la naïveté de croire que l'Eglise, que les catholiques genevois accepteraient ces lois pour se conformer aux exigences démocratiques des temps modernes ?

C'était l'époque où l'on aimait à se payer de mots sonores !

Mais que devenaient, dans tout cela, l'évêque, le Pape, l'autorité légitime et la constitution divine de l'Eglise ?

Carteret avait cru jusqu'à la dernière heure que Mgr Mermillod, que les prêtres, sous ses menaces législatives, capituleraient ; les protestations du clergé, des fidèles, ne faisaient que l'exciter, il voyait rouge. « Je fournirai, s'il le faut, cent curés qui accepteront mes lois », disait-il insolemment.

¹ Mais plus encore c'étaient les lois allemandes, dites lois de mai, qui fournissaient le modèle.

Le 19 février 1873, les lois étaient votées par 77 voix contre 8. Parmi les opposants se dressaient James Fazy, Carl Vogt, Gustave Ador.

Le 12 mars suivant, Hyacinthe Loyson arrivait à Genève. Il avait pour lui l'ascendant de l'éloquence, cette gloire conquise au service de l'Eglise, puis, aux yeux de certains, cette auréole obscure qu'ils lui donnaient pour avoir quitté cette même Eglise qu'il avait récemment servie. Il voyait grand lorsqu'il arriva. Il rêvait de mettre en branle, à l'écart de Rome, un mouvement catholique à sa façon auquel il espérait que les protestants croyants se rallieraient.

Carteret n'avait songé à introduire dans le catholicisme qu'« un petit ver rongeur », le virus démocratique. Loyson rêvait de fonder une Eglise nouvelle à côté de l'Eglise romaine, et le jour de Pâques 1873 il disait sa première messe en français.

Les élections municipales de mai 1874 furent un triomphe pour les catholiques des campagnes; elles témoignèrent à l'Etat que, devant le régime Carteret, ils ne plieraient pas. « Une nouvelle Vendée se prépare ! » déclarait en les entendant, le député Hérédier. En effet, maires, adjoints et conseillers élus refusèrent de livrer au schisme les Eglises quand ils en furent sommés. Ils se firent destituer et les actes de persécution commencèrent.

Tous les prêtres du canton, sans une seule exception, — et c'est leur éternel honneur — refusèrent le serment à cette organisation laïco-démocratique, repoussant du même coup l'or par lequel on les voulait enchaîner. Tous furent destitués et leurs traitements supprimés. Dès lors, pendant les années qui suivent, la logique des principes posés se développe avec l'aide des gendarmes et la complicité des crocheteurs. Les uns après les autres, les curés sont chassés de leur presbytères, expulsés de leurs églises. Les églises sont crochétées, inventoriées, fermées. Les religieux et les religieuses sont expulsés. Quelques-uns de ces exploits — comme la prise de l'église de Compesières — furent une

véritabile expédition militaire pour laquelle on dut mobiliser trois compagnies d'infanterie, un peloton de cavalerie et 80 gendarmes. D'autres — la prise de l'église de Chêne — revêtirent un caractère odieusement sacrilège dont l'écho retentit douloureusement dans la Suisse entière et dans tous les pays chrétiens. « Tels protestants genevois, qui n'eurent jamais l'occasion de faire d'autres campagnes militaires, n'ont pas encore pardonné au gouvernement de l'époque cette inglorieuse équipée¹. »

Dans le clergé, comme dans les fidèles, une maxime unique régnait : rester inébranlablement attaché à Rome, en la personne de Mgr Mermillod. Et tandis que les catholiques, fidèles à leurs curés, construisaient des hangards, des chapelles provisoires, se réfugiaient au besoin dans des granges, la jeune Eglise « vieille catholique », dite libérale ou nationale, cherchait à tâtons sa voie. Elle n'avait d'autres ministres que de malheureux prêtres qui ne s'entendaient sur rien, sauf sur la question du célibat dont ils s'étaient libérés, ce qui ne suffisait pas à justifier l'appellation de libérale, et presque tous français, ce qui ne suffisait pas pour être dite nationale. L'Eglise catholique nationale avait pris à l'Eglise romaine ses lieux de culte, ses presbytères, son argent, la moitié de son nom, presque tout, elle ne lui avait pas pris son dogme ni ses fidèles. La foi était intacte.

Au milieu de ces événements, Carteret avait sommé Mgr Mermillod de déclarer qu'il renonçait à toute fonction épiscopale et qu'il s'abstiendrait désormais de faire aucun acte comme fondé de pouvoir de l'évêque diocésain. Etait-ce ce qu'il appelait remettre Mermillod à sa place ?... Cette outreucidante exigence eut la réponse qu'elle méritait. Quelques mois plus tard (1872), le Conseil d'Etat, docile aux ordres du maître, destituait Mgr Mermillod comme un simple fonctionnaire. Dès lors, l'évêque pouvait s'attendre

¹ Georges GOYAU, *loc. cit.*, page 161.

à tout ! « Sacrifiez-moi, disait-il à ses persécuteurs, et laissez l'Eglise tranquille ! »

Ah ! bien oui !

Quand, en 1872, le pieux Mgr Marilley voulut se décharger complètement du gouvernement et de l'administration de l'Eglise de Genève, Pie IX nomma Mgr Mermillod vicaire apostolique de Genève. C'était, aux yeux du Pape, non pas une provocation, mais une mesure temporaire qui, pensait-il, laissait la porte ouverte à des négociations. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder la coupe. Carteret convoqua en hâte le Conseil d'Etat et proposa de faire jeter, sur le champ, Mermillod en prison. Le Conseil refusa, mais il se fit fort d'obtenir l'assentiment du Gouvernement fédéral à un décret d'exil.

Et cela fut ainsi.

Le lundi 11 février 1873, à 11 heures, une voiture, accompagnée d'agents de police, venait chercher à son domicile le vicaire apostolique de Genève, le conduisait à la frontière française et le déposait à Ferney.

Toutes les protestations des catholiques de Genève et des catholiques confédérés furent inutiles. Les démarches des évêques suisses furent également vaines et quand le nonce, à Lucerne, Mgr Agnozzi, voulut élever les réclimations que lui dictait son devoir, on lui remit, pour toute réponse, ses lettres de créance...

Les Etats successeurs des Etats signataires des traités de Vienne et de Turin, la France et l'Italie, garantes des dits traités, auraient pu se prévaloir de leur droit ; mais la France était assez meurtrie et avait d'autres besognes. Quant au jeune royaume d'Italie, pour l'instant brouillé avec la Papauté, il songeait, moins que personne, à revendiquer les droits de l'Eglise à l'étranger. loin de ses frontières agrandies. Ce fut donc l'exil, le lourd et glorieux exil de dix ans.

Et voici que, par delà la frontière, crucifié, mais vigilant, Mgr Mermillod restait ; sa physionomie se détachait avec un si puissant relief qu'il était une lumière, un principe,

un drapeau. Aux yeux des uns et des autres, en lui s'incarnait le catholicisme. Pendant dix ans, il fut l'infatigable père qui donnait de sa vie et son sang, qui s'usait pour nourrir ses enfants. C'était lui qui nourrissait le clergé, lui qui aidait les catholiques à construire les hangards ou les chapelles qui, dans beaucoup de paroisses genevoises, subsistent encore comme un témoignage de la belle sollicitude du pasteur. Les soucis matériels de tous les catholiques, dont il était le chef d'autant plus aimé qu'il souffrait de toutes les souffrances des siens, pesaient de tout leur poids sur ses épaules. Les catholiques, sans doute, avaient immédiatement organisé l'Œuvre du Clergé pour subvenir à l'entretien des prêtres, tandis que l'Etat, d'un coup, doublait le traitement des intrus. Mais les sommes recueillies étaient loin de suffire. Et comme un bon ouvrier qui ne veut de repos que la besogne achevée et la journée finie, l'évêque d'Hébron allait de ville en ville, prêchant et quêtant sans trêve.

Ces années d'exil furent, pour Mgr Mermillod, des années de vie intense et de fécond labeur. Il se dépensait et se surdépensait sans jeter un regard derrière lui.

« Décidément, la vie de quêteur ne me convient plus guère. Mais est-ce l'âge qui fait fléchir mes forces ? Est-ce le succès plus difficile que jamais, en présence des orages et des charges qui accablent les catholiques de France ? Je vais à Cambrai acquitter la dette de reconnaissance, car c'est l'archevêque qui a le plus donné au clergé de Genève depuis dix ans. J'espère m'acheminer ensuite vers la frontière. Veuillez voir le cher Père Alfred¹, et dites-lui qu'il parle nettement pour l'œuvre du clergé dans la réunion générale. Qu'il ne craigne pas d'énoncer que depuis vingt-huit ans, depuis le premier coup de pioche donné aux fondations de Notre-Dame, je mène la vie intolérable de prêcheur et de quêteur ; une seule suffirait pour user un homme. Depuis neuf ans, mon existence de proscrit me laisse à peine un

¹ Le Père Alfred Mermillod, capucin. Il était frère cadet de Monseigneur.

repos ; je suis sur tous les chemins, changeant de lit, de table et de relations. Il faut que les catholiques de Genève commencent à payer de leurs sacrifices personnels, comme les Irlandais font depuis trois siècles pour sauver leur religion.

« Je vous conterai, à la frontière, les difficultés des catholiques de ce pauvre pays. Quelle joie pour nous de n'avoir à lutter que pour la cause de Dieu, sans souci des co-cardes politiques.

« Le cardinal Jacobini, m'a fait dire par deux voies différentes que les catholiques de Genève devaient servir de modèle à la France pour la résistance ! Dites-le à nos curés.

« Ne vous alarmez pas de ma santé, mais le médecin voudrait du repos et du soleil ; hélas ! je ne puis trouver du pain pour le clergé avec le repos, ni battre monnaie avec des rayons de soleil !...¹ »

Pendant ces années d'exil... années de labeur, il n'est pas une ville de France qui n'eût, à plus d'une reprise, la bonne fortune d'entendre le proscrit et la joie de l'accueillir, comme on accueille quiconque souffre persécution pour la justice. Sa correspondance, à cet égard, est singulièrement révélatrice. Les lettres qui se suivent à un ou deux jours d'intervalle sont datées de deux villes parfois fort éloignées l'une de l'autre. On le voit toujours en voyage, toujours ailleurs, s'usant à la lettre, comme il le dit lui-même, au service de son Eglise de Genève : le bon pasteur fidèle à nourrir son peuple de doctrine et ses prêtres de pain !

Souvent il aimait à aller chercher quelque repos à Rome, près du cœur des Pontifes Pie IX et Léon XIII qui l'accueillaient comme un enfant de prédilection. Du repos ? mais non ! car ces voyages à Rome étaient encore du travail ; il fallait bien y traiter les intérêts de son petit troupeau, et Léon XIII, comme Pie IX, aimait à s'entourer des lumières de cet évêque exilé qui, plus qu'un autre, pouvait parler des droits de l'Eglise. Il aimait à le retenir, à converser avec lui ; il lui confiait des missions délicates et secrètes, comme celle

¹ Lettre à Mgr Jeantet : 2 février 1881.

d'aider à l'apaisement des esprits et à la pacification au canton du Tessin, où des luttes politiques avaient aussi bouleversé l'Eglise. Il l'envoyait comme visiteur apostolique dans les pays du Nord, en Suède, Norvège et Danemark où, après un long sommeil, la foi catholique, petite étoile du matin, renaissait d'une humble vie tremblante. Il aimait à le sentir travailler à ses côtés: « Puisque vous ne pouvez pas être près de vos fils de Genève, il faut que vous restiez près de votre père à Rome qui a besoin de vous » aimait à dire à l'évêque le grand Pontife Léon XIII. Et déjà, sans doute, car on en parlait, le Souverain Pontife caressait-il l'idée de revêtir un jour de la pourpre romaine ce vaillant serviteur.

Mais, à Rome ou ailleurs, la pensée de Mgr Mermillod ne quittait pas une seconde sa chère Genève et, où qu'il fût, son secret désir, son ardent besoin était de retourner au plus tôt à sa « frontière d'exil » où il savait que ses fidèles guettaient son retour pour aller recevoir de lui bénédictions, encouragements et conseils, pour aller lui redire leur fidélité et leur attachement. A Ferney, à Monthoux, où l'exilé eut successivement son asile, on y va de Genève en moins de deux heures. Les paroisses s'y rendaient par groupes. On les voyait arriver à pied ou en chars pavoisés et fleuris, chantant des cantiques, le Cantique de l'*Union des Campagnes* :

*Dieu qu'adoraient nos pères,
Nous garderons la loi,
Jurons, jurons mes frères,
De mourir pour la foi.*

Si les vers ne valent guère, le cœur y était bien !
On y conduisait des pèlerinages d'enfants.

En frappant le pasteur, on avait cru, du même coup, disperser le troupeau. Or, voici que le troupeau était plus uni, plus fort, plus vivant que jamais. Mgr Mermillod, qui était l'âme de cette résurrection catholique, pouvait dire avec fierté: « Les catholiques ont gardé la foi ! Ils ont

conquis l'honneur dans la fidélité et la pauvreté. La lutte continue, mais les meilleures sympathies sont avec nous ! On sent que nous sommes les défenseurs de la vérité et les soutiens de toute dignité ! »

Le vieux sol huguenot se détrempeait avec les idées et la sève catholiques. Il ne se dépouillerait plus de ce salutaire mélange.

Et voici qui est admirable : dans le cœur de l'Evêque, jamais un remous de colère ne monta, comme jamais, même au milieu de ses plus cruelles angoisses, une parole amère n'effleura ses lèvres. Malgré les déceptions qui tombèrent sur son cœur, comme la neige sur les cimes de nos Alpes, malgré les mécomptes et les ingrattitudes, il ne connaissait pas l'amertume qu'il appelait la faiblesse des cœurs étroits. Toujours, il conservait cette admirable charité, cette bonté totale qui croit tout, attend et espère tout. Il a pu dire, avec naïveté, cette parole incomparable : « Je ne comprends pas qu'on puisse être méchant. » Quand les gendarmes de Carteret le déposèrent, comme un vulgaire malfaiteur, à la frontière, au moment de se séparer d'eux, il ne put leur dire que ces paroles qui montrent son cœur : « Je prie Dieu pour que l'acte que vous venez d'accomplir ne soit pas une source de malheur pour vous, ni pour vos familles, ni pour ceux qui vous ont envoyés. Que Dieu leur pardonne et les bénisse ! » Puis il ajouta, avec un malicieux sourire : « Voilà Calvin qui m'envoie chez Voltaire !... Je me demande comment ils vont s'entendre, ces deux-là ! »

Jamais, je crois, cœur de grand homme n'a été plus complètement dépourvu d'orgueil ou de raideur, et jamais non plus, cœur n'a été plus complètement dépourvu d'étroitesse ou de rancune. Cependant, il ne faut pas le dissimuler, ces dix longues années d'exil furent une dure réalité qui le crucifiait. Ce n'est pas toujours l'endroit où nous habitons qui est notre véritable demeure ; mais les lieux où notre pensée se reporte, où notre cœur se réfugie de lui-même, voilà « notre maison, nos champs et nos amours ! »

Au milieu de ses accablants travaux et de ses brillants triomphes, sa « chère Genève » était dans tous les battements de son cœur !...

La persécution même attestait la vitalité catholique de la jeune Genève, et l'intolérance sectaire, en voulant abolir le catholicisme genevois, fit, au contraire, resplendir magnifiquement la réalité spirituelle qu'elle s'essayait à supprimer. Ces catholiques, c'est la petite vérole ! s'écriait un journaliste de chez nous ! Contre cette petite vérole, ni la Genève protestante où, d'ailleurs, beaucoup d'esprits, et parmi les plus distingués, blamèrent les persécutions, ni la Genève radicale et maçonnique de Carteret, ne purent trouver un vaccin. Ils durent l'avouer bientôt et cesser de persécuter, d'autant que l'exil de Mgr Mermillod devenait beaucoup plus embarrassant pour ceux qui l'avaient décrété, à Genève et à Berne, que pour l'illustre proscrit. Mais, revenir en arrière, avouer une erreur, réparer les torts causés, par exemple, par une loyale séparation de l'Eglise et de l'Etat, comme le désirait Monseigneur, c'était chose plus difficile, car, remarquait-il, « les diplomates, comme les gouvernements, n'aiment pas faire leur *mea culpa* en public et de retentissante façon. »

Le grand Pape Léon XIII désirait voir reflleurir la paix dans les pays qu'avaient désolés les luttes religieuses, et les gouvernements éprouvaient, tout autant, le secret besoin de sortir de ces luttes stériles et de l'impasse où les acculaient leurs lois persécutrices. Il fallait une solution élégante. On la trouva. Rome a le secret de ces gestes larges qui renferment en eux les meilleures possibilités du moment et qui s'avèrent bien vite comme les solutions les plus dignes et les plus profitables. C'est la providentielle ratification de sa diplomatie.

En 1883, l'évêque de Lausanne et Genève étant mort, Mgr Mermillod fut nommé au siège devenu vacant. C'était la suppression, sans heurt et sans bruit, du vicariat apostolique, c'était surtout la rentrée loyale, mais toute rayonnante de paix et d'espoirs, de l'évêque exilé.

A dire vrai, Mgr Mermillod n'accepta cette nomination que pour obéir au Saint-Siège, d'autant plus que si le Conseil fédéral lui fit un accueil excellent, qui était une sorte d'excuse, si les gouvernements cantonaux lui ménagèrent des réceptions officielles empreintes de cordialité, si les fidèles le regurent avec une joie respectueuse et émue en même temps, les politiciens de Genève ne désarmèrent pas tout de suite. Carteret, toujours au pouvoir, voulut voir dans l'acte de Léon XIII un défi à sa personne. Il réussit à faire de l'agitation passagère et à faire interdire, par le Conseil d'Etat genevois, à l'évêque de Lausanne et Genève, toute fonction sur le territoire du canton. C'était une iniquité ! Ce fut un coup droit au cœur du cher évêque.

Cependant, et dès les premiers jours, il donnait à ses diocésains toute l'ardeur de son zèle qui ne se lassait pas et toutes les richesses de son cœur que les souffrances avaient fait plus profond et plus large. Les sept années d'épiscopat vécues à Fribourg furent belles et fécondes. Elles virent se réaliser des œuvres importantes pour la Suisse et pour la catholicité, dont l'Evêque fut l'initiateur. Je veux dire l'Union de Fribourg, d'où est issue la floraison de tout le mouvement chrétien social qui a pris, aujourd'hui, dans tous les pays, un si réjouissant essor et qui est, à l'heure actuelle, un si puissant motif d'espoir ; et l'Université de Fribourg, cette Alma Mater, chère à tous les catholiques suisses, et qui rayonne sur les pays voisins, même au-delà des mers. De sa demeure épiscopale, il pouvait, d'un regard joyeux, assister à la floraison nouvelle du catholicisme à Genève, à la récolte des moissons, qu'il avait lui-même semées dans la douleur et dans les larmes.

Les suprêmes honneurs étaient réservés à ces derniers jours. En 1890, Léon XIII voulut à la fois récompenser Mgr Mermillod et donner à la Suisse un gage de son affection. Il créa cardinal l'évêque de Lausanne et Genève. La joie fut immense parmi les siens. Accueilli par les acclamations enthousiastes des catholiques de la Suisse entière, à Fribourg par une de ces réceptions grandioses à laquelle

tout le peuple prit part, à Berne par la respectueuse déférence du Conseil fédéral qui lui réserva l'accueil fait aux ambassadeurs, à peine les échos de ces festivités grandioses venaient-ils de se taire qu'un dernier sacrifice lui était demandé, le plus dur, celui de quitter ce bercail élargi pour lequel il s'était dépensé. Le Souverain Pontife, en effet, l'appelait à Rome.

C'est là qu'il mourut.

Depuis quelque temps, la maladie s'acharnait sur l'éminent prélat. La cognée était à l'arbre. A bout de forces, il voulut revoir une dernière fois les lieux de sa naissance. De la terrasse de sa demeure de Monthoux, où il passa l'été de 1891, il jetait un regard d'indicible mélancolie sur cette terre de Genève, où il avait livré, sans défaillance, le bon combat. Le soir, à l'heure où le grillon chante avec moins d'éclat, où toutes choses paraissent prendre un aspect confidentiel, il se plaisait à étendre sur sa petite patrie, de sa main qui tremblait un peu, un grand geste de bénédiction.

Il fit un suprême effort pour reprendre le chemin de Rome, le devoir d'un Cardinal, déclarait-il, étant de vivre ou de mourir près du Pape.

Le 23 février 1892, réconforté par le Viatique et les bénédictions de Léon XIII, brisé par une vie de travaux, de fatigues, de luttes et de triomphes, il mourait dans une douce et rayonnante résignation.

* * *

La gloire de Mgr Mermillod est de celles qui peuvent être, à chaque instant, sculptées à nouveau. Il semble qu'on ne l'épuiserait jamais. Et plus sa personne et son œuvre semblent reculer dans le passé, plus elles se détachent en un saisissant relief. Il n'y avait en lui rien de médiocre ; tout était au-dessus du commun. On lui a fait la réputation d'un homme de combat, d'un tempérament agressif, et cependant, disait-il, « nous n'avons jamais désiré que la paix dans la justice et la vérité ». Des dons de douceur,

de tendresse, mais aussi de fermeté, lui avaient été départis à un rare degré, et ceux qui le connurent dans l'intimité furent frappés de la perfection de sa vie sacerdotale. On sent bien que toute son activité, tous ses travaux infatigables n'étaient que l'épanouissement d'une vie intérieure très intense, et le débordement généreux d'une nappe profonde où Dieu régnait en maître absolu.

Il eut également à un rare degré la compréhension des hommes et des besoins de son époque. Peu d'hommes ont vu et manié plus de gens que lui. Actif, débordant de zèle, libre de toute entrave et de tout préjugé, Mgr Mermilod fut vraiment un précurseur, un chef, un maître. Mais, j'en le répète, ce qui le distingue surtout, c'est cette tendresse de cœur, cette bonté délicate qu'il témoignait à tous, même aux importuns, même à des adversaires d'hier, et par quoi il exerçait une véritable fascination.

Tous ceux qui l'ont approché ont senti que sa seule présence les ennoblissait, les élevait au-dessus d'eux-mêmes. Devant lui, la bassesse avait honte et l'orgueil se trouvait ridicule. Il rendait aux vertus, par son simple contact, leur hiérarchie et leur valeur. On ne pouvait l'approcher sans se sentir, sinon meilleur, du moins soucieux de le devenir.

Il sut unir en son âme harmonieuse les plus belles qualités du cœur et de l'esprit, les dons les plus captivants et les vertus les plus solides. Sa vie est une lumière, comme elle est une leçon. Une leçon qui, nous en avons le ferme espoir, clôt dans notre cher pays les luttes religieuses, toujours stériles.

Une lumière qui unit les forces catholiques et qui répand à pleins bords la vérité et la charité. L'Eglise affermie dans ses droits et libre, au moins à l'intérieur, dans son action: voilà ce qu'il a valu aux catholiques de Genève; et cela ne vaut-il pas tout l'or du monde ?

« Il se rencontre, à toutes les époques, des hommes élus de Dieu, destinés à défendre, au prix de leur vie, les droits de l'Eglise et à lui servir de couronne par leur héroïsme. Ils apparaissent à une heure donnée, quand les attaques

contre Dieu et son Eglise sont plus fortes que jamais. Un évêque, un prêtre sort tout à coup de l'obscurité et se présente sur la brèche avec un courage surhumain, sans qu'il soit possible à aucune puissance du monde de le faire reculer.

« Les chrétiens sentent alors leur foi se raviver, ils voient que l'Eglise catholique est toujours l'Eglise de Jésus-Christ, à qui Il a promis la persécution comme un titre de gloire. Ils comprennent que chaque siècle, en lui apportant de nouvelles luttes, lui apporte de nouveaux triomphes et ne fait qu'agrandir l'auréole de ses martyrs... »

C'est par ces paroles éloquentes qu'en 1848 le jeune abbé Mermillod commençait ses articles sur Mgr Marilley... le prisonnier de Chillon.

Il ne se doutait pas, sans doute, qu'il traçait son propre portrait et qu'à son tour il allait ajouter une belle page à l'histoire de cette Eglise qui aime la vérité jusqu'au martyre et les âmes jusqu'au Calvaire.

CHARLES COMTE.

SOUS LE CIEL VAUDOIS

UN CARACTÈRE NATIONAL

S'IL est vrai qu'une nation est un phénomène psychologique, rien de plus passionnant que l'étude de ce phénomène, sur un territoire restreint, chez une nation peu nombreuse, dont l'unité profonde vient d'une longue histoire vécue en commun. Partout où la nature, le sol, les cultures traditionnelles, les occupations séculaires du peuple viennent expliquer sa sensibilité collective, quel divertissement pour l'esprit, cette recherche des coïncidences, des superpositions, des explications... Toute la sensibilité particulière, la personnalité collective des Vaudois expliquée par la nature, les travaux et l'histoire, c'est un beau divertissement de l'esprit — et c'est mieux : une lumière projetée sur un coin du monde, une race mieux révélée à elle-même, mieux assurée en fin de compte de sa valeur éminente. Et voilà le propos de cette promenade psychologique à travers le caractère vaudois.

Ce caractère vaudois, les philosophes de l'individualisme l'ont plutôt méconnu. Ceux qui doutèrent de l'âme vaudoise — ce doute de Juste Olivier, qui est encore de l'amour — l'ont comparée à ce petit ruisseau qui traverse mon village, le Nozon, « image de l'insouciance, qui laisse couler ses eaux, comme sans volonté propre, à la fois vers le Nord et vers le Midi ». Ceux qui ont l'esprit plus vif, mais l'âme moins profonde, lui reprochent d'être né sur la molasse, comme si le caractère bernois, rude et tenace, ne s'était pas formé non plus sur les molasses du plateau ! Ils accordent volontiers à l'âme vaudoise ses riches trésors inexploités, une rêverie qui se replie, un penchant au recueillement plutôt qu'à l'action. Eux, ces philosophes, ces moralistes qu'intéresse uniquement le déploiement vigoureux de l'individuel,

ont-ils aperçu clairement cette force latente de l'âme vaudoise, ce « pouvoir des Vaudois », comme l'a nommé si heureusement Edmond Gilliard ? Il n'y paraît pas. Si bien que, dépouillant un intellectualisme et un individualisme très à la mode chez nous depuis un siècle, nous tenterons de dégager le caractère vaudois, non dans l'abstrait, mais dans sa plénitude, celle de la nature charnelle, de l'intelligence et de l'âme.

*

*

*

Si le Bernois a davantage le goût de la lutte et de l'action, le Genevois et le Neuchâtelois la volupté de l'analyse et le Fribourgeois un fond de passion qui l'apparente aux races du Midi, le Vaudois présente un alliage curieux de ces trois dons primordiaux. Passion d'abord, mais, à la différence du Fribourgeois, portée vers la résistance plus que vers l'élan: le Vaudois sait infiniment mieux ce qu'il ne veut pas, que ce qu'il veut. Pensée, mais sans arête et sans élans: elle se diffuse trop volontiers en rêverie sans issue et en moralités commodes, celles du bon sens tout court. Action, oui, au troisième plan, et tournée vers les résultats positifs. Ce qui fait bien davantage le Vaudois, ce qui lui donne, au milieu de ses voisins, son caractère immuable, c'est sa défiance de l'individuel, c'est un sens rare de la vie collective, le don inné de la communion. Chez les Vaudois, vous discernerez bientôt une sorte d'unanimisme diffus, qui leur vient d'un sol heureux, creusé en corbeille entre Alpes et Jura, d'une longue habitude campagnarde et d'une histoire longtemps repliée sur elle-même. Comme toute disposition de l'esprit, ce sens indéracinable de la vie collective a ses deux faces, la résignée et l'active, la passive et la robuste. Elles apparaîtront l'une et l'autre au cours des observations que nous apporterons ici sur la sociabilité du Vaudois, sur son attitude en affaires, sur la vie civique, sur le tempérament religieux du pays.

Toute la vie sociale du Vaudois moyen est commandée par un goût de la camaraderie qui lui vient essentiellement du service militaire. Dans ce pays de vie facile, on est « copains », camarades plutôt qu'amis. Les amitiés de choix, celles qu'ont imposées à deux êtres la communauté profonde de leurs goûts et l'égale hauteur des intelligences, ces amitiés de choix n'y sont pas fréquentes. Elles y sont — disons, « remplacées » — par cette multiplicité des camaraderies nées des rencontres de l'existence:

école primaire, service militaire, chœurs d'hommes ou abbayes de carabiniers. Camaraderies qui n'exigent guère et meublent les heures vides, à la façon d'un mobilier de série. Autour d'un « demi » de St-Saph ou de Villeneuve, les esprits se réchauffent, les langues se délient, les souvenirs remontent à la surface. Et, c'est Ramuz qui l'a dit : « Les cœurs connaissent alors le rapprochement dans le vin. Dans le vin, des choses sont dites, qui ne le sont pas à jeun. Les natures se reconnaissent, parce qu'elles se laissent aller. On va à la rencontre les uns des autres dans le vin. — Ah, ça m'a fait plaisir de vous entendre. — On n'ose pas, dans la vie ordinaire. On a un mur autour de ses pensées. Il faut le vin, pour qu'on saute par dessus le mur. » Paroles semblables à des médailles gravées : là encore, Ramuz a rencontré l'âme de son peuple.

Ce qui s'entr'ouvre dans le vin, c'est l'éternelle circonspection du Vaudois, en affaires. Prenez notre paysan au premier verre : On ne fait que perdre, vous confie-t-il : les pommes de terre ne grossissent pas, les foins sont maigres, quand même il vous paraissent fournis, le blé ne donnera pas grand'chose au battage, vous verrez ; quant au vin, ce n'est pas la peine d'en parler : il y a eu trop de gel et de pourri. Au dixième verre, notre municipal se redresse : Tout de même, on n'a pas trop mal mené sa barque ; s'ils avaient tous fait comme moi, ils seraient tous à l'aise !

*

* *

Cette prudence, cette circonspection, cet art de se compromettre le moins possible, vous les retrouverez dans la vie politique.

Mon ami François, le fils au juge, s'est mis en tête d'être syndic, l'an prochain. Comme il sait que je ne serai pas son rival, ayant tâté ailleurs des voluptés de l'élu, il a trouvé naturel de s'ouvrir à moi d'un désir qu'il ne confie à personne.

— Alors, mon ami François, tu te garderas de maigrir. Tu ne laisseras pas le souci de ton élection amincir tes bonnes joues et pâlir ton visage de brave garçon. Si tu étais petit, si tu devenais un « crazet », tu ne manquerais pas de paraître nerveux ou bilieux, ce qui serait le plus sûr moyen de déplaire dans une race aussi placide, aussi bienveillante. La bienveillance des maigres, vois-tu, c'est presque toujours de l'indulgence acquise. Chez un syndic vaudois, il la faut naturelle...

Ensuite, sache mener tes affaires. Te voilà sûr de ton avenir terrestre, avec tes biens au soleil, tes vingt bêtes à l'écurie, tes douze cochons à l'engrais, tes terres fortes, les meilleures du village, tu sais ce que vaut ta femme, saine et ménagère. Tu te sens enraciné dans ce village par vingt générations qui t'y ont fait ta place. Ainsi planté sur ta terre, sois toujours avisé assez pour n'être jamais « roulé », ce qui, la chose n'arrivât-elle qu'une fois, t'empêcherait à tout jamais d'être syndic. Car ce peuple a trop de bon sens pour s'en aller confier les affaires de la commune à un bonhomme qui n'aurait pas su mener les siennes...

— Et encore ? observa François.

— Deux vertus qui feront de toi un syndic, l'an prochain : la modestie et l'autorité.

— La modestie, croyez-vous, Monsieur, que ça serve, en politique ?

— Bien sûr, pas cette modestie foncière des êtres qui traversent la vie en s'effaçant, en s'excusant d'être nés. Cette humilité-là, elle exigerait que tu renonces à toi-même. Te faisant abandonner la terre, elle te ferait gagner le Ciel. Fort bien, mais tu veux être syndic. Alors, cette modestie que je te propose, la seule qui serve aux affaires de ce monde, elle sera parfaitement consciente d'elle-même. Par là, elle se distinguera de la modestie véritable. Ta belle « carrée », tes champs au damier allongé, tes prés fournis, le long du vallon, tu seras comme si tu ne les possédais pas. On le sait assez : l'essentiel, c'est que tu ne t'en vantes jamais. Ce capital d'estime, de considération, qui peut monter jusqu'à l'admiration, tu laisseras tes contemporains le poser eux-mêmes sur ta tête. Et tu conserveras, sous ton maintien toujours digne, cet air de modestie par quoi tu rendras à la modestie vraie l'hommage un peu distant qu'elle mérite. Loin de les leur imposer, tu laisseras tes voisins découvrir eux-mêmes ton intelligence solide, ton jugement sûr, ton caractère ferme. Sache-le bien : la faveur du peuple est une coquette : elle se regimbe dès qu'on la veut forcer. Et ton autorité naturelle ressemblera, dès lors, à un bon vin de bouteille, qui se laisse admirer à travers le verre glauque, mais qu'il ne faut pas exposer deux fois aux morsures de l'atmosphère. Ne sois pas pareil à ces gens qui pensent s'imposer avec un air hautain, à ceux qui disent toujours « je » et « moi », à ceux qui accentuent leurs arguments d'interjections courroucées et de coups de poing sur la table. Ceux-là énervent rapidement l'autorité qu'ils auraient ; ils lassent leurs auditeurs, toujours férus de démocratie intégrale. Use d'une petite formule qui ne manque jamais son effet, et dis : « Si vous permettez, Messieurs », ou « A mon humble avis,

Messieurs... » Bref, je ne pense pas que tu fasses sortir la vérité toute nue de ta fontaine communale. Si la chose t'arrivait, commence par l'habiller à la mode du pays, à moins que tu ne consentes qu'elle soit cailloutée — et toi avec elle — par un peuple qui est toujours de bonne volonté, mais qui pourrait fort bien ne l'avoir pas reconnue. Imite ce jeune municipal que j'ai connu. Dans une assemblée de commune, où un vieux syndic entêté se butait dans d'absurdes propositions qu'il ponctuait de « cela se fera, parce que je le veux », mon jeune municipal rétorqua: « Monsieur le syndic, personne ne dit: Je veux. Il faut dire: On propose. » Mon jeune municipal fut applaudi. L'an d'après, il passait syndic. C'est la grâce que je te souhaite, mon bon François, pour l'an prochain.

*

*

*

Tout en finesse, résistant, actif plus qu'il n'y paraît, le Vaudois est encore un homme religieux. Il l'est à sa manière, depuis seize siècles. Là-dessus, notre maître Philippe Godet, dans son « Histoire littéraire de la Suisse française », s'est exprimé clairement, avec une mélancolie certaine. « La Réformation, » a-t-il écrit, ne sera pas pour ce peuple une transformation. Elle « ne le rendra ni rigoriste, ni sèchement dogmatique. Elle lui laissera son insouciance débonnaire. Elle n'extirpera pas non plus « un certain fond de poésie latente; le Vaudois pourra devenir « mystique, mais ne tournera pas aisément au sectarisme anguleux. » Ainsi dit Philippe Godet, à qui force sera de revenir toutes les fois que nous rechercherons le sens profond et les diversités de l'âme romande. De fait, le Vaudois est religieux comme il est bon citoyen, par une pente naturelle. Il lui arrive de pratiquer assez peu: mais malheur à qui blasphémera devant lui! S'il est au monde un pays où le blasphème soit impopulaire, le voici. Tolérant, amoureux d'une religion où l'humain et le surhumain s'équilibreront sans heurt, défiant de tout excès, le Vaudois — et la Vaudoise, cette meilleure moitié de lui-même — mettent le plus net de leur foi dans une charité quotidienne qui ne calcule pas et ne reproche rien à personne. Celles qui s'expatrièrent en Russie, en Autriche, pour gagner une modeste retraite envolée depuis la guerre, celles-là le savent bien. Comme cette Catherine de mon village, revenue, voici huit ans, à cette vieille maison qu'elle avait abandonnée. Elle avait apporté ses soixante mille

couronnes — vain papier. Elle s'est retrouvée dans la petite maison blanche de sa mère où, en contre-bas de la route, une allée obscure mène à trois petites chambres. A côté, un verger de trois pommiers, avec un prunier qui a vieilli en attendant... En plus de ce coin de terre, il lui reste un vieux toquet violet qu'elle promène au long des chemins, et un petit chien qui vous répondra si vous lui parlez allemand.

Au village, Catherine a retrouvé mieux que sa petite fortune évaporée : une sympathie et un accueil. Le plus clair de ses journées, elle le passe chez Eugène, le municipal, à de petits travaux qui ne sauraient encore la fatiguer. A pas de souris, elle trotte par la vaste cuisine, elle surveille le pot au feu, sur le fourneau de fonte. Elle s'occupe... Elle se sent, dans la tiède buée des marmites, entourée d'une chaleur. Elle a retrouvé les présences multiples du village. Est-elle malade ? Ses amies, à tour de rôle, lui portent pain, soupe et lait. Et, chaque samedi, au four banal, l'une des voisines fait cuire pour elle un gâteau à la crème ou bien une tarte aux pommes.

Elles persévéreront. A celle qui s'en alla, pensant trouver dans le vaste monde plus de douceur et plus d'aisance, les femmes du village feront une vieillesse moins maigre et moins pauvre. De ce qu'elles furent compagnes de classe, un lien subsiste. Avec une cordiale tendresse, qui ne s'exprime point en paroles, les voisines aideront à vieillir celle que la guerre a meurtrie.

*

* *

Profond et tenace, le peuple vaudois est le peuple philosophe. Aucun ne possède mieux, dans la saine demi-conscience de son instinct, ce sens de la durée qui fait les fortes races. Ceux qui le disent ennemi du progrès ne l'ont pas compris. Il n'est l'ennemi que des aventures. Chaque fois que les rebouteux des sociétés humaines lui proposent leurs formules et leurs panacées, il demande à vérifier. Dans ce pays solide, les fantaisies individuelles, les caprices, les remèdes creux ne prévaudront jamais contre le simple bon sens. Avec ce tempérament-là, un peuple passe parfois à côté de quelques grandes émotions. Du moins est-il assuré de ne jamais se casser le nez.

Ce peuple ne passera pas à côté de ses grands hommes, sans les apercevoir. A la condition, pourtant, que ses grands hommes consentent à ne point s'isoler, qu'ils ne se singularisent pas, qu'ils boivent avec tout leur peuple le « demi » de la bonne amitié. Très gouvernable, ce Vaudois, si ses chefs le veulent bien

gouverner selon son cœur, qui est paisible et peu aventureux. S'il est peu de peuples, aujourd'hui, qui réalisent si bien l'équilibre indispensable entre cités et campagne, entre agriculture et industrie, s'il est peu de terroirs où les antagonismes des classes sociales soient si peu sensibles, c'est que des chefs intelligents ont, depuis un siècle, conduit le peuple vaudois selon sa nature antique. Et les hommes qui viennent d'ailleurs, prendre racine dans ce pays d'âme profonde et sensible, sentent à de certaines heures s'atténuer les angles de leur caractère et naître en leurs âmes étrangères une philosophie pacifique, doucement fataliste. L'un d'eux me l'a dit l'autre soir: On y devient bon.

Pour tous ceux qui me lisent, et pour moi-même d'abord, ainsi soit-il.

PIERRE DESLANDES.

L'EMPIRE ROMAIN ET L'ÉGLISE¹

DANS un livre d'une lecture facile et agréable, le professeur Zeiller donne l'histoire des relations dramatiques et compliquées que l'Eglise soutint avec l'Empire romain, des origines au VI^{me} siècle. La matière est bien divisée: d'abord ce sont les rapports généraux, depuis les persécutions jusqu'à l'édit de tolérance, puis à la faveur, pour aboutir, avec Gratien, Théodose et enfin Justinien, à l'anéantissement de l'ancien paganisme; une série de chapitres spéciaux décrit ensuite les péripéties de l'Evangile et de l'organisation ecclésiastique en chaque province; entre deux, un regard est jeté sur l'évangélisation qui se fit hors de l'Empire. Chaque chapitre est accompagné d'une riche bibliographie.

Le très difficile problème de l'origine juridique des persécutions (avant Septime-Sévère et le III^{me} siècle) se résout sans doute par la vieille loi républicaine qui prohibait la superstition illicite, appliquée en vertu d'un édit du prince valable seulement pour la durée de son règne; de là vint le caractère d'abord intermittent des sévices. Cette loi (ou ces lois) ne fut jamais abrogée, malgré la probabilité d'un édit favorable, à l'efficacité éphémère, porté par Gallien; la conception chrétienne, qui met les droits de Dieu et de la conscience au-dessus de la *respublica* et de César, était en effet incompatible avec les principes fondamentaux de l'Empire païen. Mais les rapports ont toujours été francs, l'Etat

¹ Jacques ZEILLER : *L'Empire romain et l'Eglise*, in-8°, 360 pages, Paris, de Boccard, 1928. (Tome V² de l'*Histoire du Monde* publiée sous la direction de M. E. Cavaignac.)

savait à qui il avait affaire ; tantôt il a cherché à écraser l'Eglise, sa rivale, toujours proscrire en droit ; tantôt, par lassitude ou par un timide retour d'équité, il l'a tolérée ; mais jamais le christianisme ne s'est dissimulé sous des fictions légales, de collèges funéraires ou autres ; ce n'était pas une « religion de collèges », mais, comme dit Batiffol, une « religion de cités » (pp. 33-37 ; 46-47). Quand la conversion de Constantin eut fait passer l'Eglise sous le régime du droit commun, puis de la protection impériale, et que Constantinople, capitale chrétienne, se dressa en face de la vieille Rome, alors commença une période où l'appui du bras séculier, s'il favorisa le passage des masses à la nouvelle religion, devint vite assez indiscret et dominateur pour essayer de régler les croyances, et d'imposer les hérésies qui étaient au goût des empereurs théologiens et des ecclésiastiques intrigants de leur entourage. C'était, sous la forme de l'arianisme surtout, le dernier assaut, particulièrement insidieux et dangereux, du rationalisme païen ; et les troubles intérieurs envenimés dans la société chrétienne par l'intervention de ces empereurs qui finirent par donner à leur vieux titre païen de *pontifex* le sens d'une participation au pouvoir épiscopal (p. 85), développèrent cet état d'esprit qui, après la condamnation et la ruine doctrinale des hérésies, devait cependant aboutir au lamentable schisme de l'Orient. En d'autres circonstances, et sous d'autres maîtres, les nationalismes ressuscités ont trop confondu l'orthodoxie avec le pouvoir civil qui la protégeait, et qui ne cherchait guère, il s'en faut bien, à dissiper cette confusion ; et c'est là une des raisons qui ont fait verser l'Egypte dans l'hérésie monophysite, les Numides dans le donatisme, fixé les chrétiens persans dans le nestorianisme, et, à travers l'Orient, ménagé un accueil si passif à l'Islam. Cette Eglise de Perse, qui a commencé par une glorieuse période catholique de martyrs, a été ainsi perdue pour l'unité, puis s'est éteinte ; les Germains barbares, dont les premiers convertis, chez les Goths, les Burgondes, les Lombards, avaient été des catholiques, sont passés à l'arianisme, après que, au temps de Valens et d'Ulfila, sous les influences qui dominaient la Byzance d'alors et l'épiscopat danubien, les Goths furent tombés dans l'hérésie, et qu'ils employèrent leur prosélytisme, eux qui étaient le plus

puissant de ces peuples, à propager l'erreur déjà vaincue dans l'empire romain. On sait ce que l'Eglise en a souffert, par exemple la dure persécution des Vandales en Afrique, et combien la séparation du centre de l'unité chrétienne a contribué à la ruine de ces peuples nouveaux. Il a fallu, pour sauver la situation, que les Francs païens passent directement au catholicisme ; car jusque-là, dans le monde barbare, la foi ne s'était introduite ou maintenue pure que dans les îles britanniques.

Si le tableau de ces rapports généraux entre l'Eglise et l'Empire a tant de côtés sombres, l'étude détaillée du christianisme à travers les provinces offre un aspect plus réconfortant et met en valeur, avec la persévérance des masses catholiques, la haute figure des grands martyrs, comme Cyprien, et des docteurs incorruptibles, Athanase, Hilaire, Basile, Ambroise, Augustin, Cyrille d'Alexandrie, qui ont défendu victorieusement la pureté de l'idée et de l'institution chrétiennes contre le césarisme et l'hérésie. A côté d'eux, c'est saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Martin le convertisseur des campagnes gauloises. Nous assistons, quand le christianisme était encore proscrit, au brillant développement de la science religieuse à Alexandrie, puis en Palestine et en Syrie ; la perfection chrétienne fleurit dans les déserts d'Egypte, le monachisme s'étend sur l'Orient et ensuite l'Occident, et, s'il est sujet en certains lieux et certains temps à des déviations d'ignorance et de turbulence qui sont un danger pour l'ordre et l'orthodoxie, des saints comme Basile en Orient et Martin en Gaule (en attendant saint Benoît) lui donneront l'organisation qui en fera une des principales forces du christianisme. Dès la fin du II^{me} siècle, la majeure partie d'Alexandrie est chrétienne ; bientôt l'Asie-Mineure est si pénétrée de christianisme qu'il faut y instituer des évêques ruraux, les « chorévêques » ; pour la Gaule et l'Espagne, dont M. Zeiller ne s'attarde pas plus que le sujet n'en vaut la peine à réfuter les légendes relatives aux temps apostoliques, il est du moins certain que le christianisme est solidement établi au II^{me} siècle dans la vallée du Rhône, où l'Eglise de Lyon est illustrée par ses martyrs et le grand saint Irénée, et que la péninsule ibérique, où saint Paul avait passé, est ouverte à la foi vers la même

époque; les églises d'Afrique, dont les origines sont également obscures, paraissent pourtant anciennes dès le temps de Tertulien; c'est là que la littérature chrétienne latine prend son essor; elles ont la grande gloire de posséder, après saint Cyprien, saint Augustin, et le grand malheur d'être déchirées par le donatisme, en attendant la persécution des Vandales et l'invasion arabe qui les anéantira. Les pays danubiens, romanisés par l'armée, et d'où sortirent, depuis le III^{me} siècle, tant de princes énergiques défenseurs de l'Empire croulant, eurent des églises florissantes, mais dont le sort se trouva par malheur lié, au IV^{me} siècle, aux caprices doctrinaux des empereurs qui y résidaient souvent; ce furent elles qui fournirent le funeste « épiscopat de cour » fauteur d'arianisme, au moins principalement, et la « théologie illyrienne » qui voulut miner ou supprimer le dogme de Nicée. Il y a d'autres ombres: les tendances à une sorte de monarchie ecclésiastique absolue des évêques d'Alexandrie, qui devaient finalement opposer Alexandrie à l'orthodoxie romaine dont elle avait été longtemps le plus ferme soutien; le particularisme de l'Asie Mineure (question de la Pâque, de la rebaptisation, montanisme); les prétentions des évêques de Constantinople à devenir les papes de l'Orient, surtout à partir de Justinien, et l'opiniâtreté des moines de la ville impériale (Eutychès), dont les exemples d'ascétisme n'avaient d'ailleurs pas grande action sur les mœurs du peuple; le priscillianisme en Espagne, le pélagianisme en Bretagne et en Gaule. Le clergé de ce dernier pays, toutefois, avec saint Hilaire, saint Martin, et, à certain point de vue, les moines de Lérins, eut un rôle pondérateur dans les querelles théologiques, et l'arianisme n'y connut pas de grands succès. Mais, sur cette mer agitée de la chrétienté qui naît dans la douleur au milieu du monde païen, c'est l'épiscopat romain qui brille comme un phare. L'auteur lui consacre son dernier chapitre (ch. XII), et c'est vraiment le couronnement de cette histoire primitive du christianisme. Isolée au sein d'une énorme majorité païenne, troublée sans cesse par les gnostiques et autres hérétiques qui cherchaient à la conquérir, l'Eglise de Rome prit toujours sans défaillance la défense de l'enseignement commun, révéle, contre les spéculations hâtives et désordonnées, et celle

de l'unité contre les particularismes d'école ou de nation. Dès la première heure, son rôle est éclatant. Ses chefs, à part de rares exceptions, sont remarquables par leur prudence, leur souci de prévenir les erreurs et les divisions, leurs dons d'administration et le sens clair de leur autorité.

A lire ce résumé, on croirait peut-être que tout ce livre n'est qu'un réquisitoire contre le césaropapisme, joint à une apologie de l'autorité romaine. Mais c'est nous, et non l'auteur, qui tirons cette morale ; lui, il se borne à exposer les faits, d'où cette morale ressort d'ailleurs avec éclat. Nous ne saurions trop louer l'impartialité historique d'un écrivain dont une des qualités premières est la modération. M. Zeiller ne fait nulle part de polémique ; on sent bien dans son étude l'œuvre d'un catholique aussi ferme que le savant est scrupuleux, — au bon sens du mot ; mais il ne se pose pas du tout en détracteur de l'institution impériale romaine ; il reconnaît équitablement que plus d'un persécuteur trouvait des excuses dans son patriotisme païen, et n'agissait qu'à contre-cœur, victime lui-même des notions fausses du droit public alors régnant. Au premier chapitre, celui des « origines chrétiennes », le souci de la pondération porte même notre historien à user de certains ménagements, à employer au moins des formules trop dubitatives, à l'endroit de certaines thèses sur l'authenticité des Pastorales, de la Prima Petri, des rapports de la chronologie du IV^{me} Evangile et des Synoptiques, de l'authenticité des écrits de saint Jean, thèses qu'un exégète catholique professionnel, sachant trop par qui, pourquoi et comment elles ont été formées, mettrait de côté sans phrases ; dans le même ordre, nous ajouterons qu'un apostolat de Pierre à Corinthe est une hypothèse qui manque tout à fait de base sérieuse, et que celle d'une étape et d'une activité de saint Paul à Marseille, sur la route d'Espagne, nous paraît un peu trop teintée de patriotisme¹ ; mais ces ombres, très légères, se perdent dans la belle lumière égale qui éclaire tout l'ouvrage. Non seulement

¹ Nous ne comprenons pas trop, p. 13, pourquoi M. Zeiller donne l'an 52 comme la date du Concile de Jérusalem. Cette année-là, Paul était près de la fin de sa deuxième grande mission. Le Concile ne peut guère s'être tenu qu'en 49.

son auteur sait mettre beaucoup d'ordre et de clarté dans les questions embrouillées d'administration et de géographie ecclésiastiques, comme on pouvait l'attendre de l'historien des chrétientés danubiennes; mais l'histoire intime du christianisme et de sa grandeur se dégage de cette étude avec d'autant plus de splendeur que l'apologétique y est moins cherchée. M. Zeiller rend justice aux grands empereurs chrétiens comme Constantin ou Théodose; il n'atténue pas l'héroïsme et la sainteté des Pères qui défendirent la foi en lutteurs indomptables, Jérôme et Cyrille d'Alexandrie entre autres; mais il ne cherche pas non plus à dissimuler les côtés trop humains des docteurs aussi bien que des protecteurs, sans tomber jamais dans ce style irrévérencieux qui a nui au grand historien Duchesne. Bref, cette objectivité relève la portée des conclusions évidentes qui ressortent de cette histoire, sans qu'il ait été nécessaire de les formuler à part.

Le lecteur qui sait lire comprendra mieux encore, grâce à ce livre, combien l'indépendance du pouvoir spirituel à l'égard de César, toujours prêt soit à se substituer à Dieu, soit à confondre ses droits avec ceux de Dieu, — indépendance si péniblement acquise dans la pratique! — était nécessaire à la pureté et à l'existence même de la foi chrétienne. Il y verra aussi comment les hérésies, celle d'Arius en premier lieu, avatars hypocrites du rationalisme païen, procédaient d'ambitions et d'orgueils humains, quand ce n'était pas de la superstition ou du fanatisme; comment aussi elles n'ont vécu qu'en se nourrissant des nationalismes qui divisent les esprits, et par l'appui de dignitaires ecclésiastiques intrigants qui savaient mettre dans leur jeu le despotisme de Césars prétentieux et tracassiers. L'Eglise et la vraie foi se sont maintenues, malgré des pertes douloureuses, grâce surtout à l'autorité du siège apostolique, de la Rome chrétienne demeurée toujours fidèle, et qui n'a jamais toléré, ou laissé durer trop longtemps, les équivoques doctrinales, sitôt qu'elle s'en était aperçue. Les papes ont donné leur appui aux docteurs authentiques, comme Athanase et Augustin, et puis ils ont décidé, l'heure une fois venue, souverainement. La notion d'une autorité supérieure à toutes les autres, dans le domaine de la doctrine, chez les successeurs de Pierre, s'affirme clairement

dès le début : c'est la lettre de Clément aux Corinthiens, le rôle du pape Victor (191), dans la controverse pascale, à l'égard des illustres Eglises d'Asie¹; c'est la conviction affirmée par saint Cyprien, malgré sa résistance un peu vive à propos du baptême des hérétiques, que Rome est « l'Eglise principale, d'où sort l'unité du sacerdoce »²; c'est l'hommage rendu par l'épiscopat d'Orient, au Concile de Chalcédoine, pour la condamnation du monophysisme, au magistère suprême du Pontife romain; c'est enfin Justinien lui-même, quand il favorisait le plus les empiètements de sa jalouse Byzance, qui prescrit à son patriarche de communiquer toutes les questions d'ordre ecclésiastique « au hiérarque de l'ancienne Rome, comme au chef de tous les saints prêtres de Dieu » (constitution de l'an 533, sans parler des autres témoignages du même empereur, voir p. 208). Les papes prennent conscience de leur mission suprême dans les questions de gouvernement comme ils l'avaient toujours eue en celles de doctrine; Sirice, le successeur de Damase, précise ses droits juridictionnels sur toute l'Eglise (p. 342), en dépit des contestations passées et futures.

Cette unité de doctrine et de gouvernement a maintenu et sauvé la foi chrétienne, à travers la triste histoire des persécutions, de l'arianisme, des autres schismes et hérésies. Tandis que l'organisation des dissidences, qui auraient pu ruiner l'Eglise, n'est arrivée à ruiner que des nations.

Le livre objectif d'où l'on peut tirer toutes ces conclusions, sans forcer la portée des faits exposés avec une impartialité louable et rare, n'est pas seulement instructif; il peut faire du bien aux croyants, et à tous ceux qui cherchent avec bonne foi.

Fribourg, juillet 1928.

E. BERN. ALLO, O. P.

professeur à l'Université de Fribourg.

¹ Ajoutons que M. Zeiller, p. 53 ss. réfute très bien la théorie mise à la mode par Harnack, de la prétendue influence déterminante de l'hérésiarque Marcion sur la formation du Canon et l'organisation de la hiérarchie universelle.

² Suprématie reconnue même par l'empereur païen Aurélien, dans l'affaire de l'hérétique Paul de Samosate (p. 321).

POÈMES

LE PRINCE CHARMANT

*Sa plume bleue, sa plume d'oie
il la tient au bout de ses longs doigts
les deux jambes croisées
regardant la croisée
il est serré dans son justaucorps
et son esprit forme des accords
autour de lui les plus belles colombes
au milieu de feuillets griffonnés tombent
et tout recouvert de papier
on ne voit que son élégant pied
chaussé de pantoufles de soie
l'on dirait l'ange qui s'assoit
et dicte sa correspondance
il est la plume d'abondance
ses mots ne sont que des bijoux
comme sa chaise est d'acajou
ses yeux de tristes azalées
vont se perdre dans les allées....*

ENVOL INESPÉRÉ !

*Adieu, suprême nuit, envol inespéré,
Vers quelle étoile morne, vais-je, désespéré
Laisant tomber l'habit de mon corps effroyable
Qui sous le grand soleil pourrira dans le sable,
Alors que les corbeaux, courbant leur sombre bec
Nourriront leurs petits de mes vieux restes secs,
Et qu'hurlant ironique et plus impitoyable
Passera le grand vent sur mes os pilotables...
O maux immérités de mes ans d'infortune
Quel courroux, quelle horreur accumulée en LUI
Ont noirci dans mon ciel la blancheur de la lune,
Eleignant peu à peu les diamants qui ont lui...
Mon esprit libéré de ses lourds châliments
N'écoulant plus la terre et ses vieux boniments
Partira, je l'espère et je le crois encore,
Vers ce pays où plane une plus douce aurore.*

PARIS

*la tribu au bas de la tour
ce sont les grandes baraques
où les danseuses aux mille alours
sont au milieu des teneurs de matraques*

*le sacré-cœur au bord oriental
fume ses profondes harmonies
la lune a remarqué la voûte de métal
et, son immobilité, les grands arcs du ciel la nient
les anneaux des constellations tournent
malgré les ruelles
des maçons métaphysiques, de leur truelle
creusent un trou et y enfournent
leur cœur
c'est dans la nuit une montre d'or
calculant le rythme impérieux
de paris la grande mer qui s'étend devant le port
O vastes bâtiments trônes mystérieux
où vont de tous les corps les misérables pensées descendre
de tous les corps les pensées mortes et les cendres
forment l'immense et tumultueuse nappe
où viendront régner les ministres du Pape
quand pourrez-vous nous dire célestes sinuosités
quel est le gouverneur qui meut notre cité?*

CONSOLATION

*Est-ce Dieu, sont-ce les parfums
qui me rendent plus triste qu'un défunt
qui font que je vais l'âme en peine
parmi les jardins des faubourgs de verveine
regardant l'étrange horticulteur des tombes
alors qu'en plein automne les feuilles tombent
et que le chagrin inconciliable
rend nos larmes inoubliables*

*je vais porter mon cœur à la Vierge Marie
que dira-t-elle et que dira son cœur
si elle ne reconnaît pas l'ancienne pureté
celle qui dépourvue de toute âpreté
est légère
aux âmes passagères
je lui dirai : ayez pitié Marie
j'ai pleuré beaucoup et mon cœur, larmes laries,
réclame une inépuisable source
pour continuer péniblement sa course
et, pour pouvoir aimer ce qui l'enchanle,
les caresses spirituelles et lentes*

HENRI FERRARE.

**SAINT
BRUNO**



LÉGENDE

Nous présentons d'abord, sur la même planche, les deux travaux d'orfèvrerie que Fernand Bovy a exécutés pour la chapelle dédiée à sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, à la pension de la Tour d'Hermance : une porte de tabernacle où est figuré le Sacrifice d'Abraham, et un Christ en croix.

Il est facile de deviner, dans ces deux œuvres, l'émotion qui a pénétré l'artiste à la pensée de ces grands et tragiques sujets.

Dans la porte de tabernacle, apparaît un dessein, une volonté de géométrie, qui fait tout de suite voir qu'elle a été composée pour être exécutée en émail. L'émail est une matière riche, somptueuse, éclatante, turbulente, ajoutons, si l'on veut, romantique. Le débordement de splendeur qu'il entraîne, l'artiste s'est appliqué à le dominer, à le discipliner, à le régler, en l'enfermant dans la sagesse raisonnable de la géométrie, tout comme autrefois on le maîtrisait en l'emprisonnant dans des cloisonnements réguliers d'or ou d'argent. Il restera toujours, dans la matière elle-même, assez de vie et de splendeur pour rayonner par-dessus les cadres où on aura cherché à l'enserrer.

* * *

Nous présentons encore dans ce fascicule, deux bois originaux de Paul Monnier.

Le premier représente saint Bruno (1030-1101) l'illustre Père des Chartreux. On verra bien que l'artiste a voulu évoquer l'intensité et la violence de ces luttes intérieures au cours desquelles Dieu fait de l'âme une prisonnière et sa demeure.

Le second représente, avec son manteau de philosophe, saint Justin, né à Flavia Néapolis, dans les premières années du II^{me} siècle, converti au christianisme vers l'an 132, et qui, dénoncé par un philosophe païen, eut la tête coupée sous le règne de Marc-Aurèle, le doux empereur philosophe. Quoique né en Syrie palestinienne, Justin, comme son nom semble l'indiquer, devait être latin plutôt que grec. « N'est-ce pas à ces origines, peut-être romaines, dit le P. Lagrange dans sa belle et savante vie de saint Justin, que Justin a emprunté cette franchise, cette fermeté, cette indépendance qui paraissent dans toute sa conduite ? »



L'ÉCONOMIE CONTEMPORAINE¹

I. A LA RECHERCHE DU PROGRÈS ÉCONOMIQUE

UN des traits les plus marquants de l'Economie contemporaine est l'accélération : accélération dans les moyens de produire, dans la production, et — il le faut sous peine que tout s'écroule —, accélération dans la consommation.

Il est tout à fait remarquable que ce caractère proprement mécanique (celui d'un mouvement indéfiniment accéléré qui est le mouvement de la chute des corps), et le saut dans l'inconnu indéfiniment répété qu'il implique, n'inquiètent personne : ils rassurent.

Jusqu'à l'époque moderne, l'homme avait un grand souci de savoir où il allait, une méfiance instinctive, traditionnelle, du changement et de la vitesse ; il acceptait la médiocrité peut-être parce qu'il acceptait des limites.

Aujourd'hui les hommes attendent tout de l'avenir, tout, sans limites ; ils se consolent (assez maussadement, il est vrai) de ce qui est par ce qui sera. La croyance au progrès rectiligne et continu a beaucoup à faire, si elle prétend combler certains vides dans les cœurs, mais il semble bien qu'elle ait été efficace dans le domaine économique.

Il y a une foi économique, un dogme, il y a des apôtres, et volontiers, ils emploient un vocabulaire mystique. Ainsi, le président Coolidge ne sortait pas d'une banalité courante en déclarant officiellement que « celui qui construit une usine bâtit un Temple » — pas plus que le président Wilson évoquant « l'action bienfaisante de l'Ingénieur appelé à diriger l'évolution des Démocraties... et à prendre le rôle tenu tour à tour, dans le passé, par l'administration romaine, puis par la papauté, puis par la monarchie absolue ».

¹ A la réflexion de tous nos lecteurs, nous soumettons cette riche étude d'un de nos amis où est faite, statistiques en mains, une critique saisissante de l'Economie contemporaine qui rejoindrait étrangement la critique que nous en pourrions instituer du point de vue des principes thomistes. (N. d. l. R.)

Qu'on m'excuse de recourir à un langage plus modeste pour poser le problème, tel qu'il existe devant quelques-uns, moins dévots, et de préciser deux ou trois questions de fait. Elles sont légitimes dans ce domaine du bien-être matériel où le progrès, en effet, ne paraît pas à première vue, limité par la nature des choses.

Ici, l'Economie a fait de hautes promesses: les a-t-elles tenues ? Pour qui ? Dans quel sens ? L'un des meilleurs docteurs du progrès le définit « une économie d'énergie »¹. Cette affirmation appelle un bilan où figurerait, au passif, l'effort des hommes modernes dans le monde, à l'actif, leur mieux-être réel.

Là où le progrès, *ce* progrès, est certain, est-il durable ? Alors que la technique n'est plus le monopole de quelques hommes, de quelques peuples, et que la vulgarisation de l'industrie scientifique (ou de la science industrialisée, comme on voudra) se fait rapide, cette généralisation va-t-elle confirmer le progrès ou le détruire ?

Il ne s'agit pas de vaticiner ; la recherche qui est indiquée ici, porte sur un mouvement de direction et d'accélération connues, mesurables tout au moins, et il est plus légitime encore d'en tracer la courbe qu'il ne l'était, en 1914, de prévoir le tonnage du canal de Panama pour 1930...

La brève étude qui suit n'a pas d'autre ambition que d'indiquer le cadre d'un tel examen.

C'est aussi, et c'est surtout, une comparaison ; je ne retiens des caractères de l'Economie contemporaine, que ceux dont elle est fière, ceux dont elle se vante, elle n'y insiste que parce qu'ils sont en opposition totale avec les caractères de l'Economie antique, médiévale ou simplement moderne. Nous verrons peut-être où il y a gain, où il y a perte et comment se balancent les uns et les autres.

Mais avant d'arriver à ce bilan, avant de préciser les effets, les conséquences de ces oppositions, il s'agit d'en rechercher la nature et les manifestations là où elles sont plus simples ; dans les moyens de produire d'abord. En première ligne: la Force.

* * *

Ici le contraste est évident: évidente aussi la nature, l'origine de ce caractère nouveau, mécanique, introduit dans l'économie: l'accélération.

¹ Léon Laffitte: *Une définition du Progrès*, « Mercure de France », 1^{er} mars 1921.

Il est inhérent d'abord à la machine, nouvelle venue, adhérent ensuite à la houille, qui fournit l'énergie à la machine pendant tout le XIX^e siècle.

La première filature à vapeur est de 1785 ; par là s'ouvre une ère nouvelle — mécanique et minérale — et il semble bien, en effet, que l'économie, avec elle, se rattache de préférence à quelque loi physique, non plus (ou presque plus) biologique ainsi qu'il suffisait aux époques qui l'ont précédée.

Rupture nette dans la tradition humaine. Jusque là, l'économie n'a mis en œuvre que des forces « naturelles », vivantes : la chaleur du soleil, le vent, le cours des rivières, enfin les animaux et l'homme lui-même. Forces qui se renouvellent et se reproduisent ; elles apparaissent avec ces caractères communs d'être « inexhaustibles » et, en même temps, sujettes à des limites, à un rythme, à des repos ; elles ne sont pas exactement gratuites, mais à peu près universelles, accessibles à tous, échappant à tout monopole, inutilisables sans une constante collaboration de l'homme.

La houille, pour la première fois, fournit l'énergie sous des espèces nouvelles : elle est une réserve — une réserve *concentrée* — réserve accumulée avec une lenteur, une patience géologiques, et qui se consomme selon une cadence accordée aujourd'hui à la vitesse des chemins de fer, à une vitesse double demain ou triple, si le progrès est logique, c'est-à-dire, s'il est « le progrès ».

Elle ne vit pas, ne se renouvelle ni ne se reproduit, elle meurt pour donner la force.

Avec elle, s'éloignent ou disparaissent les limites qui sont proprement des limites « naturelles », la contrainte des saisons, du rythme, du repos. Plus d'autres limites pour l'homme que sa volonté d'agir et de jouir, et, s'il lui plaît, que sa frénésie. Plus d'autre limite que celle de la réserve elle-même¹.

Plus de limites, mais des monopoles. La houille, le pétrole sont des privilèges nationaux et, à l'intérieur de la nation, une propriété privée. Parce que la houille affleure en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, la civilisation au XIX^e siècle est mar-

¹ Les experts américains (1915) fixaient à 1940 la date d'épuisement des gisements de pétrole aux U.S.A., à l'an 2000 pour le monde au *taux actuel d'extraction*. On admettait sous la même restriction que le monde était pourvu de houille pour 250 ans au moins. Mais pourquoi parler de « taux » actuel alors que la consommation est passée de 1 à 4 pour la houille en 40 ans et de 1 à 60 pour le pétrole dans le même temps (1884-1924) ?

quée du signe des Pays du Nord ; les pays du soleil s'appauvrissent et deviennent sujets. « La force » qui apparaissait à nos grands-pères comme quelque chose de subtil, d'épars, d'universel et de commun, (avec le vent si l'on veut, pour symbole), la force est devenue « matière » et matière à commerce. Elle se vend, elle s'achète, elle se compare, et telle qualité de force, si l'on peut dire, déplace couramment sur le marché mondial, telle autre qualité, jusque-là accoutumée.

Suivant le change et le taux des frets, suivant les préférences techniques des ingénieurs ou des affréteurs, la houille de Pensylvanie et le mazout du Caucase, refoulent les charbons de Cardiff. L'acheteur fait son choix dans un bureau, sur le vu de télégrammes, de statistiques, de prévisions où il est tenu compte de trente facteurs qui, tous ou à peu près, sont mondiaux.

La Force, sous des espèces nouvelles si denses pourtant, apparaît ainsi comme quelque chose de plus en plus abstrait, impersonnel, sans lien avec tel groupe d'hommes particulier et concret. Avec la force interchangeable dans le monde, l'industrie s'est affranchie, là encore, d'une sujétion et d'un lien.

Mais si l'Angleterre, par exemple, ayant basé à raison de 80 % sa vie économique sur la production, l'utilisation et le commerce de la houille *anglaise* voit cet équilibre menacé, quelles seront les réactions, sur la vie de 80 Anglais par centaine d'abord ? puis sur cette « somme » qui est peut-être aussi quelque chose de vivant et d'indivisible, l'Angleterre ?

Un seul remède : il faudra que devant les forces nouvelles, instables, changeantes, les formules économiques se fassent elles-mêmes souples à l'infini, cosmopolites et interchangeables. Et les hommes ? Interchangeables, eux aussi. La répartition des risques doit être géographique, « mondiale » et adaptable ; la répartition des hommes aussi.

Au XIX^{me} siècle, dans le monde, l'émigration est devenue, en effet, un phénomène à la fois massif et chronique. L'abandon du terroir, du métier, de la famille n'est plus qu'un fait banal, général, inévitable, désirable à la fois pour l'Etat qui fournit des émigrants, désirable pour l'Etat qui les reçoit. L'émigration est un « fait économique ».

La houille — le signe sous lequel a vécu le XIX^e siècle — figure bien par là ce premier caractère de l'Economie : l'incertitude du lendemain avec ce que cette industrie comporte pour les uns de spéculation et de gain, pour les autres — pour le grand nombre — de soumission à des forces beaucoup plus brutales beaucoup plus inhumaines que les « forces naturelles ».

L'exil est devenu matière à spéculation et à statistiques; c'est lui qui régit le budget des compagnies de navigation, il agit très efficacement sur le cours des changes ¹.

Tout cela est bien difficile à chiffrer dans l'« économie d'énergie » !

II. LES BESOINS DE LA MACHINE

S'il s'agit des moyens mécaniques de produire, de l'outillage proprement dit, simple transformation de matière brute, une accélération continue, presque illimitée pratiquement, n'a rien qui heurte le sens du possible. Il est de l'essence de la machine de produire d'autres machines, qui, à leur tour, fabriqueront bien davantage et cela sans fin. La collaboration de la nature, ici, va se réduisant au minimum: fournir la matière inerte nécessaire à l'outillage. Quantité sans proportion avec la puissance de cet outillage, quantité sans importance.

Presque pas de limites non plus, ou des limites très éloignées à l'égard de la matière première (plus exactement: cachées) aussi longtemps que l'on part de la matière brute, minérale... La production de fonte et d'acier dans le monde a été multipliée par 5 en quarante ans (1880-1920) et la production des industries mécaniques probablement par 50. Il n'est pas question d'épuisement.

Dès qu'il s'agit de matière végétale et, plus encore, animale, le problème change; dans le même temps, la production de coton n'a guère que doublé, la production de laine est restée constante. Celle du lin a baissé. Pour le bois, si les quantités consommées ont augmenté très vite à certaines époques (seules quantités mesurées par la statistique) il est certain que la quantité « produite » n'a pas augmenté, et il apparaît bien que, dans l'ensemble elle a été sérieusement réduite.

Ainsi, la nature apporte un frein à l'industrie dans certaines directions, elle connaît une hiérarchie, une noblesse. Double raison pour qu'une civilisation mécanique s'efforce en sens contraire. Si elle admet une hiérarchie, ce sera à l'opposé, et le primat,

¹ De 1840 à 1913, l'Europe a fourni aux pays neufs 40 millions d'émigrants — dont plus de 30 aux Etats-Unis. A raison de 90 % ce sont des paysans qui partent. L'Amérique en fait des mineurs et des manœuvres à raison de 80 %. En 1920, aux U.S.A. 1 100 000 employés aux mines, dont 800 000 immigrants.

En France (1913) 85 % d'étrangers sont employés aux mines.

L'Italie, par exemple, compte (en 1925) 6 millions de nationaux (non naturalisés) à l'Etranger.

par exemple, du fer sur le bois, car l'un se prête à l'énorme et l'autre exige la mesure.

Une autre limite vient de l'homme: les ouvriers peuvent être trop rares, trop faibles; bien plus, ils peuvent être reliés à une tradition, à un métier, à des habitudes, à des goûts même qui maintiennent une personnalité en face de la machine (qui veut le « plastique »), une « qualité » en face de la quantité, une volonté en face de la matière.

Éléments trop sensibles, trop subtils. L'industriel du XIX^e siècle est merveilleusement à l'aise quand il n'a plus à manier que de la matière brute: plus de fatigue, plus de repos, plus de saisons, la continuité, la vitesse, la répétition, l'usage jusqu'à la limite de rupture — 24 heures par jour. Impossible pourtant d'éliminer l'« humain »; encore ce facteur doit-il être dégagé dans la mesure du possible, de ce qui s'oppose à la machine, « l'humain » sera d'autant plus utilisable « qu'il sera plus loin du « personnel », du « qualifié »¹. L'idéal, serait, en face de la machine, pour servir la machine, une autre masse, amorphe, vide à tout le moins d'imprévisible, dont les réflexes et la résistance puissent être calculés à l'aide de barèmes à peu près constants. L'ouvrier type est l'ouvrier *moyen*, base de calcul relativement sûre et surtout, l'ouvrier *interchangeable*. La machine le dispense d'avoir un métier, une habileté professionnelle; elle peut le payer cher tout de même. L'important, pour que rien ne s'arrête de tourner, c'est qu'il puisse être remplacé sur l'heure par un quelconque de ces errants² pris dans la masse accrue et flottante aujourd'hui substituée au « métier ».

Triomphe du « manœuvre ». A cette deuxième limite « homme », correspond une deuxième hiérarchie dans l'ordre des industries modernes; la plus désavantagée visiblement sur le terrain de la production, est la plus étroitement dépendante du « natu-

¹ Les statistiques montrent que dans telles industries mécaniques aux U.S.A. occupant 2 000 000 d'ouvriers, la production est passée de 100 à 988 en 11 ans (1914-1925) tandis que la main d'œuvre employée passait de 100 à 310 seulement. Quelle serait la réduction de main-d'œuvre (d'« humain ») dans la « meilleure » des usines répertoriées ?

En France, aux Usines Citroën (1927) l'usinage total d'un vilebrequin dont le prix de *revient* est de 450 fr. ne représente que 10 fr. 50 de main d'œuvre. Il s'agit d'ouvriers payés 6 fr. l'heure mais qui ne sont en rien des ouvriers « qualifiés ». Un bon nombre d'entre eux ont quitté les champs depuis 10 mois.

² Comme contre partie inévitable, noter la facilité avec laquelle l'ouvrier abandonne son « occupation » du moment. Telle usine américaine occupant au maximum de son activité 1000 ouvriers, trouve, en fin d'année, 4000, 6000 et jusqu'à 9000 passants sur ses livres.

rel» et de «l'humain». Ainsi l'agriculture, qui n'a pu changer le rythme des saisons, ni assurer la stricte spécialisation quotidienne des mêmes machines et des mêmes hommes aux mêmes besognes, tout au long de l'année. Ainsi les industries de la mer, car les poissons ne se reproduisent pas plus vite au siècle de la machine. Ainsi toute tâche d'artisan.

Production continue, répétée, par très grands nombres, voilà pour l'industrie non pas une commodité mais une nécessité; il faut dire, en outre: *production toujours accrue*, nécessité qui découle à la fois de la concurrence et du «progrès» mécanique.

Il est toujours possible, en effet, de concevoir une machine plus puissante, ayant un débit supérieur à une machine donnée. Il est toujours possible de la concevoir telle que l'automatisme y soit accru, c'est-à-dire la part de main d'œuvre réduite dans la fabrication de chaque objet.

En fait, ces deux objectifs sont toujours poursuivis et atteints simultanément: débit très accru, main d'œuvre très réduite.

La raison en est bien simple; il suffit de considérer quelle est l'importance de la dépense engagée dans la transformation d'une usine moderne (pratiquement la seule destination de l'outillage réformé est la ferraille) et la brièveté de la période d'amortissement raisonnable. Pour qu'une entreprise accepte une pareille charge et *abaisse en même temps son prix de revient* (nécessité rendue inévitable par la concurrence), il faut bien qu'elle fasse supporter cette nouvelle «charge de capital» à un nombre d'objets fabriqués très accru.

Par ailleurs, il est presque évident qu'une nouvelle machine, chère par elle-même, ne permet d'obtenir d'économies réelles et importantes que sur la main d'œuvre, c'est-à-dire en multipliant le nombre d'objets fabriqués par une même machine et un même ouvrier.

A défaut de précisions, qu'un jugement d'ensemble appliqué à cent industries différentes, ne comporte pas, il faut bien indiquer ici un ordre de grandeur.

Le taux d'amortissement en cinq ans est aujourd'hui courant en Europe, pour l'outillage mécanique¹; il tend vers trois ans dans bien des cas aux Etats-Unis.

On prendra ici un exemple assez courant, moyen, pour la décomposition du prix de revient d'un objet (80 fr.).

¹ Le fisc français, et c'est tout dire, admet dans le calcul des bénéfices un taux d'amortissement variant de 25 % à 33 % (de quatre à trois ans) pour l'outillage mécanique.

1 ^o Main d'œuvre.	25 fr.
2 ^o Dépense d'outillage (amortissement, intérêt, etc.)	25 »
3 ^o Matière première	20 »
4 ^o Frais généraux	10 »
	80 fr.

3^o est presque toujours incompressible ; 2^o serait fortement accru si la nouvelle machine produisait le même nombre d'objets que la précédente, incomplètement amortie ; 1^o et 4^o dans ce même cas ne changeraient pas.

L'industriel qui se propose d'abaisser ce prix de revient de 80 à 60 fr. par exemple, n'a qu'une solution : adopter une machine (très chère il est vrai) qui produira quatre fois plus avec le même nombre d'ouvriers ¹. Résultat :

1 ^o Main d'œuvre ($\frac{1}{4}$)	6.25 fr.
2 ^o Dépense d'outillage (accrue)	31.25 »
3 ^o Matière première (invariable)	20.— »
4 ^o Frais généraux ($\frac{1}{4}$).	2.50 »
	60.— fr.

Sur ces bases, très moyennes, il faut le répéter, voici le processus courant de la lutte entre fabricants.

Un industriel *A* produit par an 10 000 objets obtenus à un prix de revient de 80 fr. et vendus 100 fr. ; il gagne ainsi 200 000 fr... *A* côté de lui, un concurrent *B*, se décide à une « modernisation » de son outillage qui lui permettra d'abaisser le prix de revient à 60 fr.

Ainsi, le fabricant *B*, multipliera sa production. Pour la vendre, il lui faudra atteindre de nouvelles « couches » d'acheteurs qu'un prix trop élevé a jusqu'ici tenues à l'écart de cette consommation, ou qui ont restreint leurs achats pour la même raison. Il abaissera ses prix jusqu'au point où le total fabriqué trouve un écoulement, peut-être, en cas de besoin, jusqu'à 70 fr. Son bénéfice sera encore de 400 000 fr. — double de celui réalisé autrefois par *A*. C'est cette perspective, cette quasi — certitude d'un profit accru au moins doublé, qui a déterminé *B*. — *A* ne saura peut être pas s'adapter et disparaîtra, ou bien il s'adaptera lentement avec la masse de l'industrie ; enfin *B* a pu se tromper

¹ On est loin d'aller ici aux extrêmes : un exemple entre 1000 : le fabricant bien connu Harrison (U.S.A.) produisait autrefois 50 radiateurs par jour lui coûtant dix heures d'ouvrier. Au prix d'un outillage perfectionné, il produit aujourd'hui 10 000 radiateurs coutant 40 minutes de travail. L'économie a été de 93 % sur la main d'œuvre ; la majoration de la dépense d'outillage dans le prix de revient a été de 900 %.

ou échouer par excès d'audace, tous effets qui s'additionnent dans une moyenne relativement modeste, progression de 1 à 2 par exemple en 5 ans, et qui s'accélérera progressivement.

Ce qu'il faut bien saisir, c'est que, pour toute industrie sur laquelle règne la machine, cet accroissement de quantité est un caractère *nécessaire, irréductible, automatique...* La recherche du profit veut le progrès de la machine, et celui-ci peut être *indéfini*. *Le progrès de la machine est l'accélération de la production*¹.

Jusqu'au XIX^e siècle, l'Economie pouvait se croire ordonnée à l'homme², sa mesure, sa règle étaient dans les *besoins de l'homme*. Voici sa nouvelle mesure: les besoins de la machine. Mais ceux-là sont « *sans mesure* ». Les besoins de la machine, c'est une production accrue sans limites — donc *une consommation accrue sans limites*.

III. LA DÉESSE « CONSOMMATION » REINE DE L'ARTIFICIEL

Le jour où fonctionne une première usine mécanique à vapeur, le problème est posé: le propre d'un tel outil c'est la production « en série ». La série est d'autant plus avantageuse qu'elle est plus grande. La libre recherche du profit doit conduire à des « séries » de plus en plus grandes.

Il serait puéril d'imaginer qu'une loi aussi évidente ait été longtemps méconnue. Elle est adhérente à la machine, elle est née avec elle, mais il faut tenir compte du lieu de sa naissance; une Angleterre, une Ecosse puritaine, pour qui les bénédictions

¹ Dans les industries prospères — celles précisément, qui répondent aux besoins de la machine — le nombre des ouvriers *augmente*, loin de diminuer. Les statistiques, portant sur des ensembles, ne peuvent signaler que des accélérations *moyennes* bien inférieures aux accélérations réalisées dans telle ou telle usine récemment ajustée et qui tend à devenir — provisoirement — l'usine type.

Nous avons cité le multiple qui caractérise un industriel américain (automobiliste) passant de 100 à 988 en 11 ans. Dans les domaines qui comportent les accélérations les plus faibles en raison de leur activité très généralisée, on note: Fonte et acier, de 100 à 189 (dans le même temps). Pâte à papier et papier de 100 à 124 en 7 ans.

² En réalité, les principes de l'économie moderne sont en germe dans toutes les philosophies où se manifestent l'individualisme. Ils trouvent déjà une expression avec le mercantilisme, le colbertisme pour qui les moyens cessent déjà d'être soumis à l'objet, mais les doctrines ne trouvent *l'instrument type* de réalisation qu'avec la machine (celle-ci remonte déjà à Vinci) et surtout avec la machine mue par la force minérale...

divines s'adressaient au travail en même temps qu'à la parvimonie, cette « parvificentia », mesquinerie dans la dépense et dans la vie, si opposée à la « magnificentia » catholique.

1. *Solution anglaise : L'illimité dans l'espace.*

Une Angleterre en même temps maritime, mercantile, déjà coloniale, enfin une Angleterre fortement hiérarchisée où la notion de « classe » était plus solide que nulle part en Europe.

Les serviteurs de la machine, les producteurs, elle les trouve aisément chez elle, puisant dans une masse que le développement du capitalisme agraire depuis le XIV^e siècle (et surtout depuis le XVI^e) a rendue mobilisable et partiellement inorganique.

Les autres, *les consommateurs, c'est au dehors qu'elle les trouvera*; au dehors qu'elle trouvera sa nourriture à bas prix en échange des produits industriels dont elle a longtemps le monopole. Quel besoin d'augmenter la capacité de consommation de 20, puis de 30, puis de 40 millions d'Anglais en donnant à la masse des habitudes et des besoins, qui ne sont pas compatibles avec le maintien de son niveau, ni compatibles, sans doute, avec la morale puritaine ?

L'Angleterre s'est donné le *monde* comme client : un milliard et demi de consommateurs, un milliard et demi de pourvoyeurs de vivres, l'illimité dans l'espace...

La solution anglaise ne pouvait être qu'impérialiste, appuyée sur la conquête, instigatrice de conquêtes. Elle cesse d'être viable quand cesse d'être possible la conquête, quand cesse d'être effectif le monopole.

2. *Solution américaine : L'illimité dans le temps.*

L'Amérique égalitaire, depuis longtemps victime de l'impérialisme industriel et mercantile anglais, jalouse d'autonomie, ne veut rien devoir à d'autres qu'à des Américains.

Au surplus, elle n'a pas de marine ; enfin, au XIX^e siècle, elle ignore certains raffinements d'argumentation moraliste et sa religion est devenue trop pratique, trop « pragmatiste » pour édifier un barrage au Progrès. Ses consommateurs, il les lui faut *chez elle*. Elle promulgue la loi de la machine sans fausse pudeur, et cette loi trouve des docteurs. Ils parlent avec cette magnifique brutalité d'hommes tout neufs, d'hommes habitués à faire plier partout la matière devant leur volonté, et qui n'imaginent pas d'autres obstacles.

Leurs doctrines trouvent leur expression la plus naïve et la plus originale dans les ouvrages récents d'un homme qui apporte son propre exemple à l'appui de ses affirmations, le plus grand « créateur », le plus grand réalisateur d'Amérique: Henry Ford¹. L'importance de cet exposé de « principes » c'est que ces derniers, consciemment ou inconsciemment, sont aujourd'hui d'une application courante en Amérique, que ce pays leur doit le merveilleux essor de sa prospérité et qu'il sert aujourd'hui de modèle au monde économique.

Ce qu'il y a de « doctrine », si l'on peut dire, dans ces 800 pages tient en quelques lignes:

« Un industriel ne peut rechercher un accroissement de profit dans un accroissement du prix de vente (premièrement, le bénéfice serait limité, deuxièmement, et cela suffit, la concurrence l'empêche de prélever ce bénéfice), mais seulement dans une multiplication d'objets vendus avec un très faible bénéfice individuel.

« L'augmentation de la vente suppose un prix abaissé; pour toute diminution, l'objet offert devient accessible à une nouvelle classe de consommateurs et celle-ci est chaque fois de plus en plus nombreuse. Or, cet abaissement des prix de vente n'est possible que par une multiplication *toujours accrue* de la production. Pour des objets faits en très grands nombres, la réduction du prix de vente devient considérable; donc production massive, utilisation au maximum de machines puissantes et réduction de la main d'œuvre au minimum. »

Jusqu'ici rien d'original, constatations de l'ordre le plus banal et d'ailleurs inattaquables, mais elles comportent une conclusion d'une logique brutale:

« La machine a besoin de la quantité. Qui est la quantité dans une civilisation industrielle? L'ouvrier lui-même, et voilà votre principal consommateur, le plus intéressant, le seul intéressant. Il faut donc que son salaire lui permette d'acheter ce qu'il produit. »

Ford, ajoute, et il le prouve parce qu'il met en pratique cet axiome et parce qu'il réussit: « le salaire doit être le plus élevé qu'une entreprise puisse payer². »

En 1908, sa voiture était vendue 1000 dollars, fabriquée par des ouvriers à deux dollars par jour. En 1926, la *même* voiture *améliorée*, est vendue 300 dollars avec des ouvriers payés six dollars.

¹ Henry Ford: *Ma vie et mon œuvre; Aujourd'hui et demain*.

² *Hier et aujourd'hui*, p. 191.

L'auteur reste assez discret sur le chiffre des bénéficiaires : il professe d'ailleurs que le premier devoir de l'industriel est d'en consacrer la majeure partie à rendre sa fabrication plus intense, sa production plus économique. M. Ford a une conception en quelque sorte mystique de sa mission — de la mission de l'industriel dans le monde. « Nos affaires ne doivent cesser de s'accroître, sinon, nous ne pourrions suffire à la demande et, inévitablement, les prix monteront. » Il admet implicitement qu'elles peuvent croître *indéfiniment*, de même que les taux de salaires, de même que les consommations qui dépendent des uns et qui régissent les autres — *l'illimité dans le temps*.

En fait, les industries Ford, occupent aujourd'hui directement et indirectement 600 000 employés ¹, distribuent 500 millions de dollars en salaires, 500 millions en achats de matières, monopolisent 300 000 HP de force, possèdent une flotte, des chemins de fer, des moulins considérables, des usines, des forges. Vingt industries différentes, autrefois ses pourvoyeurs, ont été annexées et produisent davantage, plus économiquement, tout en payant des salaires plus élevés.

Si l'on considère cette ligne ascendante continue, il serait théoriquement logique d'admettre, à une échéance assez voisine, une Amérique qui ne serait plus qu'une usine Ford. Il suffirait que son chef absorbât toute autre industrie (elles ont toute une connexité avec ses affaires actuelles), qu'il continuât de se révéler l'organisateur génial, plus capable qu'un autre d'en obtenir une production accrue avec des salaires également accrus. Aucun obstacle théorique pour quiconque admet la recherche du profit comme une règle et la multiplication du « confort » et des produits comme la mission de l'« homme économique ».

On peut dire que l'idéal communiste se trouve réalisé pour 1,70 % de la population américaine. Il l'est avec un « dictateur économique » génial, dont la consommation personnelle est vraisemblablement plus réduite que celle de Tchitcherine, et qui, inspiré par des motifs proprement « économiques », par une « mystique » si l'on peut dire, économique, consacre la grande majorité des profits nets à un perfectionnement continu de ce prodigieux système.

Il faut rester dans le domaine des faits et constater que la mystique de M. Ford, si elle est capable d'enthousiasmer de nombreux lecteurs américains, ne se retrouve pas toute entière chez beaucoup de chefs d'industrie... En revanche, la doctrine « des Hauts Salaires » est admise sans discussion, et ce qu'il faut

¹ *Aujourd'hui et demain*, p. 8. C'est le 1,70 de toute la population active aux Etats-Unis.

bien voir, c'est que là, là principalement, est l'application de la prospérité industrielle américaine; de hauts salaires permettant une consommation élevée, une consommation élevée permettant de hauts salaires¹.

On peut chercher ailleurs les vraies causes de la prospérité industrielle américaine; ce sera en vain. — L'effectif de la population ? 120 millions d'Américains, au lieu de 40 millions de Français par exemple ? Mais les avantages de la « série » ne changent pas sensiblement quand on multiplie par trois. C'est par 50 et 60 bien souvent que se mesurent les « séries » américaines rapportées aux françaises.

L'abondance des matières premières ? oui, dans une faible mesure, mais beaucoup d'entre elles, calculées en or, sont moins chères en France.

La faiblesse des charges fiscales ? oui, davantage, mais avec toutes les incidences que l'on voudra, il reste impossible de donner à ce facteur une importance qui approche de très loin du premier...

Le cycle est: forte consommation — production par très grands nombres — bas prix de revient et hauts salaires — bas prix de vente — forte consommation dans la classe ouvrière, etc.

Il n'est pas possible d'entrer dans ce cercle « vicieux » en agissant sur un seul facteur. Il faut faire effort et effort continu sur tous à la fois. Là s'est trouvé le mérite des Américains, et, chez leurs fabricants, d'avouer, de reconnaître pratiquement la conséquence logique des besoins de la machine...

Mais, à l'origine d'une semblable doctrine, on trouve ce postulat implicite: la mission de l'homme sur terre est économique; en haut, produire davantage, en bas, consommer davantage. Pour reprendre une « pensée » de Herbert Hoover, secrétaire d'Etat pour l'industrie: « L'homme qui a une automobile standard, un radio standard et une heure et demie de travail journalier en moins est *plus homme*, a une vie plus remplie et plus de personnalité qu'il n'avait avant sans cela ».

Il a fallu faire de la consommation une fin en soi, et d'un moyen faire un but. Consommation divinisée ! Consommation devenue le critérium, la mesure de « civilisation ». L'Amérique nous dédaigne parce que l'indice de consommation est trop faible en Europe, l'Europe méprise l'Orient pour la même raison, la consommation y est moins « divine ».

Qu'on mesure l'étape franchie depuis la floraison du romantisme économique, depuis Fourier et Saint-Simon, depuis ceux qui

¹ L'ouvrier américain consomme, en moyenne quatre fois plus que son congénère européen (valeur or) et la différence tend à s'accroître.

avaient entrepris, eux, de diviniser le « Travail ». Une économie positive nous ramène au réel. Devant la machine « l'homme économique » est un animal consommateur. La prétendue « dignité » du travail ne peut être qu'encombrante, les heures de travail viennent en réduction des heures de consommation. Il est plus urgent d'accroître celles-ci que celles-là, l'homme ainsi sera plus homme.

M. Ford est en train de réaliser la semaine de cinq jours en attendant mieux.

3. *L'Avenir.*

Ainsi, tout est ordonné à la consommation, et, si rien n'arrête le progrès de la machine, au progrès de la consommation. La vie de l'ouvrier tout d'abord.

« Si nous pouvons améliorer nos machines, dit M. Ford, et organiser le travail de façon qu'un seul homme puisse exécuter une opération faite autrefois par trois hommes, nous effectuons aussitôt le changement... Ce qui ne signifie pas que deux hommes sont renvoyés, nous savons tous que c'est exactement le contraire... »

C'est exactement le contraire si la consommation est multipliée par plus de trois. Si elle restait la même, deux ouvriers sur trois chômeraient.

En outre, M. Ford ferait faillite.

La prospérité d'un industriel contemporain est l'objet d'une menace perpétuelle de la machine. S'il n'adopte pas un perfectionnement d'outillage en même temps que ses concurrents, le prix de vente abaissé le ruine ; s'il l'adopte, le débouché doit être multiplié par deux, trois ou quatre pour lui permettre l'amortissement suffisamment rapide d'une dépense chaque fois plus considérable...

En même temps que s'accroît cette dépense, proportionnelle aux dimensions toujours plus grandes des usines modernes, s'accroît le taux d'amortissement.

L'étude détaillée de ce dernier, dans les différentes branches de l'industrie fournirait une mesure assez précise de l'accélération totale. Il n'y a pas longtemps que des taux de 5 à 10 % étaient encore admis, aujourd'hui l'amortissement en 5 ans (20 %) paraît un minimum dans beaucoup de cas et les Etats-Unis admettent couramment trois et deux ans dans des industries comparables.

Course toujours accélérée : il faut gagner davantage, toujours davantage, ou périr. L'économie contemporaine, tout en-

tière « dynamisée », sous le signe de la machine, exclut le repos ou l'arrêt : pas de repos pour le chef, dont toutes les facultés sont absorbées par la poursuite de cet équilibre toujours instable, pas de repos pour l'ouvrier dont la mission est de consommer. « Une automobile standard — un radio standard... » Il faut que tout cela tourne, s'use, se démode, se remplace, se renouvelle...

Si l'homme n'est pas encore parvenu au degré de civilisation convenable, le rôle de l'économie et au besoin des pouvoirs publics¹, sera de modifier un état d'esprit désastreux pour l'industrie, c'est ce qu'on appelle créer des « besoins ».

5. *Mission de l'Occident dans les Colonies.*

Mais les colonies, les pays d'Orient, (facteur capital de l'économie anglaise) ne jouent qu'un rôle encore secondaire dans l'économie américaine. Heureusement, le consommateur américain va vite. Si, regardant d'un peu près, vous signalez un gaspillage croissant, croissant très vite, vous ne jetterez pas l'alarme. Croyez plutôt que vous allez rassurer, calmer certains lancements (peu fréquents) d'anxiété encore sourde.

Le gaspillage est une soupape, il faut qu'elle soit à l'échelle de la machine. Vous constatez qu'elle joue ? Tout est pour le mieux ; c'est aussi un baromètre.

On comprend l'universelle émotion et le tolle général provoqué aux Etats-Unis par ce geste, étonnamment à contre-sens, du Président Harding, inaugurant une ère d'économie dans les Services publics comme une illustration à l'usage des particuliers.

Singulière incompréhension : que deviendrait la civilisation d'Extrême-Occident si les Américaines imaginaient de garder la maison, de réparer leur linge et de recoudre leurs boutons, pendant les heures normalement consacrées au « shopping », au dancing ou au cinéma ?

Imagine-t-on le contre-coup en cascades d'une moindre consommation de kilomètres par exemple ? Ceci est essentielle-

¹ Il serait exagéré de dire qu'une semblable préoccupation chez des pouvoirs publics est strictement contemporaine. On en trouve la trace dans les pays de vieille industrie, dès le XVI^e siècle (peut-être dès le XIV^e) elle est très nette au XVII^e, en France même... plus encore en Angleterre. C'est ainsi que Charles II, dans une période de « crise » de l'industrie lainière publiait l'édit célèbre prescrivant que les morts seraient enterrés désormais dans des linceuls de laine ! Conception rudimentaire, car si elle peut assurer une « demande » relativement constante, il n'est pas probable qu'elle suffise à provoquer une augmentation du nombre des « consommateurs ». Là est le génie particulier des formules contemporaines. Il est vrai que la machine n'existait pas encore avec ses besoins.

ment domaine réservé, réservé à l'extension... à la progression indispensable. Réduisez la consommation du pain, si vous voulez, et l'expérience prouve que l'industrie n'en marche pas plus mal, sinon mieux.... Mais ne touchez pas à ce que des économistes sans culture ont pu appeler le superflu, et qui est l'*« unum necessarium »*.

5. Nécessité de l'artificiel.

Dans un milieu favorable, la théorie de l'accroissement sans limite du nombre de consommateurs avec l'abaissement continu du prix de vente, et réciproquement, ne paraît pas contestable ; elle est vérifiée par les faits. Mais il faut bien voir qu'elle s'applique exclusivement au domaine où la machine est reine, ignorante des limites, en effet.

Ces limites, nous avons vu, au contraire, que la nature et l'homme les apportent à la production, *dans le domaine où ils règnent*.

A la consommation, *dans ces mêmes domaines*, la nature et l'homme apportent des limites plus étroites encore.

Qu'il y ait demain seulement 20 % de blé de plus dans le monde et les prix pourront baisser de 50-60 % et davantage. Pour un excédent très faible, le blé ne trouve plus de consommateurs ; les générations dont il assurerait, au dire de Malthus, la multiplication sont encore dans le devenir, et ne sauraient contribuer à ramener un équilibre avant que celui-ci ne soit déjà rétabli par la catastrophe d'une « couche » de producteurs excédant certainement 20 %.

Plus un produit est « naturel », plus un produit et plus un besoin sont « humains » et plus il apparaît que sont bornées les possibilités d'accroissement rapide. Elles sont bornées dans la mesure même où il s'agit de naturel et d'humain.

6. Hiérarchie.

Dans une économie dynamique, dans une économie vouée à l'accélération, de tels caractères fondent sans appel la hiérarchie des industries : au premier rang celles où les « possibilités » sont illimitées (c'est-à-dire l'accélération) ; au dernier celles où les limites apparaissent les premières.

L'agriculture est de celles-là. Dans une civilisation mécanique, l'antagonisme se déclare formel entre elle et l'industrie ; lutte inégale où la terre doit succomber, malgré tout ce que la machine elle-même, s'efforce de faire pour elle.

A l'appui de cette affirmation, il serait trop facile de choisir

comme exemple, en bloc, l'Angleterre industrielle depuis 500 ans, où l'agriculture est réduite à si peu de chose que le pays demande à l'extérieur les $\frac{5}{7}$ de sa nourriture en attendant mieux.

Les Etats-Unis permettraient une étude détaillée et beaucoup plus fructueuse: outre que les statistiques sont abondantes et plus sûres; elles sont contemporaines de la transformation elle-même.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les Etats-Unis offrent le spectacle d'une immense démocratie rurale, exportant presque exclusivement des céréales, de la viande, du cuir et du coton. En 1890, 70 % de la population active est agricole. En 1920, la population active agricole n'est plus que de 29,9 % et de 27 % en 1926. Dans ces dernières années, où la population totale augmente, la population active augmente dans chaque catégorie de l'industrie ou du commerce ou de la banque; l'agriculture perd net 1 million d'habitants sur 30 en 6 ans, un demi-million dans la dernière année connue (479 000); qu'on juge de la direction du mouvement et de son accélération.

Le tableau ci-après reproduit quelques chiffres extraits d'une statistique publiée par le *National City Bank of New York*.

<i>Surfaces</i> 3 027 000 milles carrés	1925	1913
	<i>(en milliers de dollars ou d'unités)</i>	
Population (nombre).	114 576	96 512
Fortune publique.	320 804 000	186 300 000
Monnaie en circulation	4 774 313	3 363 738
Dettes publique brute	20 516 272	1 193 048
Intérêt annuel de la dette	881 806	22 899
Or en circulation	428 102	608 401
Capitaux et réserves des banques.	6 081 600	3 846 000
Ressources globales des banques .	57 144 700	26 971 000
Dépôts dans les banques.	46 765 942	17 279
Recettes ordinaires de l'Etat. . .	3 780 000	724 111
Valeur du cheptel	4 834 512	5 502 000
Fabriques (nombres)	195 714	275 000
Produits manufacturés	60 461 000	24 246 000
Production minérale	5 318 000	2 434 000
Charbons (tonnes des E.-U.) . . .	520 000	508 893
Pétroles (galons)	32 000 000	10 434 740
Fonte (t. des E.-U.)	31 405	30 966
Froment (bushels)	697 272	763 380
Coton (bal. de 220 k.).	15 386	14 156
Importations (année fiscale) . . .	3 824 000	1 813 008
Exportations.	4 778 331	2 428 500
Automobiles (en usage)	19 000	1 285

Est-ce un hasard si, dans cette extraordinaire prospérité d'après guerre, l'agriculture périclité, malgré des prix accrus dans une certaine mesure ? Est-ce un hasard si le froment est le seul produit en régression (10 %) pour une population accrue de 20 % ¹.

Dans les mêmes douze ans, la valeur des produits manufacturés a été multipliée presque par trois (60 milliards et demi de dollars contre 24) malgré des prix unitaires très fortement réduits dans beaucoup de branches. En 7 ans (1914-1921), la part du revenu agricole dans le revenu national est passée de 17,80 % à 10,56 %.

7. *Antagonisme.*

Une analyse beaucoup plus poussée, conduite dans plusieurs pays aboutirait à cette conclusion qu'une grande prospérité industrielle, qu'un développement industriel progressif et accéléré sont exclusifs du maintien, du simple maintien à niveau de l'agriculture ; ils le sont pour cent raisons.

A défaut d'une longue énumération, impossible ici, nous n'en citerons que deux : la première tirée de la « loi » des hauts salaires, telle qu'elle s'impose à une industrie provocatrice : « Le salaire doit être le plus haut qu'une entreprise puisse payer ». Une telle obligation qui vaut pour tout patron, à la ville ou à la campagne, ne comporte pas de solution pour l'agriculteur. La multiplication par 10, par 100, d'un produit artificiel, appuyée par une publicité suffisante est toujours possible à un industriel avec un relèvement de salaires, avec des « primes à la consommation » suffisantes.

Comment l'agriculteur suivrait-il, lui à qui la multiplication est interdite aussi bien dans la production que dans la consommation ². Le salarié soumis à cette autre « loi » de la recherche du profit se fait de plus en plus rare à la campagne (48 % de salariés chez les agriculteurs américains en 1880 et 39 % en 1920.... il est fâcheux que nous manquent les chiffres de 1925). Reste le propriétaire attaché à la terre pour d'autres raisons (pour combien de

¹ La production du blé, en progression jusqu'à la fin du XIX^e siècle, était stationnaire depuis 1900 (700 millions de bushels).

² Les salaires montent depuis la guerre, beaucoup plus vite que le prix des produits agricoles, 100 étant l'indice de 1914 pour les uns et pour les autres, on trouve en 1925, 166 pour les salaires, 144 pour les produits.

temps ¹) et dont la situation est caractérisée par une dette hypothécaire croissante (47 % d'exploitations conduites par leurs propriétaires sont hypothéquées) — et cette dette dépasse 60 % de la valeur immobilière et mobilière).

Une deuxième raison pour laquelle un certain développement de l'industrie se révèle inconciliable avec la stabilité de l'agriculture est que le premier suppose la généralisation d'une « mystique » et d'une pratique de la consommation accélérée impliquant *la vie urbaine*. Le jour où l'homme (et ceci est vrai surtout des femmes) a discerné que son objectif est la jouissance et le confort multipliés, la vie de la campagne lui devient intolérable. Une telle conception de la vie suppose, veut, appelle le *multiple* : la foule, la grande ville, le bruit.

Les Etats-Unis très industrialisés s'acheminent à grande allure vers un état (mais « état » implique « équilibre » ?) vers un état économique proche de celui de l'Angleterre qui comptait au XIV^{me} siècle douze agriculteurs pour un citadin ² et compte aujourd'hui un agriculteur pour 15 employés ou ouvriers.

M. Ford, qu'il faut toujours citer à cause de la franchise et de la netteté de ses aveux, et qui caractérise génialement le grand Américain moderne, ne dissimule aucunement les conséquences certaines pour l'agriculture de la politique systématique des « Hauts Salaires ». Il la considère comme une industrie « auxiliaire ou à côté ». Elle vaut d'occuper un certain nombre d'hommes avec un plus grand nombre de machines « un mois sur 12 » (sic) — 15 jours aux semailles, 15 jours aux moissons, par équipes massives ³...

Nous n'avons pas à le suivre dans l'examen sérieux d'une semblable proposition : une conclusion importe, et une étude complète l'atteindrait de dix manières :

Dans une économie vouée à l'accélération, lorsqu'une des voies se refuse à admettre le trafic accru, celui-ci reflue de toute

¹ Le nombre de « faillites » de fermiers et leur importance est indiqué par le tableau ci-après.

	Nombre de faillites de fermiers	Faillites pour 100 000 fr.
1910	679	10,7
1914	1 246	19,5
1920	1 363	21,1
1921	3 236	50,3
1922	5 940	92,6
1923	7 772	121,4
1924	7 872	123,2

² Au XVIII^e siècle la proportion était encore en France d'après Quesnay cinq agriculteurs sur sept.

³ *Aujourd'hui et Demain*, p. 230.

sa masse sur la seule voie ouverte. Dans un pays où tout le monde circule en automobile, le sentier ouvert aux seuls piétons reste désert.

Ainsi les progrès de la machine veulent un progrès constant et accéléré dans la production et la consommation *de tout ce qui est factice, une réduction continue de tout ce qui est naturel.*

Une analyse détaillée des statistiques américaines dans les vingt dernières années (Manufactures by specified Industries) fait ressortir d'une façon impressionnante le développement de certaines branches à l'exclusion des autres et 99 fois sur 100, la démarcation est symbolique: l'augmentation du nombre des employés, du total des salaires, de la valeur vénale de la production est *d'autant plus forte que celle production répond à un besoin plus artificiel.* Il suffit dans cette brève étude de citer quelques exemples et d'abord celui-ci dans la forme même où il est vulgarisé par la presse avec un incontestable orgueil: « Cosmetics ». D'après une statistique publiée récemment à Washington par le Département du Commerce, les femmes et jeunes filles des Etats-Unis ont dépensé en 1925 pour le soin de leur beauté et l'entretien de leurs attraits la somme de trois millions de dollars par jour (plus de 1 milliard de dollars par an) *ce qui correspond à une dépense quotidienne pour chaque femme américaine triple de ce qu'elle dépense pour son pain* ».

La consommation de confiserie sous diverses formes est passée de 207 millions de dollars en 1912, à 527 en 1921.

Celle du tabac ¹ est à 600 millions de dollars (1921); la mode de la cigarette pour les femmes a été un triomphe pour cette industrie. On annonce que l'habitude de priser se généralise (également chez les femmes) et le tabac à priser s'est vendu pour 50 millions de dollars en 1926.

La gomme à chiquer atteignait 52 millions de dollars, etc.

La liste serait longue en notant les progrès étourdissants du cinéma, de la presse, des industries de villégiature, de la circulation, etc... mais les statistiques ne diront pas combien il se dépense pour l'alcool en pays sec, combien dans les établissements de nuit, combien dans « les paradis artificiels » de toutes les catégories...

Il est facile de voir que l'accélération doit aller en se précipitant et toujours dans le même sens: on assure que cette année les Etats-Unis disposent de 30 milliards de dollars « à remployer ». Ce n'est pas à la terre qu'ils veulent ni qu'ils peuvent aller et toujours par la même raison qu'il est plus facile d'augmenter de 1000 %

¹ En France (1925), la consommation de tabac est de deux milliards 400 millions. Même influence « favorable » à noter de la mode féminine.

la consommation de gomme à chiquer, de radios ou de phonographes, que de 10% la consommation de blé ou de viande — 30 milliards de dollars qui vont constituer de nouveaux moyens de produire, pour lesquels il faudra toujours « créer » des besoins d'achat correspondants, des moyens d'achat, ensuite de quoi, il y aura une marge de bénéfices à « remployer » et ainsi de suite jusqu'à l'« indéfini ».

C'est peut-être l'aspect sous lequel l'homme moderne conçoit l'*infini*.

IV. LE COMMERCE, LA PUBLICITÉ ET LA MODE

De celui qui produit à celui qui consomme, le chemin est direct dans une économie ordonnée à l'homme et qui attend pour le satisfaire qu'un besoin soit acquis et manifesté.

Dans une économie provocatrice, le besoin — ou le client — doit être « créé » et adapté, mis en état de désir, mis en état d'achat. Trois intermédiaires apparaissent : le commerce, la publicité, la mode.

1. *Le commerce.*

Quelle que soit la part de la machine, l'homme qui fabrique a mis quelque chose de lui, si peu que se soit, dans l'objet fabriqué ; la notion de « qualité » n'en peut être, pour lui, totalement abstraite. Pour le commerçant, elle s'efface ; un objet n'est plus qu'un objet d'échange, un *signe*, signe de profit ; seule l'intéresse la quantité. La quintessence est le commerce de l'argent, signe de signe, quantité pure, limite de l'abstraction. Plus rien d'humain.

Dans une Economique qualitative, le commerce est suspect, discrédité, le commerce de l'argent est maudit. Dans une Economie quantitative le commerce est roi, la Banque est impériale.

Acheter pour revendre — avant-dernier affranchissement¹ ; l'objet, l'acheteur, la mode peuvent changer, un vrai négociant saura toujours les devancer, se libérer, trouver son profit. Vendre beaucoup à beaucoup, peu importe à qui ; le nombre seul importe. Le XIX^e siècle a vu naître — phénomène tout nouveau — le grand magasin qui vend *tout*.

Aux époques où sont acceptées des disciplines (ce sont des limites) un boutiquier ne vend que ce qu'il fabrique, exclu-

¹ Le dernier sera d'acheter l'argent lui-même.

sivement, impérativement¹. Sa boutique renferme tout ce qu'il possède et n'en saurait contenir davantage. Il importe assez peu qu'il vende aujourd'hui ou dans trois mois. Il est sûr de vendre. Au surplus, il travaille surtout « à façon », sur une matière fournie par le client. Lorsque s'épuise la vertu des principes qui fondaient de telles règles, et que le négociant proprement dit apparaît, se « réduisant » au rôle d'intermédiaire, pendant longtemps encore la concurrence reste une concurrence de qualité et d'ailleurs bornée par des règles strictes. L'acheteur est encore pour le vendeur un homme, une « personne ». Dans leur « commerce » se manifeste quelque chose d'intellectuel, d'humain, don réciproque de chacun à chacun.

Tout cela est inutile effort, lourde perte de temps, lorsque la machine a multiplié les produits et les besoins, multiplié le « volume » des affaires, lorsque la règle souveraine du profit s'est substituée à toute contrainte. Les besoins n'apparaissent plus limités, le nombre des intermédiaires pas davantage, la concurrence abaisse pour chacun le bénéfice possible sur chaque objet. Le négociant n'a plus le choix, ni le temps : il faut vendre beaucoup et vite. L'acheteur doit être la *foule*, impersonnelle et anonyme, comme l'ouvrier de la « série » est impersonnel, comme le produit de la « série » est impersonnel. L'offre, la séduction elle-même doivent se faire impersonnelles et « omnibus ». Publicité.

Comment, par contre, ce marchand fournirait-il aux désirs multiples, *instantanés* de ses clients avec les seules marchandises qui lui appartiennent ? Le stock nécessaire va représenter 10 fois, 20 fois, sa propre fortune ; pour l'acheter, il lui faut d'abord acheter l'argent : commerce de l'argent par d'autres marchands qui iront l'acheter au public pour le revendre au public...

La Banque, le Crédit sont nés, eux aussi (du moins en tant que commerce généralisé) de la machine, de la multiplicité.

Le XIX^e siècle et le XX^e verront se développer au maximum l'activité commerciale et bancaire ; l'accélération est plus rapide que dans l'industrie elle-même. Le contraire étonnerait : elles sont plus près de la quantité. Interversion de l'ordre ancien qui sera logique jusqu'au bout : dans une Economie qui s'est constituée une fin en soi, les moyens des moyens vont devenir eux-mêmes une fin.

¹ Au moyen âge, en Occident et jusqu'à ce jour en Orient, le commerce pur (acheter et revendre) se limite aux produits importés, le commerçant avait alors les risques et les peines des voyages. En revanche, la production locale, la production d'artisan, ne connaissait pas d'intermédiaire. Un drapier, un cordonnier, un tailleur vendaient ce qu'ils produisaient et exclusivement cela. Dès le XIII^e siècle, en Italie, le XIV^e siècle en France, on voit s'assouplir les disciplines, se multiplier les intermédiaires et s'accroître le prix de la vie.

Il n'est pas niable que l'Industrie, et, au-dessus, le Commerce ne soient aujourd'hui ordonnés à la Finance.

En France, les professions commerciales comprenaient 900 000 individus sous le second Empire et 2 700 000 aujourd'hui (1921); multiple: 3. Dans le même temps, la population industrielle n'était multipliée que par 1,6. Une étude complète devrait poursuivre cet examen en détail, dans les pays les plus caractéristiques de l'économie dynamique, et dans ces dernières années où l'accélération est plus apparente. Il serait utile de faire la discrimination de la Banque, dont les statistiques souvent ne font pas mention particulière dans le bloc des professions commerciales.

En Angleterre, deux commerçants pour un agriculteur. En Amérique un pour deux environ; en Belgique, un pour 1,3...

Souhaitons, pour le commerçant anglais, que les cinq continents, ses clients, ne se fatiguent pas, un jour prochain, de le nourrir. Mais faut-il le souhaiter pour les cinq continents?

Faut-il souhaiter qu'en France le public ne se fatigue pas de payer au commerce des surcharges écrasantes et *rapidement croissantes*?

En 1900, dans la soierie, par exemple, le négociant en gros majorait de 18 % à la vente le prix de fabrique. En 1925, de 40 %.

Les grands magasins majoraient de 110 à 120 % à la vente au détail le prix du négociant de gros (1925).

Il serait trop simpliste de considérer les chiffres en bloc et sans distinguer. Ils représentent des frais, plus un bénéfice escompté, les bénéfices nets s'accroissant plus vite que les frais et les risques, mais pas *beaucoup* plus. (Il est vrai que cette mesure est ample déjà.) En réalité, la marge du profit que le commerçant entend prélever dépend surtout de la marge recherchée autour de lui d'une façon suffisamment générale. C'est ici surtout que joue la concurrence. Le profit croît comme les appétits, *pourvu que ceux-ci soient devenus suffisamment généraux*. Le danger, c'est l'introduction dans le cercle d'un homme ou d'un groupe avec de moindres besoins: le Chinois, par exemple aux Etats-Unis.

Je ne crois pas apporter ici quelque chose de très aventureux en disant que, historiquement et logiquement parlant, le bénéfice moyen du commerce varie dans le même sens que les besoins du consommateur mais sensiblement plus vite: le commerçant est d'autant plus maître des prix que les appétits sont plus actifs, plus généralisés et moins compressibles. Une exaltation de la consommation correspondra toujours à la constitution de fortunes surtout commerciales et bancaires de plus en plus

nombreuses, en même temps qu'à un prélèvement accru sur les marchandises. La formule « vendre beaucoup à petit bénéfice » n'a qu'un temps et c'est un temps très court. Il est déjà passé pour la France. Encore, dans le domaine factice des choses qui se multiplient aisément soit pour la production, soit pour la consommation, peut-il y avoir une atténuation. Mais dans le domaine du « naturel » ? Là où le nombre d'intermédiaires s'accroît, ainsi que les besoins de profit, alors que les qualités vendues ne sauraient se multiplier ?

Reste la question des frais : pour les mêmes raisons, ceux-là croissent d'une façon continue : division du travail signifie multiplication des intermédiaires et des frais à toutes les étapes de la fabrication et de la manutention, et cette spécialisation doit logiquement aller croissant. L'apparition du « demi-gros » entre le « gros » et le « détail », marque une phase relativement récente, et par ailleurs, chacun peut voir une fois par an au moins, la presse rappeler l'histoire du chou-fleur payé 0 fr. 10 au producteur et revendu finalement 3.50 après 12 ou 15 étapes fiscales, commerciales et autres. L'extrême complication à laquelle aboutit d'une façon continue et automatique la formule « civilisée » est assez bien illustrée par cet exemple qui est loin d'être exceptionnel. Les pertes « par frottement » sont considérables même à l'intérieur d'une seule entreprise commerciale de grande envergure ; elle n'évite pas longtemps, à partir de la mort ou du succès d'un premier fondateur, une décadence qui prend le plus souvent la forme administrative.

La valeur des loyers commerciaux en progression toujours croissante (là aussi, il faut dire accélération) est un autre phénomène exclusivement moderne. Comme tous les frais fixes d'un commerçant augmentent ses risques, il est probable que le consommateur doit payer deux fois le loyer du vendeur et une même règle approximative s'applique sans doute aux charges du même ordre de chaque vendeur, à *chaque étape*.

Enfin, il y a une catégorie de frais que la concurrence accroît d'elle-même et d'une façon normalement accélérée, ceux qui tiennent aux exigences du luxe, par exemple, de la mode et de la publicité.

Il est tout à fait remarquable que les économistes libéraux nous aient habitués à considérer le jeu de la concurrence sous un aspect exclusif ; celui qui tendrait à abaisser les prix de vente. On sait combien cette tendance est relative et combien elle est précaire — mais que dire de la concurrence du luxe à la présentation et à l'étalage et de ce qu'elle coûte au public — que dire de la concurrence de publicité ?

Ce dernier point vaut qu'on s'y arrête.

2. Publicité.

La « publicité », la réclame, sont essentiellement modernes parce que, au-delà d'un certain degré très modeste, elles ne sont possibles que par la machine et pour la machine. Elles sont les dernières nées, ce qui explique la timidité et la médiocrité de leurs débuts au XIX^{me} siècle. Elles ne s'imposent qu'au XX^{me}, mais là, elles triomphent, c'est maintenant que l'accélération s'affirme vraiment à leur mesure. Malheureusement les statistiques ne permettent pas très facilement de préciser, ni les effectifs spécialisés, ni les budgets de la publicité. Ses dépenses figurent au chapitre des « frais généraux », le plus intéressant, mais le plus mystérieux des finances d'une affaire ou d'une nation. Même pour ceux qui détiennent les arcanes, la discrimination est rendue difficile par la nature multiforme de la publicité, elle a ce caractère « filtrant » de certains virus. Elles est proprement « généralisée » dans tous les tissus de l'économie, de la vie commerciale, de la vie publique et privée. Comment distinguer ou exprimer en chiffres ce qui est « publicité » dans la Presse ? (tout peut-être ?) dans l'enseignement et dans la littérature ? Pour un pays vraiment « civilisé », quelle part d'activité lui est due spécialement dans l'activité de toutes les industries, depuis les transports, jusqu'à l'imprimerie en passant par l'éclairage, la pharmacie et la médecine ? La publicité touche tous les sens, se sert de tous les sens, elle atteint le cœur et si l'on peut dire, endort, « stupéfie » l'esprit. Triple ou quadruple efficacité.

Dans cette recherche que nous avons ébauchée (que nous avons entrepris de définir plutôt) et qui voudrait aboutir à l'établissement d'un bilan de la vie économique contemporaine où figureraient à « l'actif » la satisfaction des besoins *réels*, naturels de l'homme, au passif les moyens « donnés » et l'effort total fourni, le poste « publicité » est un élément que nous n'arrivons à fixer qu'avec une approximation très grossière (côté « passif »). Il faut donc être reconnaissant à certaines firmes qui communiquent le chiffre de leur budget spécial: telle la firme Rigley (gomme à chiquer) aux Etats-Unis qui s'enorgueillit d'un chiffre annuel de 4 millions de dollars de publicité pour une vente de 15 à 16 millions...

On conçoit, sans effort, que l'humanité, longtemps inconsciente du besoin de chiquer la gomme « demande » une éducation particulièrement active sur ce point.

Ainsi, la réclame atteindra des proportions d'autant plus massives, que le produit à vendre répondra à un besoin plus artificiel; là aussi: *elle sera la plus efficace*; le désir lui-même, chez

l'homme moderne, est soumis aux lois de la mécanique, la répétition, une certaine intensité le déclanchent automatiquement au prix d'une dépense aisément calculable et qui peut figurer commodément à l'avance dans l'établissement du prix de revient.

Qu'on ouvre un « Traité » de publicité, on verra que les « lois » énoncées se rattachent à l'optique, à l'acoustique — très peu à la psychologie (mais alors à la plus basse) — qu'elles participent de la gravitation. Le sujet « homme » (il faudrait dire plutôt « consommateur ») y est envisagé d'un point de vue exclusif. La publicité ne veut connaître, stimuler que des *instincts*. Ici, les affaires se trouvent sur un terrain solide.

C'est par l'impersonnel qu'elle s'efforce d'atteindre à l'universel et ce caractère est commun à tous les secteurs de l'Economie contemporaine. L'impersonnel dans le sujet, le factice dans l'objet, car la foi explicite des modernes dans la progression continue et accélérée de la consommation ne paraît nulle part injustifiée dans le domaine de l'artificiel : le besoin crée le besoin, l'activité engendre l'activité, le corps peut multiplier sans limites les gestes de dépenses.

Il suffit que l'esprit s'abstienne.

3. La Mode.

L'esprit père de la qualité...

La qualité tend à disparaître aussi de la mode, celle-ci devient un service de la « Publicité », au service elle-même de la Consommation...

Longtemps elle a été (au-dessous de l'Art, mais comme lui, avec lui) une création continue, une « expression » humaine, une recherche de beauté ; la Mode aujourd'hui est devenue *utile*. Elle l'est partout : à coup sûr elle triomphe dans l'artificiel. Mais dans le « naturel » même, elle s'efforce avec succès. Seule, elle a pu reculer, dans une certaine mesure, les bornes de ce domaine limité par essence : elle exerce son empire sur le vêtement, même le plus humble, sur l'habitation, l'ameublement, l'alimentation, la thérapeutique... etc. Grâce à elle, dans les dernières couches paysannes, dans les quartiers ouvriers des villes, les chaussures, les coiffures se renouvellent avec les saisons, à tout le moins avec les années. Elle a eu raison de ces solides vêtements de fête, de ce linge, de ce mobilier que se transmettaient les générations, usages redoutables pour une économie fondée sur la consommation. Dans le plus pauvre faubourg, on verra solder périodiquement des chaussures de la destination la plus humble, à des prix « sacrifiés ». Elles sont passées de mode, elles ont six mois.

Cette précipitation devenue nécessaire dans l'usage, dans la consommation, crée un nouveau facteur trop négligé dans l'évaluation des besoins modernes et de la satisfaction qui leur est donnée. Il est inexact de dire qu'une ouvrière est chaussée aujourd'hui à prix d'une journée $\frac{1}{4}$ de travail si l'on n'ajoute pas qu'elle est chaussée pour trois mois, et qu'elle l'était autrefois pour deux ans.

Il est remarquable que la préoccupation de la mode (qui ne dépassait pas autrefois un milieu très restreint) soit aujourd'hui totalement généralisée et vulgarisée. Tous les efforts de la publicité qui est reine là plus qu'ailleurs, visent comme il convient le *très grand nombre*. Deux choses importent : que le changement soit suffisamment fréquent, de plus en plus fréquent, et qu'il puisse être adopté uniformément, presque instantanément, du haut en bas de l'échelle des fortunes... sous la forme originale ou celle d'un succédané. Autrefois recherche de la qualité, elle devient, elle aussi, recherche de la quantité. Victoire aussi sur la Personnalité : l'uniforme dans le changement, le changement dans l'uniforme. Attentive pourtant à ne négliger aucun instinct, elle a même su réaliser des tours de force : l'uniforme, le commun dans le goût de la *rareté*, la dernière mode dans le goût de l'« ancien ».

Dans ce dernier domaine, l'activité reste purement commerciale et spéculative, ou se réduit à l'imitation frauduleuse des siècles qui avaient su mettre de la grâce jusque dans les poêles à frire. Mais la machine devait réussir encore à nous inonder de choses rares. A l'opposé de la « série » et cependant avec les mêmes moyens mécaniques, l'industrie cherche aujourd'hui à « fabriquer de la rareté » par l'imitation systématique du nombre, hautement proclamée, et en même temps par une multiplication des types. C'est l'histoire de la spéculation sur les livres et surtout sur le timbre-poste, spéculation déjà « démocratique », déjà très fortement généralisée, mais qui implique, pour chacun, la foi dans une généralisation toujours plus grande, boule de neige qui veut, elle aussi, l'*indéfini*, parfait symbole de la course de l'Economie contemporaine, qui poursuit la diffusion, la saturation totale et qui doit mourir dès qu'elle en approche.

MARCEL MALCOR.

SOLUTION AMÉRICAINE D'UN PROBLÈME SCABREUX

LA JEUNESSE DE DENVER EN REVOLTE ET SON « MESSAGE AU MONDE »

I

De tout temps, la jeunesse s'est sentie à l'étroit dans les limites d'expansion et d'activité que lui assignait la génération adulte. Elle a toujours trouvé le monde mal organisé et mal administré. Et, d'une certaine manière, c'est très bien qu'il en soit ainsi. Si la jeunesse ne concevait pas une adaptation meilleure du monde à l'idée qu'elle se fait de la vie, le monde resterait dans la stérile immobilité des nations orientales jusqu'il y a un quart de siècle et la vie ne tarderait pas à se ralentir au cœur de l'humanité.

Mais il est de la jeunesse d'être excessive dans ses plus légitimes prétentions et plus encore de s'élever contre tout ce qui contraint et refoule ses passions. C'est pourquoi les conflits entre pères et fils sont aussi vieux que l'espèce humaine, et ne se termineront qu'avec elle.

Il n'y a donc rien d'étonnant ni de nouveau à ce que la jeunesse de la capitale du Colorado se proclame en révolte contre « l'ordre établi » et même annonce que cette révolte s'organise en révolution. Mais elle se sert pour promulguer son « message » de la voix d'un personnage d'importance, le juge au « tribunal de jeunesse et de famille » de Denver, B.-B. Lindsey¹. Et cet

¹ Judge Ben B. Lindsey, *Revolt of modern Youth*, traduit en allemand sous le titre de *Die Revolution der modernen Jugend* ; ce livre a un indispensable complément : *Die Kameradschaftsehe*, du même Lindsey, 7 M. 50 et 8 M. 50). Deutsche Verlags-Anstalt, Stuttgart, Berlin et Leipzig, 1928. Je me suis servi des traductions allemandes.

appel, porté par cette voix, a retenti en écho singulier et prolongé, en Amérique d'abord, puis en Allemagne, et, nous assure le pédagogue Paul Oestreich, dans l'univers entier.

Le premier tribunal de jeunesse fut fondé en 1899, à Chicago. Denver avait le sien une année plus tard, et l'image qu'on se fit bientôt, aux Etats-Unis, d'un juge d'enfants revêtit les traits de B.-B. Lindsey ¹. Il exerçait sur les plus « apaches » une emprise extraordinaire; il était passé maître dans l'art délicat d'ouvrir les plus obstinément fermés, de capter leur confiance et de les confesser; au besoin, il les défendait contre l'inintelligence des policiers. Il conte volontiers, paraît-il, ses amusants démêlés avec les agents : « Nous ne pouvions nous entendre: dans un vol de bicyclettes, eux ne pensaient qu'aux bicyclettes et moi qu'aux enfants ! »

Voici 25 ans qu'il voit passer, non à sa barre, mais dans un accueillant bureau, sans fiches ni dossiers, toute l'adolescence, fautive ou non, de la capitale du Colorado ², à raison d'environ 12 000 cas par an. Aussi, prétend-il la connaître, celle de Denver, celle du reste du monde aussi, qui n'en diffère guère. C'est bien au nom de cette dernière qu'il s'adresse à la génération qui comptait 40 ans en 1925, non pour exiger d'elle qu'elle veuille bien reconnaître les droits de la jeunesse, mais pour lui notifier que, ces droits, la jeunesse les a pris, et qu'elle n'en cédera plus rien.

Les deux livres sont gros; mais, les chapitres et les récits

¹ On trouve un portrait de Lindsey et quelques détails sur son activité comme juge de jeunesse dans un livre déjà assez ancien: *Les tribunaux spéciaux pour enfants*, paru en 1906 dans la « Collection de la Revue l'Enfant ». Lindsey nous confie, au cours de ses conversations, que sa mère s'est convertie au catholicisme, que lui-même a étudié à l'« Université de Notre-Dame » et qu'il a reçu un grade scolaire des mains du cardinal Gibbons. Son père, membre de la Haute Eglise, suivit le mouvement d'Oxford et entra également dans l'Eglise romaine. Le jeune Lindsey fut donc « élevé dans la foi catholique » jusqu'à la mort de son père. A 14 ans, il passa sous l'influence d'une grand'mère, qui le plaça dans le « Collège » des Baptistes, à Jacson (Tennessee), son lieu natal; il y devint « baptiste ». Il prétend connaître par expérience la vie et les doctrines catholiques. Peut-être; mais il aurait utilement pu rafraîchir ses connaissances. Il est incontestablement moins hostile à l'Eglise catholique qu'au calvinisme puritain.

² Denver est située sur la branche sud de la Platte River, au pied des Montagnes rocheuses, sur le chemin de fer du Pacifique. Fondée en 1858, à proximité des régions aurifères du Colorado, au centre de gisements de houille et de fer, Denver se développa à la façon des champignons; elle avait à peine 5000 habitants en 1870; elle en comptait 264 000 en 1924 (selon Hübner).

multipliés se terminant par les mêmes revendications indéfiniment répétées, la teneur en est en somme mince. Et la forme en est déconcertante. Ce sont des monologues, que le secrétaire de Lindsey, W. Evans, a reproduits avec les redites et les digressions d'une causerie improvisée. Livre au reste extraordinairement attachant, parce que parlé plus qu'écrit, parce que fait d'anecdotes excellemment contées, tantôt dramatiques, tantôt sentimentales, avec ce qu'il faut de commentaires pour en extraire la leçon sans diminuer l'intérêt. Nul ennuyeux exposé de principes, nul raisonnement abstrait. On ne se meut que dans le particulier. La lecture de ces deux ouvrages suggère moins des idées qu'elle ne crée un état d'esprit, — d'autant plus dangereux à notre avis qu'on se défend mal contre une subtile intoxication intellectuelle.

Quel « message » la jeunesse de Denver prétend-elle communiquer au monde ? On peut le traduire en quelques phrases, me semble-t-il, sans trop le trahir. Il est d'expérience — Lindsey se réfère à la sienne, qui comptait, en 1925, 25 ans de fonction — que la jeunesse masculine et féminine éprouve, à des dates diverses, mais bien plus tôt que les parents ne le soupçonnent, des appétits sensuels impérieux. Or, la continence est impossible à l'individu normal. Si 10 % des jeunes semblent ne pas commettre d'infractions par trop graves à la règle des mœurs, c'est qu'ils constituent, sur la totalité, la part des amorphes, des débiles, des impuissants, donc des anormaux. Si quelques normaux parviennent à dominer la fougue des sens, c'est au prix d'une mutilation de leur personnalité; ils refoulent l'élan vital, ils restreignent l'expansion de leur moi; ils gaspillent la meilleure part d'une précieuse énergie dans une lutte toute négative contre des fautes imaginaires et le plus souvent pour ne guère réussir; ils tombent dans un état de « psychose », de « possession » sexuelle, incapables qu'ils deviennent de rien voir et de rien concevoir autrement que sous l'obsession du sexuel et du péché. Il est malaisant de s'opposer à ce que la nature, faite par Dieu, exige légitimement.

Et c'est inutile, car, lorsque les « hormones » envahissent le sang, imprègnent le cerveau, une fièvre court par toute la chair que nulle objurgation moralisante ne contrecarrera; les formules théologiques sont sans effet sur des réactions chimiques.

La jeunesse de Denver n'a point la naïveté de prétendre avoir découvert cette loi de la nature ; mais elle prétend la suivre et la vivre franchement, si l'on ose dire : à ciel ouvert. La société, empoisonnée par un puritanisme qui est une odieuse caricature de la tolérante doctrine de Jésus, interdit la satisfaction des besoins sexuels ; elle l'interdit avec une hypocrisie cruelle et stupide. Car elle sait bien que ses défenses ne peuvent être observées, qu'elles sont transgressées par 90 % des adolescents et des adolescentes, que les adultes ne se dominent pas mieux. Mais que les apparences au moins soient sauvées ! Qu'on se livre au vice, mais qu'on ne le laisse pas voir. Sinon, l'imprudent, le naïf, qui se fait prendre, est montré du doigt, livré à la honte, chassé, poursuivi, parfois jusqu'à la mort, par l'opprobre de gens dont la vie morale ne vaut souvent pas la sienne.

C'est contre cette hypocrite vertu que s'élève la jeunesse de Denver. Elle veut, d'une imperturbable volonté, que le vieil ordre change, qu'elle soit autorisée par les mœurs et par les lois à suivre loyalement les irrésistibles et saines aspirations de son âge et de sa nature. D'autant plus que la commotion violente du spasme physique est seule assez forte pour éveiller et faire épanouir les possibilités encore engourdies du corps, du cœur et de l'esprit ; sans elle, la personnalité sort souvent amoindrie, insuffisamment dégagée, de la crise adolescente, pareille à une chrysalide incomplètement évoluée, hors de son cocon. Elle refuse la continence, qui est une mutilation ; elle refuse aussi le vice, qui est un désordre ; elle réclame un « réajustement » de la morale aux faits et une réadaptation de la législation civile et pénale.

Lindsey est un juriste, et c'est un homme d'une rare pénétration. Il ne lui échappe point qu'à inscrire sur le fronton du monde la devise de l'abbaye de Thélème : Fais ce que veux, celui-ci deviendrait promptement le coupe-gorge et le mauvais lieu de Taine. La liberté de se satisfaire selon son caprice dégènerait bien vite en une licence effrénée, dont la première victime serait la jeunesse elle-même. Aussi s'élève-t-il contre l'abus prématuré des sens, contre les « petting-parties », contre les rapports incontrôlés et clandestins des sexes, contre les avor-

tements qui en sont fréquemment la suite. Aussi se préoccupe-t-il de canaliser les revendications juvéniles dans un statut légal.

Celui qu'il appelle le « mariage-camaraderie ». Les jeunes gens et les jeunes filles (celles-ci ne ressentent pas moins que leurs partenaires masculins les exigences de la chair et ne sont pas moins entreprenantes à leur répondre) seraient autorisés légalement, contractuellement, à user entre eux des activités complémentaires, de leur constitution moyennant consentement mutuel devant un magistrat qui enregistrerait leur volonté. Ils pourront cohabiter, s'ils en ont la possibilité et le goût; ils pourront continuer d'habiter chacun chez ses parents, de fréquenter l'école, de parfaire son apprentissage. Cette union ne serait pas une « union libre », car elle serait légale et légalisée. Elle ne serait pas le « mariage d'essai », qui n'est que temporaire, car elle revêt, dans l'intention des conjoints tout au moins, un caractère définitif, si, après épreuve loyale et prolongée, les caractères et les tempéraments semblent se parfaire harmonieusement, si, par l'émoi profond des sens, la personnalité de chacun est exaltée, ce qui est, selon Lindsey, plus que la procréation de l'enfant, la fin du mariage. Cette union cependant, tout en tendant au mariage, comme à un idéal souhaitable, ne serait pas indissoluble; elle se déferait dès que les deux associés, ne se plaisant plus l'un l'autre, sentiraient le besoin de rompre leurs relations. Elle deviendrait par contre obligatoire dès qu'un enfant serait né; elle durerait jusqu'au terme de l'éducation de l'enfant. Mais il serait interdit d'avoir un enfant, 1^o à ceux qui sont encore trop jeunes, 2^o à ceux qui n'ont pas des revenus suffisants pour entretenir un ménage, 3^o aux individus surtout qui sont atteints de tares physiques et mentales faisant craindre une postérité héréditairement dégénérée (à l'égard de ces derniers, on prendra des précautions d'ordre médical qui les empêcheront de passer outre à la défense). Il sera loisible d'ailleurs à quelconque couple de s'abstenir de progéniture; la théorie et la pratique des moyens anticonceptionnels doivent faire partie de l'éducation de la jeunesse. Cette association en camaraderie est permise dès que les penchants ont nettement manifesté leurs exigences. On les distraira un instant en les « sublimant » par le travail, le sport, des occupations

altruistes absorbantes. Mais le moment arrive promptement, bien avant la vingtième année, où ces dérivatifs se révèlent inefficaces. A ce moment, il est aussi naturel, aussi incoercible, aussi sensé, aussi moral, de satisfaire le besoin sexuel, que le besoin de manger et de boire. Il en résulte, dans la personnalité entière, esprit autant que corps, une sensation de calme, d'allégresse, de plénitude, qui est la meilleure marque de santé, de normalité, état que ne procurent ni la continence déprimante et hallucinatoire, ni les voluptés furtives, enfiévrées, trop souvent en marge de l'hygiène, contraires aux indications des organismes, double dérèglement, par défaut et par excès, également en dehors de l'ordre, donc immoral, l'un et l'autre ¹.

Et les parents ?

Ils ne sauraient continuer plus longtemps l'insupportable tyrannie dont ils ont accablé jusqu'ici leurs malheureux enfants. S'ils s'obstinent à ne pas reconnaître l'ordre nouveau, la loi donnera à quelque juge Lindsey le pouvoir de passer outre. Les jeunes ne passent-ils pas outre déjà ? L'auteur de la *Jeunesse en Révolution* conte avec humour d'innombrables histoires où les parents se laissent béatement berner par leurs enfants, qui nouent des unions-camaraderies sous leur nez. Et pourquoi seraient-ils appelés à donner leur avis, puisqu'ils n'ont point à subventionner un ménage qui n'existe pas ni à faire les frais d'un berceau qui ne se remplira qu'au jour où le jeune homme sera en mesure de suffire largement à l'entretien de sa famille enfin constituée. En somme, l'union de leur fille avec un compagnon d'école, de leur fils avec une camarade d'atelier, est une affaire qui est toute personnelle, qui ne les regarde pas, non plus que les professeurs, non plus que les Eglises.

Mais les Eglises déclarent que de tels rapports, en dehors du mariage religieux, sont des péchés. Ici, Lindsey se livre tantôt à un ironique persiflage, tantôt à une protestation indignée. Il y a péché, lorsque l'on contraint les énergies vitales ou lorsqu'on en mésuse. Mais lorsqu'on suit les indications mêmes de la nature, ce sont les commandements de Dieu que l'on observe, dont la

¹ Il va de soi que l'hygiène, telle que la conçoit M. Lindsey est sujette à caution.

volonté apparaît bien plus claire et impérieuse par la voix de la vie montante que par la voix des pasteurs et des prêtres. Ce que l'on dénomme si vilainement l'impureté n'est en aucune façon une souillure ni une faute, lorsqu'elle est perpétrée avec la droiture et la spontanéité d'organismes sains obéissant à la loi même de leur être. Qu'ils ne se réclament pas de Jésus, ceux qui jettent ainsi, à l'instar des pharisiens, la pierre aux jeunes qui se sont conformés aux prescriptions de leurs organismes. Jésus les aurait compris et leur aurait souri. C'est à Paul, le théologien brutal et mesquin, que nous devons les intolérables réglementations que les Eglises appellent le mariage chrétien. « Les Eglises ont choisi Paul; je pense que voici le moment où nous devons revenir à Jésus ». Au reste Jésus n'a-t-il pas corrigé en son temps, ce que l'Ancienne Loi contenait d'odieux, d'inadapté à son époque ? Ce qu'il a fait, ce qu'il ferait à nouveau, s'il revenait en notre siècle de science biologique et d'économie sociale, nous avons à le faire hardiment, et d'autant plus que les mœurs des hommes et leurs rapports entre eux n'ont rien de commun avec leurs relations personnelles avec Dieu, qui constituent à proprement parler la religion.

Aussi bien, la jeunesse n'a-t-elle plus aujourd'hui la même notion du péché que les adultes, élevés jadis selon les catéchismes des Eglises. Et Lindsey le montre dans le contraste de ces deux êtres qui se sont un jour succédé devant lui, un homme de quarante ans, rongé de remords, triste et pâli, courbé, marchant lourdement, parce qu'il avait failli à l'égard de son épouse, ignorante cependant de cet égarement passager — et une enfant de seize ans, qui n'avait pas hésité à céder à la loi de son corps, qui cependant regardait le juge de son regard droit et clair, et qui s'esclaffa, lorsque celui-ci lui rappela la notion de péché selon les théologiens, puis, se dressant d'un geste souple, sortit, légère et joyeuse, comme une alouette s'enlève.

II

Les livres de Lindsey ont suscité, en Amérique, nous dit-on, un intense intérêt¹. Je le crois volontiers. Je sais qu'ils ont

¹ Beaucoup de lecteurs américains sympathisent avec Lindsey; mais une

trouvé en Allemagne des lecteurs par centaines de mille. Et, sûrement, je ne les aurais pas choisis comme sujet d'une étude, si je ne les avais jugés représentatifs d'opinions et de réalisations qu'il me paraît dangereux d'ignorer.

L'ouvrage est gros ; il est cher ; il est dépourvu du ragoût d'histoires crues ; le juge de Denver sait parler avec délicatesse de sujets délicats. Qu'est-ce donc qui lui a valu pareil succès ?

Les pays germaniques souffrent d'une crise de la jeunesse assez semblable à celle du Colorado. La guerre ? Le chômage ? Le manque de logements ? Toutes ces circonstances exercent leur influence sans doute. Mais, bien avant 1914, la jeunesse allemande a proclamé son droit à vivre sa vie selon une formule qui n'est point celle que les adultes voudraient lui imposer. Et, maintenant, elle aussi, transforme sa révolte en révolution, fait passer dans la réalité les suggestions des discours de meetings. Comme psychologues et sociologues sont en quête d'une solution qui ne soit ni la continence ni la crasse débauche, l'on s'est référé avec une anxieuse curiosité aux panacées que propose Lindsey. Entre temps, la nouvelle génération les expérimente sur une large échelle, sans attendre que les parlements en discutent et que des lois les sanctionnent ¹.

Effrayé par le nombre des « délits sexuels » constatés dans les gymnases et les lycées, le gouvernement de Prusse a ordonné

réaction s'est élevée ; on a retiré au juge de Denver, au milieu de la présente année 1928, la confiance et le poste qu'on lui avait donnés.

¹ Voici ce que le correspondant berlinois de la *Gazette de Lausanne* écrivait en date du 5 novembre 1928 :

« L'innovation des dernières années est (à Berlin) la *Kameradschafts-Ehe*, le mariage-camaraderie. Il s'agit de jeunes gens, souvent d'excellente famille, habitant, elle et lui, chez leurs parents respectifs et entretenant, avec l'acquiescement exprès ou tacite des mêmes auteurs, des relations de mari et femme. Un livre de Lindsey commentant des mœurs identiques aux Etats-Unis a fait fureur en Allemagne. Le fait nouveau est ici l'émancipation complète de la « jeune fille » et le consentement des parents d'icelle. Union libre et mariage-camaraderie sont éminemment révocables et ont pour condition première l'absence de progéniture. La vie matérielle trop difficile, l'impossibilité de trouver à se loger, le désir de « vivre sa vie » et de s'exonérer de tout engagement comme de toute responsabilité, sont les facteurs principaux de ce nouvel aspect du couple moderne... La « jeune fille » elle-même ne désire nullement hâter le mariage légal avec un « fiancé » dépourvu de pécune. Tant que sa famille l'héberge et la nourrit, le mariage-camaraderie, stérile et révocable, lui paraît la solution la plus satisfaisante. »

une enquête. Il en a soumis les dossiers à deux spécialistes de renom, W. Hoffmann, juge au tribunal de jeunesse de Leipzig et W. Stern, professeur à l'Ecole supérieure de Hambourg, une autorité mondiale en matière de psychologie juvénile. Le ministre de l'instruction publique a jugé la situation si sérieuse, qu'il a livré à la publicité les mémoires des deux savants, avec une introduction officielle datée du 8 mars 1928¹.

Il est piquant de noter que les conclusions du juge et du psychologue ne diffèrent de celles de Lindsey que par une moindre netteté. Eux aussi pensent que nous devrions reviser nos jugements désuets sur les « péchés de jeunesse », que leur gravité est sujette à caution, qu'il serait opportun d'accorder mieux les lois de la morale avec les données de la psychologie de l'adolescence. Des journalistes et des conférenciers se sont aussitôt emparé de ces publications; ils en ont dégagé des conséquences que leurs auteurs avaient précautionneusement gardées implicites. Ils ont réclamé pour les jeunes le droit de « vivre leur vie » autrement qu'à la dérobée, en contravention des règlements policiers ou scolaires. Et les propositions venues d'Amérique ont trouvé un public bien préparé à les recevoir.

De plus en plus nettement, il apparaît que l'Eglise catholique demeure seule à proclamer que le but premier, essentiel, du mariage n'est pas le plaisir ou le « perfectionnement » — et que ne met-on pas sous ce mot ! — des individus qui le contractent, mais la fin de l'espèce et la perpétuité de la race. Le plaisir que l'on éprouve à manger ne doit pas être le but pour lequel on mange; ainsi en est-il de l'union physique des sexes, de soi ordonnée à l'enfant à venir. Lindsey, en ne faisant, de l'enfant, qu'un accident possible, souvent peu souhaitable, parfois interdit, en rabaisant le rapprochement de l'homme et de la femme au rôle d'un stimulant de leurs besoins mutuels, sacrifie la loi divine à l'égoïsme de la passion. L'intransigeance de l'Eglise catholique en matière d'indissolubilité et de fidélité conjugales, s'explique

¹ *Sittlichkeitsvergehen an höheren Schulen und ihre disciplinäre Behandlung*, herausgegeben vom Preussischen Ministerium für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung, Quelle und Meyer, Leipzig, 1928.

par son souci de respecter les lois de la vie créatrice que le Christ et ses apôtres ont en outre solennellement ratifiées. Le point de vue de Lindsey, celui de l'exaltation des deux conjoints dans et par l'émotion viscérale, seul révulsif assez violent pour éveiller et déployer leurs énergies implicites, explique lui aussi le laxisme destructeur de sa « morale », qui fonde le mariage-camaraderie sur la stérilité, justifie ouvertement la polygamie quand la satisfaction et le plein épanouissement physiologiques ne sont pas obtenus dans les relations monogames, considère le divorce comme une obligation de loyauté et de conscience dès que, ne se plaisant plus l'un à l'autre, les deux époux ne réalisent plus la mise en valeur des ressources de leur moi.

Lindsey répète que la limitation des naissances est une nécessité pour notre globe surpeuplé, qu'elle est un bienfait à l'égard d'une progéniture débile, difforme ou dégénérée ; qu'elle ne sera cependant jamais telle que la population dût en subir un dommage grave. Le désir de l'enfant et l'intérêt de la maternité sont trop ancrés au cœur des époux pour qu'ils ne s'empressent de remplir un berceau, dès que les circonstances économiques le permettent. Oui, mais on constate, dans la ville où le mariage-camaraderie est en honneur, Berlin, un effondrement de la natalité, 9,9 naissances pour 1000 habitants (Paris 16, Londres 17) ; il y naît un enfant pour cent Berlinoises

Lindsey affirme encore que la jeunesse, une fois la contrainte de la règle des mœurs abolie, après quelques cabrioles pareilles à celles des poulains libérés de leur licol, rentrera sagement dans un ordre meilleur, car la nature porte en elle-même le remède à ses propres excès. Mais il est un pays où l'expérience du « mariage-camaraderie » fut pratiquée sur une large échelle, la Russie. Ceux qui en ont observé les effets ne se font faute de proclamer qu'il en résulte une effroyable chiennerie. L'instinct sexuel est tel qu'une brèche, si étroite qu'elle soit, ouverte dans la digue du commandement divin, toute la passion s'y précipite tumultueusement avec une impétuosité si incoercible qu'elle emporte comme un fétu les misérables barrages que la « raison » et les lois humaines ont tenté de construire en arrière.

Aussi bien, tandis que l'Amérique et l'Allemagne balbutient :

Tu peux ! nous criions obstinément : Tu ne dois pas ! Car le commandement nous vient du Créateur et du Maître de la vie. Nous ne saurions nous reconnaître le moindre droit d'y introduire quelque relativité. Certes, il nous est prescrit de montrer au jeune pécheur un visage miséricordieux ; nous savons que sa chair est faible ; nous savons que, de nos jours, les « occasions » s'étalent à la portée de tous les yeux et de toutes les bourses, que la promiscuité des logements, des ateliers, des écoles, des sports, des « parties », est une permanente excitation, que la fiévreuse trépidation de notre moderne existence exaspère les nerfs, affole les sens ; nous lui accordons le bénéfice de circonstances atténuantes ; mais nous ne saurions admettre que le péché n'est plus péché, ou que sa culpabilité est si vénielle que l'absolution doit s'en donner avec un sourire presque encourageant. Le pardon est volontiers accordé, mais à une volonté qui s'humilie, se repend, manifeste la ferme résolution de ne plus retomber. C'est pourquoi nous nous trouvons dans l'obligation de répondre sans ambages aux revendications de la jeunesse de Denver par un *non possumus* catégorique.

On peut cependant tirer des livres détestables de Lindsey deux ou trois leçons profitables. On peut constater d'abord combien notre pédagogie catholique est riche et comme il convient d'en exploiter mieux les ressources. De quoi se plaignent les adolescents de Denver ? De ne trouver ni compréhension, ni tendresse, ni soutien dans leur famille ; ils n'y rencontrent point l'atmosphère joyeuse et cordiale ni l'affectueuse correspondance à l'ouverture de leur cœur, dont ils ont besoin autant que d'air et de pain. Aussi, s'enfuient-ils partout où ils croient trouver quelque joie, — les automobiles ne pullulent point en vain dans le pays de Ford, — et si quelque délicate question les tourmente, leurs père et mère seront les derniers auxquels ils s'adresseront pour les éclaircir. Tout de même, le foyer chrétien, pour autant que l'égoïsme et l'utilitarisme ne s'y sont point encore introduits, me semble un milieu autrement propice à l'épanouissement de l'âme juvénile.

Quant au maître catholique, il ne saurait être ni aussi fermé, ni aussi indifférent aux crises d'adolescence de ses élèves, car

il n'ignore pas les tentations auxquelles ils sont en butte; sa croyance lui fait un devoir de dépasser le simple souci des leçons à faire apprendre et des devoirs à faire livrer. N'est-ce pas pour avoir trop imité les écoles américaines, que les nôtres sont moins cordiales et moins éducatives qu'il faudrait? En quoi, elles s'écartent de l'idéal de l'enseignement chrétien. *Par ailleurs, le livre de Lindsey est le plus accablant témoignage de la nocivité de la coéducation des sexes dans des classes communes.*

Eduqué dans un milieu où la vie catholique s'épanouit franchement, le jeune est suffisamment renseigné sur la signification des transformations qui s'opèrent en lui, sur la nature des appétits qui s'éveillent, sur la manière de les traiter et de les maîtriser. La morale chrétienne impose aux parents l'obligation d'instruire leur enfant des connaissances concernant la vie qui lui sont nécessaires et auxquelles il a droit. Il entend parler de ce qu'il lui importe de savoir, selon son âge, dans les catéchismes, dans les retraites, dans les causeries des patronages et des cercles d'études, avec moins de physiologie que dans le bureau de Lindsey, mais avec plus de vraie, d'utile psychologie. Si quelque explication complémentaire lui semble nécessaire, il a chaque jour la possibilité d'aller la demander au confessionnal.

Le confessionnal, voilà ce dont la jeunesse de Denver a besoin sans le savoir, ce dont Lindsey, sans le mieux savoir, s'est ingénié à leur donner un succédané. Jeunes gens et jeunes filles viennent spontanément à lui, il nous le confie à maintes reprises, pour décharger leur cœur par l'aveu, pour trouver consolation, encouragement, et comme une absolution. Le juge du tribunal d'enfants est amené à les confesser, puis quasiment à les absoudre. On pourrait tirer de son livre toute une apologie de la confession: ni écriture, ni dossiers; ni accusateurs ni avocats, parfaite ouverture de cœur d'une part, attitude accueillante et miséricordieuse d'autre part; conversation seul à seul et discrétion absolue. Le confesseur catholique ne dispose pas, généralement, d'un budget de 30 000 dollars qui peuvent efficacement aider à résoudre certains cas embarrassants. Mais il peut compter sur les trésors inépuisables du budget divin d'où il tire en abondance et surabondance des ressources d'énergie et de réconfort

telles que, pour lui, le problème de la continence se pose en d'autres termes qu'au tribunal du juge de Denver. Grâce au sacrement de pénitence, grâce à la communion précoce et fréquente, la pureté peut se garder ou se récupérer, dans des épreuves cependant aussi difficiles qu'au Colorado.

Ce fut le trait de génie de Pie X de faire communier le petit avant que les passions aient troublé son cœur, de placer par conséquent le centre de défense contre le mal dans l'enfant et l'adolescent eux-mêmes. On ne saurait préserver la jeunesse d'aujourd'hui en la claquemurant. Le Pape de la communion fréquente a voulu que la résistance aux fascinations du dehors, aux convoitises du dedans, fût organisée dans l'intérieur même de la personnalité juvénile. Le résultat, nous le constatons maintenant chez les jeunes dans le renouveau de victorieuses luttes contre le mal jusque dans les milieux les plus corrompus. La vie de notre siècle d'automobiles et d'avions, de mélange des sexes, des classes et des croyances, ne permet plus une formation en vase clos. Ceux qu'on veut garder sous clef ou s'échappent ou vacillent et tombent dès le premier contact avec la réalité brutale.

Mais on ne saurait agir dans l'intérieur des âmes sans leur assentiment et leur collaboration. Ce qui suppose qu'on respecte la volonté de ceux qu'on aide, une volonté que Dieu d'ailleurs a faite libre et dont il respecte le premier la liberté. Ce qui ne veut pas dire qu'on laisse la jeunesse à son caprice, mais qu'on la gagne par démonstration et conviction plus qu'on ne la soumet par injonctions autoritaires. Lindsey a raison, quand il affirme que la jeunesse ne sera sauvée que par elle-même, entendez : en adhérant d'un acte sincère et libre au vrai et en s'efforçant loyalement d'y conformer sa conduite. Nous avons assez de confiance en notre jeunesse et dans les secours surnaturels dont elle use, pour penser qu'elle se sauvera, et qu'elle sauvera le monde avec elle, sans qu'il soit nécessaire de réformer les commandements de Dieu.

L'œuvre de l'éducateur est pareille à celle du médecin. Ce dernier ne fait qu'aider la nature. L'éducateur ne doit qu'aider la jeune personnalité à développer en elle les énergies de son intelligence et de sa volonté sans jamais vouloir se substituer à elle.

C'est une leçon de saint Thomas. Était-il inopportun que le juge au tribunal de jeunesse de Denver vint la rafraîchir en nos mémoires ?

Enfin, nous avons à nous inquiéter des idées et des propositions qui sont ainsi jetées en circulation au travers du monde, qui y créent des courants d'opinion singulièrement dangereux, qui provoquent des réalisations désastreuses pour ceux sur qui on les expérimente. Qui peut dire la malfaisance des suggestions du mémoire officiel prussien interprétées par un illuminé de l'érotisme pédagogique ? Par ailleurs, ce mémoire ne laisse guère soupçonner qu'il est une religion chrétienne qui a commandé, quinze siècles durant, les mœurs des nations germaniques et qui est un facteur d'importance dans la lutte contre les « délits sexuels ». Nous devons opposer sans nous lasser, aux solutions non-chrétiennes des problèmes pédagogiques, les solutions que nous inspire la doctrine du Christ telle que notre Eglise la propose, montrant qu'elles sont non seulement divines et vraies, mais qu'elles sont aussi plus psychologiques, plus humaines, plus efficacement pratiques et plus facilement réalisables que les autres.

Il est une dure condamnation que l'Evangile réserve aux chiens muets. Prenons garde de ne pas l'encourir. Mais on ne saurait non plus se borner à japper. Dans les problèmes d'éducation comme dans les questions sociales, on ne peut se contenter de gémissements et de négations ; il faut avoir et oser présenter des réponses positives, claires et nettes.

EUGÈNE DÉVAUD

*Directeur de l'Ecole normale
d'Hauterive (Fribourg.)*

ALBERT DÜRER CATHOLIQUE

DISCUSSION DES PREUVES

LE coup d'œil jeté, dans un premier article ¹, sur les opinions de divers auteurs, relatives aux idées religieuses de Dürer, amène déjà le lecteur impartial à la conclusion: Dürer fut et resta toujours catholique. Pour fortifier cette conclusion au point d'emporter une conviction définitive, nous allons, dans ce second article, laisser parler les *écrits de l'artiste*, ses *œuvres*, les *témoignages de ses contemporains*, ses *amis*.

Employant souvent la forme scolastique de l'objection et de la réponse, nous suivrons, mais d'une manière très indépendante, les ouvrages allemands de G.-A. Weber, traitant spécialement de la confession religieuse de Dürer ². Il est important pour nos lecteurs, ajouterons-nous, de bien prendre garde aux dates indiquées.

* * *

Une première série de prétendues preuves en faveur du protestantisme de Dürer est tirée de quelques passages de ses *écrits*. Nous verrons que ces arguments, après sérieux examen, ne peuvent être maintenus, et que, par contre, d'autres textes

¹ Voir *Nova et Velera*, III^{me} année, n° 3 de juillet-septembre 1928, pp. 312-324.

² Voir le même numéro de *Nova et Velera*, p. 323.

de l'héritage littéraire de Dürer les battent en brèche et prouvent le catholicisme du grand artiste allemand.

1. Au commencement de l'année 1520, Dürer écrit à Spalatin¹, chapelain de Frédéric de Saxe, le priant de remercier son maître qui a envoyé un ouvrage de Luther à l'artiste. « Si, porte cette lettre, Dieu permet que j'aie visiter le Dr Martin Luther, je ferai avec soin son portrait et le graverai sur cuivre, en souvenir durable de cet éminent chrétien, qui m'a tiré de grandes angoisses. Et je vous demande, au cas où le Dr Martin écrirait quelque nouveau traité en allemand, de bien vouloir me l'envoyer contre argent. »

Voici nos remarques au sujet de cette lettre. L'artiste vécut encore huit années après l'avoir écrite, espace de temps assez long certes pour effectuer le court voyage de Franconie, où il demeurait, jusque dans la Thuringe voisine, où séjourna à un moment donné Luther, et pour exécuter le portrait en question. L'occasion eût été propice à tous deux : et au moine qui faisait si souvent reproduire ses traits, de poser devant « le plus grand fils de Nuremberg » ; et au très commerçant Dürer de lancer sur le marché un portrait de Luther qui lui aurait rapporté gros. Et cependant, cette belle main d'artiste qui éternisa tant de personnalités, ne se fatigua jamais pour Luther. Cela en dit long, surtout après la lettre ci-dessus : un changement intervint donc dans les dispositions de Dürer vis-à-vis du Réformateur.

Autre remarque, valable aussi pour d'autres textes postérieurs à 1520. Il est certain que jusqu'en 1524, les témoignages personnels de Dürer ne sont pas exempts d'obscurités et de contradictions. La raison en est que durant ces années de divisions et de troubles, où un petit nombre seulement soupçonnaient la portée des doctrines nouvelles, Dürer lui-même fut d'abord peu au clair et hésitant. Bien qu'il l'emportât sur beaucoup de ses confrères en art par une culture générale d'autodidacte, il n'était cependant pas assez théologien pour pouvoir apprécier immédiatement les questions discutées et leurs consé-

¹ G.-A. WEBER, *Albrecht Dürer. Sein Leben, Wirken und Glauben* (Pustet, Regensburg, 1894), p. 66.

quences. Il salua l'entreprise de Luther à ses débuts, parce qu'il en attendait une amélioration de l'état de choses existant alors, sans préjudice pourtant des doctrines et de la constitution de l'Eglise. Il fut donc, avec son ami Pirkheimer, de ces hommes intellectuellement importants et noblement pensants qui espérèrent de l'activité première du moine augustin un résultat utile à l'extirpation de certains abus dans l'Eglise, mais revinrent en arrière après avoir constaté qu'il ne s'agissait, au lieu d'améliorations et de services à rendre à la vieille Eglise en guérissant ses maux, que d'une révolte contre elle en l'abandonnant et en la détruisant : volontiers, ils voulaient nettoyer la maison sainte des toiles d'araignées qui la déparaient, sans toutefois la brûler entièrement pour arriver à ce résultat. Un tel phénomène d'adhésion spontanée à des idées qui semblent d'abord justes et généreuses et de rejet de ces mêmes idées reconnues ensuite comme fausses et dangereuses est assez fréquent dans l'histoire : combien, au début, saluèrent la Révolution française comme un mouvement libérateur, puis déchantèrent quand elle eut levé le masque ! Combien furent, récemment, de fervents adeptes de l'Action Française, qui, après mise en garde et condamnation par les autorités ecclésiastiques, sont maintenant convaincus des dangers de cette doctrine !

Nous insistons, et à raison, sur cette remarque dont l'importance s'étend à tout le présent travail. Oui, durant quelques années, tant qu'il vit encore en Luther un catholique voulant introduire dans l'Eglise d'utiles réformes, Dürer fut un catholique luthéranisant ; une fois les yeux ouverts et dessillés, dès qu'il vit en Luther un révolté, il ne fut plus luthéranisant du tout et encore moins luthérien : il resta simplement ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire catholique tout court et catholique d'autant plus convaincu qu'il voyait davantage et de plus près les méfaits du luthéranisme, en particulier chez certains de ses élèves comme les deux Beham et Georges Pencz. Donc aussi longtemps qu'il n'eut pas conscience que les idées auxquelles il adhérerait pussent le séparer de la communion catholique, il n'est pas permis de supposer que ses intentions allassent au-delà

d'une réforme paraissant indispensable à tous les bons esprits et non destructrice de la vieille Eglise.

2. L'argument le plus fort, en apparence, en faveur du protestantisme de Dürer est un passage de son Journal de voyage aux Pays-Bas, 1520-1521¹. Ce passage est si long que nous en donnerons seulement le sens avec deux ou trois citations textuelles, preuves que nous n'escamotons en rien les difficultés. Le vendredi d'avant la Pentecôte 1521, Dürer apprend, à Anvers, la nouvelle de l'enlèvement de Luther par des cavaliers à la solde des catholiques antiluthériens et peut-être même son assassinat, au retour de la diète de Worms. Cette attaque n'était qu'une feinte de Frédéric de Saxe, protecteur de Luther, pour soustraire celui-ci à ses ennemis. Mais elle consterna ses partisans, qui n'étaient point dans le secret. Et soudain, dans le Journal de Dürer, entre deux énumérations de dépenses, voici que jaillissent des pages d'une éloquence brûlante et lyrique. Invocations à Dieu et au Christ, imprécations contre la Papauté, qu'il regarde comme l'instigatrice du crime, se succèdent, entrecoupées, dans ce morceau qui atteint à une véritable beauté d'émotion, parce qu'il frémit directement des mouvements du cœur. Dürer pleure « l'homme pieux, éclairé du Saint-Esprit, qui suivait le Christ et la vraie foi chrétienne..., le martyr pour la cause de la vérité chrétienne..., le libérateur des chrétiens trompés par la doctrine fausse et aveugle des Pères (!), qui ont altéré ou même caché la parole de Dieu..., l'écrivain sacré, plus clair que jamais aucun autre depuis longtemps, à qui Dieu avait donné un tel esprit évangélique qu'il devrait le redonner à un successeur..., le docteur qui dans ses livres a enseigné d'une manière si limpide le saint évangile, etc., etc. » Transcrivons encore deux passages textuels : « O vous tous, pieux chrétiens, aidez-moi avec zèle à pleurer cet homme rempli de l'esprit divin et à prier Dieu qu'il nous en envoie un autre aussi éclairé. ...O Luther, si, semblable à ton Maître, le Christ, tu as souffert en cette vie les outrages des menteurs et si tu es mort plus tôt que nous ne l'attendions, nous sommes assurés que, plus tôt aussi, tu passeras de la mort

¹ G.-A. WEBER, *Dürers Schriftlicher Nachlass* (Pustet, Regensburg, 1912), pp. 146-152.

à la vie et seras glorifié par le Christ!» Pour finir, la naïveté de Dürer devient touchante de maladresse. A qui fait-il appel pour continuer l'œuvre de Luther ? A Erasme de Rotterdam. C'était bien mal choisir son homme, puisque celui-ci devint l'adversaire irréductible du moine de Wittemberg.

Et maintenant, nos remarques. Dans un récent ouvrage, « Dürer comme artiste et homme »¹, l'écrivain autrichien, Hermann Joseph Lux observe que, dans l'emploi de ce texte, il restera toujours l'arrière-pensée que deux copies seulement du Journal de Dürer subsistent, postérieures d'au moins deux siècles à l'original: l'une du XVII^{me}, l'autre du XVIII^{me} siècle. *L'original lui-même a disparu*. Lux compte donc avec la possibilité, et même avec la *probabilité* d'un remaniement et d'interpolations dans le sens confessionnel: maintes expressions très vives ne concordent guère avec le caractère, avec l'habituelle bonté, pleine de mesure de Dürer; on y voit celui-ci déclamer absolument comme s'il parlait de nos jours dans une assemblée socialiste.

Néanmoins, soyons généreux et admettons l'authenticité du passage. Il ne nous cause pas une difficulté sérieuse. Nous y trouvons sans doute la preuve que, comme nous l'avons dit plus haut, Dürer est en pleine période d'enthousiasme pour Luther et ses idées réformatrices du début. Mais..., en même temps, nous y trouvons également la preuve qu'il reste catholique malgré tout, d'autant plus catholique qu'il croit encore voir en Luther un vrai réformateur. En effet, parmi les phrases enflammées dont nous avons donné des spécimens, il se déclare « soumis au Siège romain », et par conséquent à l'Eglise romaine; il parle « d'une sainte Eglise chrétienne », et c'était alors l'Eglise catholique, dans laquelle il souhaite que tous reviennent à une pratique commune des commandements chrétiens: il ne dit pas un mot d'une Eglise luthérienne; il désire très nettement que « tous vivent de nouveau purement et chrétiennement et attirent par leurs *bonnes œuvres* les infidèles à la foi du Christ »:

¹ *Dürer als Künstler und Mensch*. (Verlag Katholische Bucherstube, Nuremberg, 1928), p. 43.

est-il nécessaire de rappeler, ici, la fureur de Luther contre les bonnes œuvres ? En somme, Dürer montre dans ces passages qu'il est loin d'être un protestant luthérien.

Autres preuves plus fortes que Dürer, tout en exprimant son premier enthousiasme pour Luther non encore définitivement révolté, reste catholique : d'autres passages du Journal indiquent qu'il visite des églises, catholiques évidemment puisqu'il est en Belgique, assiste aux cérémonies catholiques et à des processions qui l'enthousiasment, va à confesse en même temps que sa femme, fait des pèlerinages, acquiert des reliques, se procure des chapelets : autant de choses et d'usages pieux rejetés par Luther.

Non, le dithyrambe des Pays-Bas ne fut pas de la part de Dürer une déclaration définitive d'adhésion aux théories extrêmes de Luther. Si c'eût été le cas, il semble que dans les très nombreuses pages qu'il écrivit encore durant les sept dernières années de sa vie, il n'aurait pas manqué de renouveler d'une façon ou d'une autre sa profession de foi luthérienne : la bouche, ou la plume parle de l'abondance du cœur, surtout chez des néophytes et encore plus à une époque de controverses religieuses aiguës et de luttes pour ou contre Luther ; or, dans le volumineux héritage littéraire, écrit par Dürer de 1521 à 1528, le nom même de Luther n'apparut plus une seule fois.

Par contre, on y trouve des paroles formelles, et défavorables au protestantisme et exclusives de toute adhésion au protestantisme. La préface de son *Instruction sur la manière de mesurer*, parue en 1525, donc postérieure au Journal, contient des traits fort nets dirigés contre les destructeurs d'images. Qui étaient ces iconoclastes, sinon les luthériens ? et qui était leur inspirateur, sinon Luther en personne, vivant encore en ce temps-là ? — La relation de la mort de son père et de sa mère revêt une importance exceptionnelle. Ces morts étaient survenues : celle de son père, en 1502, celle de sa mère, en 1514, mais il les raconte en 1524 seulement. Il y parle des sacrements, du culte marial, des bonnes œuvres, du purgatoire ; il demande des prières pour ses chers défunts : toutes paroles dont seule une âme parfaitement catholique est capable ; un luthérien

s'en serait bien gardé, surtout dans ces premiers temps du protestantisme, nous le répétons. Il dit notamment au sujet de sa mère: « Le 17 mai 1514, ma mère est morte *chrétiennement* avec tous les sacrements et l'indulgence papale *in articulo mortis* ». Pesons bien ces mots: celui qui déclare qu'une mort avec les sacrements et l'indulgence plénière est une mort *chrétienne*, est-il catholique ou protestant ?

Enfin, le passage qui nous occupe doit être expliqué en tenant compte non seulement du contexte écrit du Journal, mais aussi du contexte vécu de la conduite et des œuvres ultérieures du maître. Or, celles-ci, nous le verrons en détail plus loin, sont d'un vrai catholique et prouvent victorieusement que l'adhésion de Dürer à Luther fut incomplète, momentanée et basée sur une illusion de l'artiste au sujet de la personne et des desseins du moine augustin. Tant qu'il fut dans les Pays-Bas, il croyait encore en un Luther vrai réformateur ; il ne savait pas exactement les événements du jour en Allemagne, ne bénéficiant ni du téléphone ni de la radio, rapides propagateurs des dernières nouvelles. Mais, quand, rentré à Nuremberg, en Juillet 1521, il connut la vérité précise sur la vie et les erreurs de Luther, sur son excommunication et sa mise au ban de l'Empire, sur sa rupture avec la vieille Eglise et sa volonté d'établir une religion nouvelle, il ouvrit les yeux, vit clair, changea d'opinion et n'alla pas plus avant dans une révolte contre l'Eglise et contre le Pape, qu'il n'avait jamais envisagée et dont il ne voulut rien savoir. Il devint même catholique plus ardent. Outre les dernières œuvres du maître, l'important témoignage de son ami Pirkheimer achèvera de nous éclairer là-dessus. A lui seul, d'ailleurs, ce témoignage suffirait à ruiner l'argument protestant étayé sur les deux textes que nous venons de commenter et auxquels nous n'ajouterons pas les autres textes moins importants, dont l'un notamment, une inscription apposée au-dessous d'une Vierge gravée sur bois, est même un faux: ni l'inscription, ni la gravure ne sont de Dürer.

* * *

L'interprétation protestante de certaines œuvres de Dürer

avait surtout comme base les prétendues preuves de son protestantisme tirées de ses écrits : celles-ci tombant, celle-là s'effondre du même coup. Pourtant, ne nous en tenons pas à cette facile victoire sans combat et voyons ce que ces œuvres considérées en elles-mêmes, indépendamment de toute idée préconçue, vont nous dire des convictions religieuses de l'artiste.

1. Commençons par le gros morceau des *Quatre Apôtres*. Il en a été suffisamment question dans notre premier article pour que nous n'ayons pas à être trop longs. Nous nous contenterons de quelques remarques supplémentaires.

Tout homme impartial, non prévenu et de sens rassis, n'ayant jamais contemplé ces puissantes images, n'ayant rien entendu ni lu à leur sujet, les voyant pour la première fois n'y trouvera sûrement rien de luthérien. Il y reconnaîtra quatre saints auxquels, durant tous les siècles chrétiens, l'Eglise catholique a consacré des images, des statues et même de superbes sanctuaires. Il y remarquera en particulier que S. Pierre est représenté comme chef de l'Eglise, *avec les clefs en mains*. Conçoit-on un Dürer luthérien, intéressé spécialement en ces premiers temps du protestantisme à combattre, comme tous les autres luthériens, la primauté du Pape, donnant à Pierre l'attribut traditionnel par excellence du pouvoir suprême ? Cela ne peut se comprendre que d'un Dürer catholique : « sur tous les monuments du moyen-âge primitif et du haut moyen-âge, les clefs sont le symbole de la dignité de Pierre »¹. Fait significatif aussi : dans les inscriptions ajoutées aux *Quatre Apôtres*, S. Pierre est nommé en premier lieu, ainsi qu'il l'est toujours dans l'Evangile, lorsque les apôtres sont énumérés.

D'ailleurs les générations immédiatement postérieures n'ont vu aucun luthéranisme dans les *Quatre Apôtres*, que l'on pensait

¹ KARL KÜNSTLE : *Ikongraphie der Heiligen* (Herder, Fribourg-en-Brisgau, 1926), p. 495.

Une confirmation inattendue de la valeur des clefs dans les représentations figurées de saint Pierre nous est fournie par *L'Image de la Papauté*, scandaleux pamphlet édité en 1545 par Luther en collaboration avec Lucas Cranach. Dans la gravure IV, dont nous parlons plus loin (p. 103, note), la table, sur laquelle repose la tiare papale renversée, a comme antependium les armes du pape avec les deux clefs *sous forme de crochets*.

avoir été sans doute originairement destinés à un autel à retable peint d'église catholique. Ce n'est que depuis le second tiers du XIX^{me} siècle que le parti-pris protestant a déraillé en cherchant du luthéranisme dans des images pourtant conformes à l'antique et traditionnelle manière catholique.

Il y a plus. Longtemps, on a cru que le panneau central, dont les *Quatre Apôtres* devaient être les pendants latéraux, aurait été, si Dürer eût pu terminer son œuvre, un Jugement Dernier. Selon M. Kurt Pfister¹ et M. Walter Rothes², des études récentes semblent établir que ce panneau central aurait été plutôt la Sainte Vierge sur un trône, environnée de saints³. Ce serait une preuve nouvelle en faveur du catholicisme de Dürer, persistant jusqu'à la fin de sa vie, puisque les *Quatre Apôtres* datent de 1526 et sont parmi ses dernières œuvres.

Quant aux inscriptions placées sous les *Quatre Apôtres*, on a prétendu qu'elles étaient tirées de la Bible de Luther, fait caractéristique, a-t-on évidemment ajouté. Erreur. C'est le calligraphe Neudörfer, et non Dürer lui-même, qui les choisit et les écrivit. Dürer ne fit que les approuver. Neudörfer les prit-il dans un Nouveau Testament tiré de sa bibliothèque ou de celle de Dürer ? ceci est indifférent. En tout cas, ce ne fut pas dans une édition luthérienne ni dans le Nouveau Testament de Luther lui-même (1522) : le texte de celui-ci ne concorde pas du tout avec les inscriptions des *Quatre Apôtres*⁴. Il y avait d'ailleurs, déjà avant Luther, des traductions allemandes de la Bible et elles étaient connues : Mgr Besson en énumère quelques-unes dans son magnifique ouvrage *L'Eglise et la Bible*⁵.

Presque tous les meilleurs biographes et critiques de Dürer, les plus récents en particulier et même les moins cléricaux, sont

¹ Voir *Nova et Vetera*, III^{me} année, n° 3 de juillet-septembre 1928, p. 320 et KURT PFISTER lui-même : *Albrecht Dürer. Werk und Gestalt* (Amalthea-Verlag, Zurich-Leipzig-Vienne, 1928), p. 87.

² Voir plus loin, p. 108.

³ Nous tenons à dire que cette opinion est combattue par d'autres auteurs, même dans le camp catholique. Néanmoins l'autorité de Rothes surtout nous engage à la mentionner.

⁴ G.-A. WEBER, *Dürers schriftlicher Nachlass*, p. 176.

⁵ Mgr BESSON, *L'Eglise et la Bible* (S.A.D.E.A., Genève, 1927), pp. 50-52 : « La Bible traduite en allemand ».

d'accord sur l'interprétation de ces inscriptions. Elles sont dirigées contre les sectaires protestants. Ayant donné à ce sujet de nombreuses citations dans notre premier article, nous nous contenterons de rapporter encore l'opinion du très protestant E. Heidrich¹: « Toute possibilité d'une interprétation donnant ces incipitons des *Qualre Apôtres* comme dirigées contre le catholicisme échoue devant les contradictions de langue et de sens comme aussi devant le manque de connexion et de signification de l'œuvre entière, qui en résulteraient. »

C'est à cause de leur portée anticatholique, dit-on aussi, que ces inscriptions furent détachées par Maximilien de Bavière des originaux, conservés depuis lors et actuellement encore à Munich. Cette affirmation est contredite par d'autres auteurs. Ils expliquent la chose ainsi: lorsque, en 1627, le Conseil de Nuremberg envoya à Maximilien l'original des *Qualre Apôtres* et leur copie par Fischer, le fin connaisseur d'art qu'était le souverain bavarois n'hésita pas à choisir l'original et par pur sentiment esthétique fit scier et enlever les inscriptions. Et il avait parfaitement raison: on peut s'en convaincre en comparant maintenant les copies de Nuremberg, fâcheusement déparées par les inscriptions qu'on y a réadaptées, et les grandioses originaux de la vieille Pinacothèque de Munich, certainement plus impressionnants, au point de vue artistique, tels qu'ils se présentent, sans aucune adjonction.

2. Les protestants, après les *Qualre Apôtres*, ont invoqué surtout à l'appui de leur thèse la suite des gravures sur l'*Apocalypse*. Le Pape et le clergé y sont en effet malmenés. Mais c'était dans l'esprit critique et frondeur du moyen âge, du temps où le Roman du Renard et les fabliaux avaient si grande vogue. Ce n'était pas nécessairement dans l'esprit de la Réforme. Le protestant Waagen² a dit: « Dans toutes les œuvres de Dürer jusqu'en 1517, il ne peut naturellement être question d'une influence protestante ». Or, l'*Apocalypse* est de 1498. Pierre du

¹ *Dürer et la Réformation* (Leipzig, 1906), p. 11.

² *Handbuch der deutschen und niederländischen Malerschulen* (Stuttgart, 1862), p. 197.

Colombier¹ écrit à propos de cette œuvre: « On veut toujours que le choix de Dürer ait été guidé par une sorte de pressentiment de la Réforme et une intention de dire son fait à la Papauté. Possible. Mais ce n'est pas évident: il n'avait pas besoin de chercher si loin. Et les humiliations innocentes qu'il fait subir, dans ses gravures, aux autorités de l'Eglise n'ont rien qui dépasse la licence que se permettaient les artistes d'une époque antérieure et parfaitement orthodoxe ».

3. On a été jusqu'à prétendre que les œuvres si nombreuses de Dürer ayant pour sujet la Passion de Notre-Seigneur (il a composé au moins quatre Passions complètes) témoignent d'un véritable esprit protestant. L'écho de cette opinion a retenti encore cette année dans le « Journal de Genève » (n° du 2 mai 1928); l'auteur de l'article *Dürer et la Réforme* y termine l'énumération de quelques autres prétendues preuves du protestantisme de Dürer par ces mots: « Citons encore la série de ses *Passions* où il a magnifié le Rédempteur ».

Est-il possible qu'on en vienne à jeter de pareils défis à l'histoire, à la vérité, au bon sens? Dürer avait-il besoin d'être protestant pour magnifier le Rédempteur? Le furent-ils les autres innombrables artistes catholiques qui ont glorifié Jésus-Christ vivant, souffrant et mourant pour nous? L'enthousiasme catholique n'a-t-il pas conduit pèlerins et croisés en Palestine pour vénérer et délivrer les Lieux sacrés où le Sauveur nous a rachetés? L'amour catholique pour la Passion n'a-t-il pas érigé des Saints-Sépulcres et des Chemins de Croix, transformé des hauteurs montagneuses en Calvaires? L'art catholique n'a-t-il pas célébré par l'image, la parole et la musique la Passion du Christ? les jeux ou mystères de la Passion furent-ils catholiques, oui ou non? et qui a contribué, en partie du moins, à les faire disparaître, sinon le protestantisme? qui les a maintenus ou ressuscités, sinon le catholicisme? La piété catholique n'a-t-elle pas fait du signe de la croix le signe par excellence du catholique, signe rejeté par le protestantisme? n'a-t-elle pas arboré partout, semé sur les routes, planté sur les édifices, accumulé dans les

¹ *Albert Dürer* (Albin Michel, Paris, 1927), p. 30.

demeures chrétiennes le crucifix avant toute autre image religieuse ? Et qu'est-ce que l'année ecclésiastique catholique sinon le mémorial de la vie du Rédempteur ? qu'est-ce en particulier que notre Temps de la Passion et notre Semaine Sainte sinon le rappel annuel, frappant et même dramatique, des souffrances et de la mort du Christ ? Nous n'ignorons pas que tout cela est qualifié par les protestants de pompes purement extérieures, vides des sentiments intérieures de la foi, de la confiance et de l'amour. Nous répondons simplement : calomnie !

4. Et pourtant, ce n'est pas tout. En train de déraisonner pour trouver une interprétation protestante aux œuvres de Dürer, pourquoi s'arrêter en chemin et ne pas aller jusqu'au bout ? On a donc déraisonné encore à propos des trois chefs-d'œuvre gravés sur cuivre : « Le chevalier, la mort et le diable »¹, la « Mélancolie », et « S. Jérôme dans sa cellule » ; à propos d'une gravure sur bois de 1523 représentant la Ste-Cène ; à propos de la « Ste Trinité » de 1511². On a fini par aboutir à un comble : les Madones de Dürer, a-t-on affirmé, sont des Vierges évangéliques, c'est-à-dire protestantes³. Et on a cité comme exemple caractéristique « la Ste Famille au ban de gazon », gravure sur bois de 1526. Or, dans cette image très religieuse, Dürer voulut en réalité glorifier Marie contre les novateurs, preuve en soit l'auréole catholique traditionnelle dont il entoure la tête de l'enfant Jésus et celle de la Vierge. L. Kaufmann⁴ porte sur cette œuvre le jugement suivant : « C'est une image si aimable que seul le sens naïvement pieux d'un artiste catholique était capable de la produire ; elle atteste éloquentement combien vivait encore, profond et chaleureux, le culte de la Mère de Dieu dans le cœur du maître vieillissant ». Ce ne fut pas d'ailleurs la seule Madone des dernières années de Dürer. On en compte encore au moins quatre autres. Que si, comparées aux Madones italiennes, les

¹ Avec une haute fantaisie, on a appelé cette gravure le *Chevalier de la Réformation*.

² Voir notre article signé E.-S. D. : *Fête de la Sainte Trinité et Fête-Dieu. Dürer et Raphaël*, dans « La Liberté » du 1^{er} juin 1928.

³ R. VON RETTBERG, *La vie artistique de Nuremberg* (Stuttgart, 1854), p. 115.

⁴ *Albrecht Dürer*, 2^{me} édition, 1887.

Madones de Dürer sont en général moins belles, manquent de simplicité, ont même un certain accent de froideur, n'allons pas en tirer des conclusions tendancieuses et fausses. « Naturellement, écrit Pierre du Colombier, on a voulu mettre cette froideur sur le compte d'une espèce de sentiment précurseur de la Réforme. Ce n'est vraiment point nécessaire, et l'orientation générale du génie de Dürer suffit amplement comme explication ¹ ».

Oui, l'examen des œuvres de Dürer nous amène à conclure que l'auteur de l'incomparable et gracieuse suite de gravures sur *La Vie de Marie*, que le peintre de tant de Madones et de tant de scènes et personnages essentiellement catholiques fut et resta catholique. Chez Dürer, on ne doit pas séparer œuvre et personnalité. Dans ses productions artistiques se reflétèrent toujours claires et lumineuses, sa mentalité et sa vie intérieure. Il ne se rendit pas coupable du vulgaire manque de caractère consistant à exercer un art catholique et à penser en luthérien. Pour achever de nous en convaincre, établissons une comparaison entre Dürer et Lucas Cranach, qui, lui, devint le peintre attitré de Luther et de la Réformation. Tandis que son ami Luther défendait sa doctrine par la parole et par la plume, Cranach faisait à ses côtés de la propagande par l'image; son officine répandit dans l'Allemagne d'innombrables effigies des Réformateurs et des quantités de petits tableaux protestants. En 1526, Luther sommait ses partisans d'entreprendre « le noble combat contre les idoles » de l'Antéchrist romain par le moyen aussi de la peinture; on devait « vigoureusement remuer leurs excréments pestilentiels jusqu'à ce qu'ils en aient la gueule et le nez pleins ». (Pardon ! mais nous citons... Luther.) Déjà en 1521, Cranach avait combattu la Papauté dans son « Passionnaire du Christ et de l'Antéchrist »; plus tard, il ravala son art dans l'illustration des pamphlets de Luther: « La Papauté fondée à Rome par le diable » et « L'Image de la Papauté », ce dernier particulièrement odieux et obscène ². Or, parmi toutes les œuvres de

¹ *Albert Dürer* (Albin Michel, Paris, 1927), pp. 100 et 101.

² Voir H. DENIFLE, *Luther et le Luthéranisme*, traduction PAQUIER (Picard, Paris, 1913), tome IV, passim. — « L'image de la Papauté » contient par exemple, dans la gravure IV, *L'Adoration du pape, Dieu de la terre*: la tiare papale, le sommet en bas, est

Dürer, il ne s'en trouve pas une seule qui insulte de la sorte les doctrines de la vieille Eglise, les pieux usages catholiques ou les personnes consacrées à Dieu.

* * *

On a essayé de mettre en ligne une troisième série d'arguments en faveur du protestantisme de Dürer au moyen de *témoignages émanant de contemporains* de l'artiste. Vaine tentative, de nouveau.

1. On a fait état d'une collection de textes auxquels il est par trop naïf de se référer: par exemple, les salutations de Dürer à d'authentiques protestants et réciproquement les salutations de ceux-ci au maître, comme s'il n'y en avait pas nombre d'autres de Dürer à des catholiques et vice-versa; par exemple encore, les éloges décernés par Luther et Mélanchton à la mémoire de Dürer au moment de sa mort, comme si nous n'avions pas d'autres éloges aussi chaleureux de la part d'adversaires des Réformateurs, tels Erasme, Pirkheimer, etc. Au surplus, en ce qui concerne les relations plus ou moins intimes de Dürer avec les Réformateurs, nous renvoyons aux observations faites dans la première partie du présent article.

sur une sorte de table. Un lansquenet fait ses gros besoins dans la tiare; la représentation est on ne peut plus grossière. A côté est un second lansquenet, les braies déjà défaites et impatient de remplacer le premier. Un troisième a déjà fini; il est en train de se boutonner. — A Lucas Cranach ou en tout cas à quelqu'un de son atelier doivent être aussi attribuées les gravures de l'*âne-pape* et du *veau-moine*, très répandues en Allemagne à un moment donné. Elles déterminèrent probablement la croyance de nombreux protestants, autrefois surtout, que les prêtres avaient des pieds d'animaux. Nous pourrions citer de cette croyance ridicule maintes preuves comiques et assez récentes, dont furent les victimes, singulièrement amusées, même des évêques que nous connaissons. Luther a ainsi atteint son but: « L'homme du peuple, écrivait-il en 1525, est maintenant très bien instruit: *il comprend que le clergé ne vaut rien*. Sur toutes les murailles, à tout propos, sur le premier bout de planche venu, récemment jusque sur des cartes à jouer, on lui montre les prêtres et les moines tels qu'ils sont en réalité, de sorte que son cœur se soulève de dégoût toutes les fois qu'il rencontre un homme d'Eglise ou qu'il en entend parler ». (DE WETTE, II, 674.)

2. Par contre, un témoignage autrement important ne saurait être passé sous silence : ce sont les paroles claires, sans équivoque et inattaquables de Pirkheimer, dans sa lettre de 1530 à l'architecte viennois Tscherte sur la mort de Dürer ¹ : « Je reconnais, y dit notamment l'humaniste de Nuremberg, que, au commencement, je fus très favorable à Luther, comme notre défunt Albert. Alors, nous espérions que la méchanceté romaine (ce qui signifie certains abus de la cour pontificale) et la malice de quelques moines et prêtres seraient améliorées. Mais, on peut le constater, les choses ont empiré de telle façon que les coquins actuels font paraître bons et pieux les coquins d'autrefois ». Dans la même lettre, Pirkheimer relate que Dürer mourut « tout à fait chrétiennement et saintement ». A bien noter que c'est un catholique qui écrit, et on sait ce que signifie pour un catholique : mourir « chrétiennement et saintement ».

Non, ces déclarations de Pirkheimer ne laissent rien à désirer en fait de clarté et de précision. Elles nous certifient que le grand artiste nurembergeois est mort dans la communion avec l'Eglise catholique, après avoir, depuis longtemps déjà, renoncé à ses sympathies passagères pour la nouveauté religieuse. Les mots « mourir chrétiennement et saintement » sont à interpréter comme l'expression semblable du récit de Dürer sur la mort de ses parents ² et ne peuvent être compris que d'une mort avec réception des sacrements.

Ce témoignage de Pirkheimer, nous le répétons, suffirait à lui seul à trancher la question que nous traitons. Il dit tout : et le recul de Dürer par rapport au luthéranisme et la persévérance de sa foi catholique intégrale et sa fin exemplairement catholique. Contre-partie du fameux passage du Journal des Pays-Bas, il explique comment il faut entendre celui-ci, c'est-à-dire comme un enthousiasme momentané, sans lendemain et sans conséquence.

Le très protestant E. Heidrich ³ essaye d'échapper au coup

¹ G.-A. WEBER, *Albrecht Dürer. Leben, Wirken und Glauben*, pp. 96 et 97.

² Voir plus haut, pp. 95-96.

³ *Dürer et la Réformation* (Leipzig, 1909), p. 61.

de massue et ose dire : « Si des écrivains catholiques tendancieux, se basant sur la lettre de Pirkheimer à Tscherte, parlent du *retour de Dürer au catholicisme*, c'est sans importance aucune pour la science ». Piteuse dérobade. Oui ou non, est-ce « tendancieux » de revendiquer pour le protestantisme un artiste élevé dans la foi catholique la plus stricte, ayant professé sans cesse le catholicisme soit dans ses paroles soit dans ses œuvres et ayant vécu toujours en catholique, mises à part deux seules louanges de Luther en 1520 et en 1521, lesquelles sont à prendre dans leur vrai sens. Que si le témoignage de Pirkheimer est « sans importance » pour la science protestante, tant pis pour elle : elle s'avoue lamentablement insuffisante. La logique et la critique sérieuses ne peuvent admettre de telles méthodes et de tels partis pris. La science véritable expose l'histoire d'après des sources et n'écarte pas effrontément et déloyalement des textes en désaccord avec une opinion préconçue. A nous, catholiques, la vérité historique ne nous fait pas peur : l'étouffer nous paraîtrait une atteinte à la vérité même du catholicisme et une compromission grave de sa cause.

* * *

Quatrième série de preuves : les *amis* de Dürer, car : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es ».

1. On fait valoir que Dürer eut des relations amicales avec Mélanchton et on en déduit une similitude de mentalité religieuse. Mais Mélanchton eut aussi des rapports avec le catholique Erasme, avec le catholique Christophe Scheurl et avec le catholique Willibald Pirkheimer, bien que ces deux derniers surtout fussent des représentants décidés de la vieille religion. Il visitait la célèbre et pieuse clarisse Charité Pirkheimer, sœur de Willibald, et s'entretenait volontiers avec elle. Tout cela prouve une seule chose : la douceur et la modération bien connues de Mélanchton, qui, pour ses amis, n'était pas de taille à être un tentateur de la force de Luther et qui, à cause de cela, ne fut pas toujours d'accord avec le patriarche de Wittemberg.

2. Par contre, le commerce avec des partisans de Luther

fut amplement compensé par les relations durables et suivies de Dürer avec les deux Conseillers fidèles à la vieille Eglise, Jérôme Holzschuher et Jacques Muffel, dont il fit les portraits et auxquels il apporta des présents à son retour des Pays-Bas ; par ses relations avec le savant et éminent politicien Scheurl, cet autre Conseiller qui revint d'une façon si décisive au parti catholique. Il était lié d'amitié avec son combourgeois du même âge, Jean Kochläus, un des plus actifs et intelligents défenseurs de la foi romaine. Les rapports entre Dürer et Erasme, qui s'appréciaient mutuellement, ne furent jamais interrompus ; si Dürer ne fit pas le portrait de Luther, en revanche, il fit celui d'Erasme, et cela, en 1526, alors que le célèbre humaniste de Rotterdam était devenu l'antagoniste acharné de Luther.

Mais l'amitié la plus forte et la plus importante pour notre sujet est celle de Dürer avec Pirkheimer : elle dura, intime et cordiale du berceau à la tombe, peut-on dire ; elle se manifestait quand ils se trouvaient ensemble à Nuremberg, par des rencontres et des conversations presque quotidiennes ; elle se continuait par lettres, quand ils étaient séparés l'un de l'autre. D'elle seule, nous pourrions déjà conclure que Dürer dut suivre Pirkheimer dans son détachement de Luther, puis même dans son opposition radicale au Réformateur. Nous devons le conclure d'autant plus que Pirkheimer l'a formellement déclaré dans sa lettre à Tscherte, citée plus haut. En veut-on une confirmation encore plus nette ? Elle se trouve dans une autre lettre de Pirkheimer à son vieil ami, le prieur Kilian Leib de Rebdorf¹. En voici l'essentiel : « Ton long silence m'a beaucoup peiné. Mais, maintenant, par ta lettre, je suis au clair sur la raison de ce silence. Oui, si tu m'avais tenu, à cause de mon luthéranisme, pour indigne de ta correspondance, tu m'aurais fait tort. Je ne nie pas qu'*au commencement*, l'entreprise de Luther ne m'a pas paru entièrement à rejeter, car aucun homme bien pensant ne pouvait admettre les abus qui s'étaient glissés dans la religion chrétienne. J'espérais donc que, par l'intermédiaire de Luther, un remède pourrait être enfin

¹ G.-A. WEBER, *Albrecht Dürer. Leben, Wirken und Glauben*, pp. 104 et 105.

apporté à ces maux. J'ai été, hélas ! *bien trompé* : avant que les anciens errements aient été déracinés, beaucoup d'autres plus graves ont fait irruption, en comparaison desquels les précédents n'étaient que des enfantillages ¹. Dès lors, je me retirai insensiblement et plus j'observai attentivement toutes choses, plus je remarquai la ruse du vieux serpent. J'en ai récolté des attaques nombreuses : je suis honni comme traître à la vérité évangélique, parce que je ne trouve aucune satisfaction dans la licence, non pas évangélique, mais diabolique de tant d'apostats, hommes et femmes, ni dans leurs vices innombrables, destructeurs de toute charité et de toute piété. Luther, avec sa langue insolente et méchante, ne cache nullement ce qu'il a en tête ; il *est tombé dans la démence* et paraît *guidé par l'esprit mauvais* ». Si l'énergique homme d'Etat avoue aussi loyalement qu'il s'est trompé, mais qu'il est complètement revenu de son erreur ; s'il juge aussi sévèrement Luther et sa doctrine, comment admettre une opinion opposée chez son ami le plus dévoué, Dürer ? D'après la préface à l'édition des *Caractères* de Théophraste, dédiée par Pirkheimer à son cher Dürer, les deux amis paraissent également effrayés des conséquences de la nouvelle doctrine. Ajoutons pour terminer, que tous deux brisèrent les relations qui les unissaient au secrétaire du Conseil de Nuremberg, Lazare Spengler ², après que celui-ci fut devenu dans la cité l'âme de la révolte luthérienne.

* * *

Laissons maintenant deux auteurs résumer et conclure notre travail. Ils ont fait connaître les résultats de leurs études

¹ On sait qu'Erasme et Luther lui-même ont fait les mêmes constatations.

² Jugez de l'exactitude historique du pasteur KARL MÜLLER dans sa volumineuse *Kirchengeschichte* protestante (Mohr-Siebeck, Tübingen, 1911, Neudruck 1922), quand il écrit à la page 240 du vol. II.1 : « A Nuremberg, des hommes comme *Albert Dürer* et *Lazare Spengler* se montraient reconnaissants envers Luther de les avoir, par ses écrits, aidés à sortir de grandes angoisses et de leur avoir fait connaître la véritable voie conduisant au Christ ». Et c'est tout : pas d'autre précision !

personnelles dans des articles publiés, cette année même, à l'occasion du jubilé de Dürer. L'un est catholique, l'autre protestant; mais ils se rejoignent sur la question des idées religieuses de Dürer.

Voici comment le catholique Dr Rothés, de Munich, historien et professeur d'art, résume dans le « Deutsche Volksblatt » de Stuttgart, du 12 mai 1928¹, nos propres convictions: « Les fêtes de Dürer, en cette année 1928, ont de nouveau montré que, à notre époque actuelle, caractérisée sous maints rapports comme *romanlique*, la manie subsiste toujours du passé *libéral* de présenter, par d'habiles artifices dialectiques, en un sens contraire au catholicisme, ou tout au moins de passer sous silence ce qui est catholique ou simplement sympathique au catholicisme chez les grands hommes de l'Allemagne. On a pu lire dans plus de mille articles jubilaires sur Dürer de nombreux et même de très insignifiants détails. Mais on a à peine entendu affirmer ou pu lire les faits suivants: que Dürer a ajouté à ses célèbres *Quatre Apôtres* des inscriptions dans lesquelles il met littéralement en garde contre les *sectes pernicieuses*, contre les *faux prophètes*, contre les *faux docteurs*; qu'il est maintenant établi qu'une représentation monumentale de la *Madone sur un trône, environnée de saints*, devait être le panneau central des *Quatre Apôtres* prévus comme panneaux latéraux; que seule la mort de Dürer en empêcha la réalisation, mais qu'il nous en reste au moins quatre esquisses à Paris: au Louvre et dans la collection Bonnat². Dürer exécutait ces travaux au moment même où le fanatisme protestant contre le culte de Marie et des saints était déjà déchaîné et où les briseurs d'images exerçaient leur rage; en un moment donc où des peintures mariales revêtaient un caractère particulièrement et solennellement démonstratif: c'est ce qu'affirme un homme impartial, le Conseiller secret Wölfflin dans son livre remarquable *L'Art d'Albert Dürer*, page 217. — On ne lit pas non plus dans les articles de fête comment Dürer dans ses deux traités: *Instruction sur la manière de mesurer* (1525) et *De la*

¹ Voir *Schönere Zukunft* du 27 mai 1928: Dr ROTHES, *Das religiöse Bekenntnis deutscher Künstlergenies*.

² Voir plus haut, p. 98.

beauté s'enthousiasmait au plus haut point pour l'amour de l'art dont faisait preuve l'Eglise catholique et jugeait par contre avec une vive indignation les iconoclastes protestants. On ne mentionne pas davantage que Dürer, qui dans les sept dernières années de sa vie a écrit d'une manière peu communément abondante, en un temps où à Nuremberg on était tenu de louer Luther sans avoir le droit de le blâmer, que Dürer donc dans tout le volumineux héritage écrit de ces sept années ne nomma pas une seule fois Luther !!! A-t-on dit encore que Dürer, qui fit le portrait de tant de gens illustres et obscurs, n'a jamais fait celui de Luther ? A-t-on dit que l'adversaire le plus acharné de Luther à Nuremberg, Willibald Pirkheimer, était le meilleur ami de Dürer et que celui-ci, à l'époque même où Pirkheimer se dressait avec le plus d'indignation en face du Réformateur, dédiait quelques-unes de ses œuvres à l'éminent Conseiller, comme *au plus excellent de ses amis, en témoignage d'amitié durable et inaltérable* (1525), *comme à son bienveillant seigneur et inestimable ami* (1528, année de la mort de Dürer) ? »

Concluons avec le pasteur protestant de Berlin, Dr Alexandre Frins¹. Il a montré dans un article que les catholiques ont raison d'affirmer la fidélité de Dürer à ses convictions catholiques. « Il n'existe, écrit-il aucune preuve réelle que Dürer ait abandonné sa foi catholique. Il est vrai que la Réforme prit naissance à Nuremberg, la ville natale de Dürer, et que quelques-uns des notables de la cité et des personnages les plus importants des arts et des sciences manifestèrent un grand enthousiasme pour Luther et son œuvre. Mais il est vrai aussi que de fameux humanistes, particulièrement Scheurl, et les peintres et sculpteurs Adam Krafft, Veit Stoss, Peter Fischer et d'autres demeurèrent toujours des catholiques fidèles et pratiquants. Et c'est parmi ce groupe qu'Albert Dürer est mentionné par plusieurs écrivains de Nuremberg.

« De nombreuses peintures de Dürer, spécialement celles

¹ Est-ce Frins ou Flins ? Nous n'avons pas pu tirer la chose au clair. — L'article du pasteur Frins a été successivement reproduit par *Le Courrier de Genève*, *La Liberté*, *L'Echo*, *La Vie catholique*. Nous l'extrayons de *La Croix*, de Paris, du 28 juin 1928.

qui ont trait à la Sainte Vierge, prouvent, du reste, l'esprit catholique et les sentiments de l'artiste. Sans doute, les protestants aimeraient à se glorifier qu'un si grand artiste fût leur coreligionnaire et un champion de leur croyance. Sans doute aussi, lorsque Dürer mourut, Luther le pleura et parla de ses vertus. Mais cela n'est pas une preuve de sa défection... »

Et le Dr Frins ajoute: « Il est temps de rejeter des idées préconçues et de fausses opinions. Albert Dürer fut toujours catholique et a persévéré dans sa foi. Et son œuvre sera toujours catholique ».

Voilà donc une affaire classée. Y reviendra-t-on pour nier le catholicisme certain de Dürer ? Hélas ! de quoi les retardataires, qui nous accusent encore d'adorer la Vierge, de ne pas lire la Bible et de vendre le pardon des péchés, ne sont-ils pas capables ?

E.-S. DUPRAZ.

CHRONIQUE DE LITTÉRATURE

« Littérature » — *Simplicité*. — H. Spiess¹.

Un poète se prend un jour de querelle avec un visiteur de la Closerie des Lilas. Excité par son interlocuteur et par l'alcool, il le frappe. L'autre avec le stoïcisme des grimauds sans courage répond aux coups par un : *non dolet*. Le poète entend : Homme de lettres ! Il rebondit sous l'injure, plus furieux encore se déchaîne...

Cette petite histoire, suffisamment vraisemblable, montre au moins qu'un mot peut briller un temps comme une gloire pour aller bientôt rejoindre les termes indifférents ou les valeurs péjoratives. Le titre dont on s'est prévalu devient une injure dont on s'irrite !

Homme de lettres, Littérateur, Littérature, Poète même, et Poésie, ce serait un joli sujet de recherches sémantiques...

« Toi poète ?... Littérateur tout au plus, comédien coupable... » « Tout le reste est littérature » déclarait Verlaine ; le reste, c'est-à-dire ce qu'il faut mépriser et proscrire.

Depuis plusieurs années, H. Spiess s'exerce à ce mépris, s'essaie à cette proscription. *Simplement*, *Chambre Haute* sont au bout de ces essais, de ces exercices.

Le mot littérature désigne chez Verlaine, essentiellement, un art, un style : la poésie éloquente qui entraîne des idées claires au lieu de suggérer des images délicates, qui gauchement, inutilement, épuise sa matière par l'expression indiscrette. Plus généralement, on s'en sert pour réprouver la recherche de l'effet par moyens déloyaux, pour dénoncer toute tentative de capter indûment par les mots l'assentiment, l'admiration, voire même la sympathie. Enfin, c'est faire de la littérature que de se laisser entraîner par la phrase ou par le vers, de jouer avec les formes sans souci de les remplir et, asservi à sa passion du jeu, lui laisser tout prendre, tout dévorer. La littérature, c'est le défaut de simplicité, c'est le défaut de sincérité.

¹ *Chambre haute*, Poèmes, Genève 1928.

Spiess se défie trois fois, d'une défiance inégale, cependant. La nature l'a prémuni contre la grandiloquence et les développements indéfinis, son goût le défend contre l'effet trop facile. Reste le péché du virtuose ou de l'artiste...

Dès le printemps 1907, il disait que:

*Souvent quand on écrit des vers en rimes plates
On ne songe avant tout, qu'à les bien cadencer.
Comme un danseur de corde avec son balancier,
On avance, lâchant de le faire avec grâce,
Et les trois quarts du temps, ça devient du métier,*

Ah ! tous les métiers me font horreur.

Son désir, alors déjà, était de retrouver cette ingénuité qui balbutie « avec la grâce naturelle et primitive des roseaux murmurant sur le sable des rives ». Ce raffiné et cet habile aspirait à se simplifier. Besoin de l'écrivain et besoin de l'homme.

Pour tout écrivain, la simplicité est le dernier progrès de l'art. Le lyrique, qui ressemble toujours un peu à Narcisse, l'atteint plus difficilement encore. Il a le regard sur soi, sur son image — sur l'image qu'il retrace de son image, complaisamment. Il est flatté de l'idée qu'il prend de soi-même, de l'idée qu'il en donne. Rancé était plus « simple » que Chateaubriand qui s'étonnait, à cause de « la barrière infranchissable qu'il a placée entre lui et ses lecteurs ». « Jamais un aveu, jamais il ne parle de ce qu'il a fait, de ses erreurs, de son repentir. Il arrive devant le public sans daigner lui apprendre ce qu'il est; la créature ne vaut pas la peine qu'on s'explique devant elle: il renferme en lui-même son histoire, qui lui retombe sur le cœur¹. » Cet ascétisme qui scandalisait Chateaubriand, n'est pas favorable apparemment au lyrique. Celui-ci proteste: « Il vaut la peine que je m'explique devant le public ». Sans monter jusqu'à cet héroïsme qui se connaît pour se repentir seulement, il reste encore à l'homme, à un pauvre diable d'homme qui est un écrivain, de travailler sur soi pour empêcher sa dispersion, ou la corriger, pour établir l'ordre et achever un pur dessin. L'écueil se dresse encore: pour faire plus simple, on supprime. Au lieu d'enrichir, on appauvrit. L'idée ou le sentiment devient plus banal ou plus enfantin. La peur de la « littérature » ordonne alors et conséquemment qu'on s'abstienne des procédés. Comme si l'on pouvait exécuter un tel ordre dans toute sa rigueur ! On désigne en effet, de ce mot réprobateur (synonyme: métier) non pas les poncifs seulement,

¹ Chateaubriand: *Vie de Rancé*, 2^{me} édit., p. 221.

mais tout emploi intentionnel des mots et de leur disposition. L'écrivain qui ne veut pas être un « littérateur » consent toujours à faire un choix. Le choix est souvent arbitraire. Plutôt il est heureux ou malheureux selon qu'il retient des procédés qui s'accordent avec son inspiration et ses capacités ouvrières.

Le choix était douteux de Lamartine quand il demandait qu'on retint le mot simple, juste et fort pour exprimer la pensée pure ou le sentiment nu, *sans songer au son ou à la forme matérielle du mot*. Unique dérogation à cette austérité bien inattendue de l'auteur des *Méditations*, il admettait l'image qui constitue avec l'idée et le sentiment « la trinité du verbe humain »¹. Prince ingrat, il insultait à son pouvoir pour vanter le pouvoir des autres.

Le choix de Verlaine était plus naturel, mais valable pour lui seul et pour les verlainiens, quand il requérait la musique avant toute chose, et condamnait la pointe assassine avec l'éloquence.

On peut sévir contre la « métaphorite » de nos contemporains, détruire les maisons aux fausses fenêtres, attaquer le vers classique qui n'est qu'une rengaine, le vers libre qui n'est que désordre, la prose, trop intellectuelle, le vers, qui l'est trop peu... et puis la métaphore subsiste et l'antithèse, et Racine, et Hugo, même Verhaeren.

Mais que choisissez-vous, lecteur ? — Tout. Vous, auteur, avez seul droit au choix et à l'exclusion, et même, dans de certaines limites, à l'inconséquence.

* * *

Chacun des recueils successifs de Spiess depuis le *Silence des Heures* brille de son éclat propre; tous cependant forment une composition harmonieuse et liée. Les contrastes de l'un à l'autre sont évidents mais aussi les analogies, les progressions. On y devine un acheminement vers un but qui est au-delà du but qui vient d'être atteint. Plutôt qu'ils n'achèvent et ferment l'œuvre, les derniers vers ouvrent de nouvelles possibilités.

Pour m'en tenir aux œuvres les plus récentes, l'antithèse est violente de *Saison Divine* à *Chambre Haute* et cependant ce que *Saison* veut exprimer c'est le besoin de se dépasser, de se délivrer. Le poète « crache sur la place où son orgueil fut à genoux ». Il a la fiévreuse curiosité de tout comprendre, pour tout exalter. Sans s'asservir il s'ira prosterner chez tous les prêtres. Il saluera le Gibet divin comme le thyrses, encore qu'Adonaï lui soit le dieu morne et quatre fois jaloux...

¹ *Confidences*, XII, 13.

Oui, reconnaissons l'impureté de cette exaltation « mystique » qui a des sources bien « littéraires ». Mais soyons attentifs également à ces regrets, à ces plaintes, à cette douleur qu'il faut tromper ou surmonter, à cette aspiration à la joie qui réside plus haut que la passion et la volupté. Et, presque inopinément, parmi ce lyrisme passablement érudit et médité, la chanson devant l'enfant repose comme une simplicité :

*Tout s'apaise au loin, tout rayonne
Tout fleurit, tout jase et pardonne :
Je regarde un petit enfant.*

Simplement est un livre pour des enfants composé par un grand frère trop expérimenté qui voudrait bien se réduire à la taille des petits pour partager leur calme bonheur. Le cœur peut-il indéfiniment se diviser, se déchirer, la pensée se poursuivre elle-même pour se faire souffrir et le corps se souiller ? Ah ! si nous étions comme les petits enfants ! Ceux que les plaisirs frelatés ont salis et la vie désabusés trouvent à s'émouvoir devant la blancheur d'un berceau, à s'instruire, à se fortifier dans la compagnie des êtres qui n'ont rien appris que par leurs yeux naïfs ou en écoutant battre des ailes aux récits de leur mère. Francis Jammes poursuivait parmi les jeunes filles des grâces ; Spiess poursuit, parmi les enfants, une image nostalgique, la pureté. Les enfants ont le regard neuf, la vision fraîche, des mots près des choses :

*Ce soir la lune est cassée,
Il en manque un grand morceau...*

Ils ont surtout la foi plus docile, moins raisonneuse, plus audacieuse en même temps : ils ouvrent la porte bien fermée de *Chambre Haute* et vous y introduisent.

Chambre Haute est une autre *Saison Divine*, mais exorcisée. Un seul Dieu l'habite qui est l'Esprit-Saint, le Christ Rédempteur, inlassablement invoqué, chanté, « béni, loué, remercié ». Parvenu là, le poète commettrait une faute irrémissible assurément s'il « surveillait ses attitudes », s'il « contemplant son néant », s'il concertait comme un poème son plaisir et sa douleur. L'on comprend ce désir d'une minute, pour conjurer le péril, de réduire en cendres tous ses livres. Mais quoi ? Si la vocation ne change pas, pourquoi s'arrêterait-il de chanter ? L'humilité ne garde pas nécessairement le silence. La Charité elle aussi parle et chante. Le poète peut même « s'expliquer » sans coupable complaisance, se dire sans mesurer d'abord l'effet, sans oublier la Toute-Présence. Puisse-t-il dire aussi les autres et tout ce monde créé que nous n'avons pas le droit de maudire et qui s'offre à sa prise.

SAINT
JUSTIN



Il faut craindre la « littérature » et ne la pas craindre. Se défier, car le mensonge est proche. Avoir confiance parce que l'homme est gardé et ne peut être réduit au langage angélique. Le scrupule induit en erreur ou paralyse ; lui aussi il est un maître d'illusions. Si dans *Simplement* la pensée n'est pas toujours parfaitement accordée¹, dans *Chambre Haute* la peur des procédés multiplie le procédé. C'est la remarque facile ; elle ne saurait être le mot de la fin.

Il y a tantôt vingt-cinq ans que parurent les *Heures du Silence* pour la surprise et l'admiration du public lettré. Les jeunes gens qui apprirent alors le nom de Spiess, puis commencèrent à lire de ses vers n'ont pu depuis le méconnaître.

Simplement, *Chambre Haute* ont un autre mérite, touchent plus d'un d'entre eux, en ce point du cœur insensible à la « littérature », la mauvaise et la meilleure.

FRANÇOIS BOUCHARDY.

¹ Voir le poème intitulé *Alphabet*.

PETITE CHRONIQUE SUR LA CHINE

Le jour de la fête de saint François-Xavier, S. G. Monseigneur notre Evêque a béni le foyer de l'Œuvre de Saint-Justin fondée à Fribourg par M. l'abbé Charrière.

M. Georges B. Chao lut alors, au nom de ses compatriotes chinois, un discours plein de délicatesse et de grandeur et dont nous avons la joie de pouvoir reproduire tels quels les passages les plus applaudis :

Je me rappelle une parole précieuse de Mgr Philippe Tchao, premier évêque chinois. Après sa consécration à Rome, le 28 octobre 1926, Sa Grandeur s'était rendue à Louvain pour visiter la jeunesse catholique chinoise. A la chapelle de l'Association Catholique de la Jeunesse Chinoise, il nous dit qu'il nous aimait beaucoup. Pour finir sa conférence, il cita les mots de saint François de Sales : *Cor ad cor loquitur*. Aujourd'hui, je veux vous parler de cette manière, c'est-à-dire, ce n'est pas ma langue seulement qui s'adresse à vous, c'est mon cœur qui parle avec le vôtre.

Le temps, n'est-il pas vrai, c'est une chose si mystérieuse que saint Augustin ne peut pas le définir. Il dévore les choses humaines et les éléments s'écoulent avec lui. C'est lui qui marque les périodes de l'histoire et change la couleur de la carte géographique. La Chine aussi change avec le temps. Récemment, elle est sortie des ténèbres et elle marche doucement vers la lumière.

Le message du Saint-Père aux « Grands et nobles peuples chinois » nous donne un témoignage de confiance. Nous nous réjouissons profondément de cette affection paternelle du Pape qui est vraiment le père commun du monde entier. Aujourd'hui, la Chine a un gouvernement stable et organisé. La guerre civile est définitivement terminée et la paix interne règne dans ce vaste Empire. L'œuvre de la reconstruction est nécessaire et même urgente. Le « Gouvernement national » travaille énergiquement pour que la Chine atteigne le même niveau que les autres nations. C'est le désir de notre peuple qui veut rendre la Chine forte et féconde...

Si la Chine, comme le Japon, achève son œuvre de reconstruction dans trente ans, ou bien dans un demi-siècle, le résultat reste clair pour nous. C'est qu'elle deviendra exactement comme une puissance européenne, possédera une richesse temporelle, mais elle manquera de richesses spirituelles. Convertir brusquement une nation à une civilisation matérielle, c'est chose facile, parce que le travail est bien vite fait. Par exemple, le Japon a achevé son initiation à la civilisation européenne en trente ans. Mais convertir une nation, une grande nation comme la Chine, à une vraie civilisation spirituelle, c'est une chose moins facile. Parce qu'il s'agit de la conversion de la mentalité d'un peuple non-chrétien, à l'esprit chrétien.

« Mais que sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme et que pourra-t-on lui donner en échange qui puisse le dédommager de la perte de son âme ? » Donc, le bien matériel ne peut jamais dépasser le bien spirituel ni même le valoir. Nous, catholiques, nous aimons la Chine sincèrement, non seulement au point de vue temporel, mais éternel. Nous voulons que le peuple chinois jouisse non seulement dans ce monde de la prospérité qui peut appartenir à une nation, mais aussi posséder dans l'autre monde la béatitude parfaite qui est destinée aux âmes bienheureuses. C'est notre patriotisme chrétien.

Souvenons-nous qu'en Chine il y a une sorte de civilisation curieuse qu'on pourrait appeler la civilisation anglo-américaine, importée longtemps après l'introduction du christianisme. C'est un matérialisme occidental plus dangereux que le bolchévisme, qui combat toujours contre le catholicisme. En Chine, comme ailleurs, beaucoup de monde ignore la vraie physionomie de l'Europe et ne sait pas l'existence de l'Eglise catholique qui sert au bien spirituel de l'humanité. On ne croit jamais que le fondement de la civilisation européenne est catholique. On n'admire l'Europe et l'Amérique que sous l'angle de cette civilisation matérielle qu'on peut voir et dont on peut jouir en ce monde. C'est une erreur implantée en Chine par les non-catholiques européens et américains. Le moyen unique de tuer le paganisme antique, comme le Bouddhisme et le Taoïsme, et surtout le paganisme moderne, c'est de former une élite intellectuelle catholique...

N'est-ce pas, quand on aime quelqu'un, on veut lui donner quelque chose comme un signe visible de l'amour. Par exemple, Dieu nous aime beaucoup. Il nous donne son Fils Unique pour nous sauver...

Nous sommes toujours l'objet de la conservation divine comme un petit poisson dans un immense Océan. Nous ne pouvons vivre chrétiennement sans la grâce de Dieu, et nous savons que c'est par la prière que nous pouvons obtenir cette grâce, gratuite et surnaturelle. C'est pourquoi, priez pour nous, afin que nous soyons aujourd'hui de bons étudiants et demain de bons citoyens catholiques de la Chine.

Georges B. CHAO.

IMPRIMATUR

Friburgi Helv.
20 Dec., 1928

L. Ems,
V. G.



